1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

5o centins

LE MANOIR MYSTERIEUX

OU

LES VICTIMES DE L'AMBITION

ROMAN CANADIEN INEDIT

PAR

Frédéric Houde

Avec portraits et une notice biographique

PAR

CASIMIR HÉBERT

Membre de la Société historique de Montréal

IMPRIMERIE BILAUDEAU MONTRÉAL (LIMITÉE)

TOUT FAIT EN CANADA

1,25

LE MANOIR MYSTÉRIEUX

FRÉDÉRIC HOUDE

Le Manoir Mystérieux

OU

Les Victimes de l'Ambition

ROMAN INÉDIT

EXTRAIT DU "NOUVEAU MONDE" ET PRÉCÉDÉ 'UNE COURTE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR

PAR

CASIMIR HÉBERT

Membre de la Soci... Historique de Montréal.

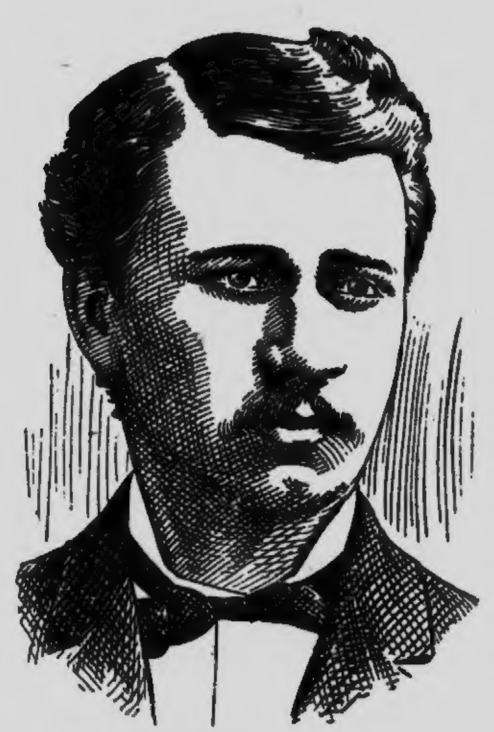


MONTRÉAL
IMPRIMERIE BILAUDEAU, (LIMITÉE)
71-73, des Commissaires

1913



GILLES HOCQUART
INTENDANT DE LA NOUVELLE-FRANCE



FRÉDÉRIC HOUDE
1847-1884

PREFACE

FR DÉRIC HOUDE

Le roman que nous présentons au public canadien mérite bon accueil, non seulement par l'intérêt du récit et par la personnalité du héros — qui n'est rien moins que l'intendant Hocquart — mais encore par son auteur, dont la mort prématurée ne lui permit pas de donner à son œuvre la forme du livre, qui en la multipliant en aurait assuré la vie. Cette œuvre remarquable fut écrite par un journaliste de talent, par un des plus grands amis de la cause des Canadiens-français aux Etats-Unis, le lieutenant-colonel Frédéric Houde, membre du parlement canadien et éditeur propriétaire du "Monde", le journal français le plus lu et le plus répandu, alors que la "Patrie" était à ses débuts et que la "Presse" était à naître.

L'auteur du "Manoir mystérieux" est né à Louiseville ou, comme on disait autrefois, à la Rivière-du-Loup (en haut) le 23 septembre 1847. Houde fit de brillantes études au séminaire de Nicolet, et à sa sortie entra au "Constitutionnel" des Trois-Rivières comme assistant-rédacteur.

Il passa ensuite aux Etats-Unis pour s'y livrer au journalisme, avec un courage et une ardeur que rien ne put abattre. Le succès couronna ses efforts dans cette rude tâche comme nous le verrons, et ce n'était pas une mince entreprise que celle de se faire un avenir dans cette carrière.

Quand il se rendit aux Etats-Unis (1), Frédéric Houde était jeune et imbu d'idées un peu avancées. Il donnait vers un libéralisme nuageux et indéfini. La république des Etats-Unis était pour lui l'idéal, et en dehors de son nouveau pays d'adoption, il ne voyait rien de bien, rien de beau. Frédéric Houde dont l'âme était noble et haute, et dont le sens de la justice était si grand, ne tarda pas au contact de Messire Druon à quitter ses idées de jeunesse pour embrasser celles de patriotisme, qui répondaient le mieux à son activité dévorante et à ses aspirations. Il ne cessa dès lors de se dépenser pour le bien de ses compatriotes, et durant les cinq dernières années qu'il passa aux Etats-Unis, on le vit prendre une part active dans toutes les sociétés, dans toutes les fêtes et toutes les conventions canadiennes-françaises.

Il se rendit d'abord à Saint-Albans, dans le Vermont, où il entra à la rédaction du "Protecteur Canadien", que rédigeait auparavant M. le grand vicaire Druon. Lorsqu'en 1872 cette publication fut suspendue, il entra à la rédaction de "l'Avenir National" que venait de fonder M. Antoine Moussette. Sous la direction de Frédéric Houde, ce journal prit une influence considérable ; mais comme Saint-Albans était un centre trop petit pour permettre à Frédéric Houde de déployer toutes ses facultés, de satisfaire son activité, il s'associa dans l'hiver de 1873, avec Ferdinand Gagnon et tous deux fondèrent à Worcester, dans le Massachusetts, "Le Foyer Canadien", dont la publication se continua en cet endroit jusqu'au mois d'août 1874, époque à laquelle Frédéric Houde revint à Saint-Albans avec son journal "Le Foyer", dont il était devenu le seul propriétaire. Au mois de juin de cette année, Frédéric Houde avait assisté comme délégué des Canadiens des Etats-Unis à la célébration de la Saint-

(1) Houde assistait à la 6e grande convention annuelle des Canadiens des Etats-Unis, tenue le 30 août 1870 à Saint-Albans.

Jean-Baptiste à Montréal, et il s'y fit remarquer par plusieurs discours.

Il retourna aux Etats-Unis, et son séjour y fut de courte durée. L'année suivante, il repasse au Canada comme rédacteur du "Nouveau-Monde" de Montréal, dont il devint en 1879 l'unique propriétaire. Il n'en continuait pas moins la publication du "Foyer Canadien", qui peut être considéré comme l'édition hebdomadaire américaine du "Nouveau-Monde."

Sous sa direction, ce journal atteignit les hauts sommets de la renommée. Son rédacteur propriétaire était un véritable soldat en armes, vivant de luttes et de combats. Ecrivain vigoureux, polémiste redoutable, mais franc et honnête, il épuisa sa frêle constitution dans ses combats de la plume et ses luttes politiques. Il ne lui suffisait pas d'être un des premiers journalistes de son pays, il voulut encore devenir législateur, et c'est pourquoi il se fit élire député fédéral pour son comté natal en 1878.

Là, comme ailleurs, il fut un travailleur infatigable, et son nom resta synonyme de loyauté, d'honnêteté et d'indépendance. Admiré de ses partisans et respecté de ses adversaires, il mourut le 15 novembre 1884, à l'âge de 37 ans et quelques mois, dans sa paroisse natale, dont il a décrit les beautés dans son roman le "Manoir mystérieux". Quand Frédéric Houde trouva-t-il le loisir d'écrire ce roman ? Nous supposons qu'il l'écrivit avant 1878, alors qu'il n'était pas encore entré dans les luttes politiques.

Frédéric Houde avait jeté les bases d'une saine politique dans son comté natal, et les électeurs, enthousiasmés de la nouveauté de ses principes, s'étaient empressés d'accepter sa doctrine nationale et patriotique ; fascinés par l'accent de sincérité dont était faite l'éloquence de leur mandataire, les Maskinongeois avaient fini par l'entourer d'un respect pour ainsi dire idolâtrique. Ils avaient de lui une opinion si haute, que, forcés de lui trouver un successeur, quand la maladie impitoyable l'eût cou-

ché dans la tombe, ces braves gens crurent que seul un ministre du cabinet provincial était digne de le remplacer auprès d'eux. Un groupe important d'électeurs se rendit en conséquence auprès de l'honorable L.-O. Taillon, ministre du cabinet Ross, pour le prier de se laisser porter à la candidature. Celui-ci, peu soucieux d'abandonner son portefeuille pour entrer dans la politique fédérale comme simple député, manifesta son étonnement de ce que la délégation semblait ignorer les candidatures que la mort de Houde avait fait naître et dont l'écho répercuté dans les gazettes parvenait jusqu'à lui. Les délégués avouèrent naïvement qu'"ils ne vou-" laient pas donner aux autres comtés l'occasion " de dire que le niveau de leur représentation " avait baissé".

Cette démarche ne fait pas moins honneur aux Maskinongeois qu'à leur député Frédéric Houde.

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier son œuvre que nous ne croyons pas indigne de notre littérature. Des critiques, plus autorisés et moins intéressés, diront si l'on a eu tort de l'exhumer des vieux journaux. J'avouerai que, devant le reproche souvent fait aux littérateurs canadiens de ne pas écrire de romans, on était en droit de penser qu'il n'était pas permis de laisser une œuvre sincère s'enlizer plus longtemps dans les sables de l'oubli.

Frédéric Houde partage avec Ferdinand Gagnon, Messire Druon et M. Antoine Moussette, l'honneur d'avoir fondé aux Etats-Unis le journalisme canadien-français, dont le rôle a été de seconder l'éloquence du clergé pour stimuler le patriotisme et la foi des Canadiens-français. Ils furent les auxiliaires du clergé et comme l'écho sonore des patriotiques appels de ces prêtres admirables dont les noms sont synonymes : les Bédard, les Primeau, les Chagnon, et tant d autres.

A Frédéric Houde revient encore l'honneur d'avoir créé, à Montréal, le grand journalisme quoti-

dien à un sou. La popularité du "Monde" lui vint de la modicité de son prix.

Ce patriote éprouvé, qui ne rêva que la gloire de sa patrie, a laissé trois héritiers de son nom, dont un fils et deux filles. Frédéric Houde avait épousé une jeune Irlandaise de Saint-Albans, qui, après la mort de son époux, séjourna quelque temps à Louiseville, puis se rendit à Ottawa où elle obtint un emploi dans le service civil qui lui permit d'élever ses enfants en bas âge. Fidèle au souvenir de son mari, elle n'a pas voulu qu'ils oublient la belle langue française. Les enfants de Frédéric Houde vivent près de leur mère, dans la capitale fédérale. Nous regrettons ne n'avoir appris ce détail, qu'au moment d'aller sous presse. Nous aurions sans doute obtenu de cette source des renseignements intéressants sur Frédéric Houde.

Avant de terminer, nous tenons à remercier ceux qui nous ont aidé dans notre travail, spécialement M. E.-Z. Massicotte, l'archiviste provincial à Montréal, qui n'a pas marchandé ses conseils, et M. Pierre Bilaudeau, l'éditeur du "Manoir mystérieux" dont la libéralité nous a permis de lui donner le jour. La carrière d'imprimeur et de journaliste de M. Bilaudeau lui a donné d'acquérir sur le monde d'il y a trente ans des connaissances et des détails qui, s'ils étaient écrits, seraient extrêmement intéressants.

CASIMIR HEBERT.

Mars 1913.

LE MANOIR MYSTERIEUX

CHAPITRE I

L'AUBERGE DU CANARD-BLANC

En 1743, le village de la Rivière-du-Loup (maintenant Louiseville) possédait une auberge qui, bien que n'égalant pas l'hôtel Mineau d'aujourd'hui, n'était cependant pas à mépriser aux débuts de l'établissement de cette belle et riche paroisse. Située sur le grand chemin près de la rive gauche de la petite rivière du Loup, elle était tenue par Léandre Gravel, homme d'une cinquantaine d'années, ayant une femme active et propre, un fils complaisant et une jolie fille. Ajoutez à cela l'humeur toujours agréable du propriétaire et une cave remplie de bons vins, et vous conviendrez que c'était certes suffisant pour inviter les voyageurs à s'y arrêter. Aussi, parmi ceux qui voyageaient par terre entre Québec et Montréal, y en avait-il peu qui ne connussent le "Canard-Blanc" et n'en fissent l'éloge mérité. Les habitants de la Rivière-du-Loup étaient fiers de Léandre Gravel, et le père Leandre était fier de son auberge, de son intéressante famille, surtout de sa jolie fille, et de lui-même.

Ce fut dans la cour de cette auberge qu'un voyageur descendit vers la fin d'une tiède journée de septembre. Il remit son cheval, qui pa-

raissait avoir fait une longue course, aux mains du jeune Gravel.

—Hé ! le père ! cria ce dernier, voici un voyageur qui demande si vous versez du bon vin ?

—Malpeste ! répondit le père Léandre, nous sommes à sept lieues des Trois-Rivières et de Berthier, et si mon vin ou mon eau-de-vie laissait à désirer, les voyageurs s'en iraient tout droit se désaltérer chez l'oncle Lafrenière ou le cousin Désy.

Il faut croire que la soif faisait moins souffrir dans ce temps-là qu'à présent, ou qu'on avait le goût plus délicat, puisque le père Léandre supposait qu'un homme aurait été disposé à faire sept lieues,—et ce n'était pas en chemin de fer,—avant d'étancher sa soif, plutôt que de boire du vin médiocre.

—Est-ce là de la logique des récollets ? dit le voyageur.

—Vous parlez de logique, reprit l'hôte en entrant : écoutez donc ceci :

> Quand le cheval est à son râtelier,
> Il faut donner du vin au cavalier.

—Et :

> Cavalier sans argent
> Ne peut payer comptant,

ajouta le voyageur en ricanant.

Le père Léandre se gaussant :

> Si tel était le cas,
> Je n'en répondrais pas.
> Mais son cheval dans l'écurie
> M'est une bonne garantie.

—"Amen!" mon cher hôte, fit le voyageur; je vois bien que vous en savez plus long que moi en fait de langage poétique. Moi, voyez-vous, je suis plus familier avec les verres qui s'écrivent avec deux "r" qu'avec ceux que font les poètes. Allons ! donnez-moi une bouteille

de votre meilleur vin des Canaries et aidez-moi à en voir le fond.

Pendant qu'il parlait, l'aubergiste le fit passer, avec l'accueil le plus gracieux, dans la grande salle, où se trouvaient réunies plusieurs personnes occupées à causer. L'arrivée du voyageur fixa leur attention. C'était un homme dont la physionomie était loin d'être sympathique. Son air de hardiesse sans franchise, l'expression de son regard effronté, sa tournure, et jusqu'au son de sa voix, inspiraient une sorte d'éloignement pour sa personne. Son manteau entr'ouvert laissait voir un justaucorps galonné et un ceinturon de buffle qui soutenait un sabre et une paire de pistolets.

—Vous voyagez avec de bons compagnons, dit Léandre Gravel en servant le vin sur la table ?

—Oui, mon hôte ; j'ai reconnu leur utilité dans les moments de danger.

—Oui-dà ! monsieur. Venez-vous des Pays-Bas, sol natal de la pique et de la couleuvrine, comme disait mon défunt père ?

—J'ai été "haut" et "bas", d'un côté de l'autre, près et loin ; mais je bois à votre santé. Emplissez votre verre et buvez à la mienne, si cela vous va. Si votre vin n'est pas bon au superlatif, buvez-le tel que vous l'avez versé.

—S'il n'est pas bon, répéta le père Léandre, après avoir vidé son verre, vous n'en boirez pas de pareil chez Lafrenière aux Trois-Rivières, ni chez Désy à Berthier, pas même à l'auberge du Castor à Québec. Si vous en buvez de meilleur aux Canaries, je consens à ne toucher de ma vie [illegible] ni argent. Levez votre verre et regarde. [illegible] travers ; voyez les atomes s'agiter dans cette liqueur dorée comme la poussière dans un rayon de soleil.

—Il est propre et généreux, mon hôte ; mais pour avoir d'excellent vin, il faut le boire

au lieu même où croît la vigne. L'Espagnol est trop habile pour vous envoyer la quintessence de la grappe. Il faut voyager, si vous voulez être profondément versé dans les mystères du tonneau.

—Ma foi ! monsieur le voyageur, si je ne revenais de mes voyages que pour être mécontent de ce qui se trouve dans mon pays, il vaut mieux que je reste tranquille au coin de mon feu.

—Ce n'est pas penser noblement, mon hôte, et je garantis que ces messieurs ici présents ne sont pas de votre avis. Je parie qu'i[illegible] a parmi vous de braves gens qui ont fait un voyage à la Louisiane ou au moins dans la Nouvelle-York ou la Nouvelle-Angleterr[illegible]

—Non, en vérité, il n'en e[illegible]a aucun.

—Quoi ! pendant qu'il y a [illegible]nt de braves Canadiens dans le service milit[illegible]re depuis le fort Frontenac jusqu'à la Nou[illegible]elle-Orléans, vous qui paraissez un homme comme il faut, vous n'avez parmi eux ni parent ni ami ?

—Si vous parlez de parents, j'ai bien un mauvais sujet de neveu qui est parti des Trois-Rivières depuis quinze ans. Mais mieux le vaut perdu que retrouvé.

—Et comment l'appelez-vous ?

—Michel Lavergne. On n'a pas grand plaisir à se rappeler ce nom et cette parenté.

—Michel Lavergne ! répéta le voyageur en paraissant frappé de ce nom, serait-ce le brave soldat qui se comporta si vaillamment contre les féroces Outagamis qu'il en fut publiquement remercié par l[illegible] commandant, M. de Ligneris ?

—Ce ne peut être mon neveu, répondit l'aubergiste, car il n'avait pas plus de courage qu'une poule, à moins que ce ne fût pour le mal.

—La guerre fait trouver du courage, répliqua le voyageur. Ce Michel Lavergne était un

joli garçon ; il avait l'œil d'un faucon et aimait à être mis avec élégance.

—Ah ! notre Michel savait escroquer un habit à la friperie pendant que le marchand avait le dos tourné; quant à son œil de faucon, il était toujours fixé sur mes cueillères d'argent égarées. Il a passé trois mois chez nous, et grâce à ce qu'il m'a volé, à ce qu'il m'a bu, s'il était resté six mois de plus, j'aurais pu fermer la maison et aller retirer mes rentes le long du chemin du roi.

—Malgré tout, mon cher hôte, je suis persuadé que vous seriez fâché d'apprendre que ce pauvre Michel a été tué en attaquant un poste ennemi.

—Fâché ! ce serait la meilleure nouvelle que je pusse apprendre de lui, car elle m'assurerait qu'il n'est pas mort de la main de l'exécuteur des hautes œuvres de Sa Majesté chrétienne, et je crains que sa mort ne fasse jamais honneur à sa famille. Dans tous les cas, que Dieu lui fasse paix !

—Pas si vite, mon cher hôte, pas si vite ! votre neveu vous fera encore honneur, si c'est celui que j'ai connu et que j'aime presque autant, ma foi, je puis le dire, que moi-même. Ne pourriez-vous pas m'informer de quelque marque qui pût me renseigner sur lui ?

—Oui, vraiment ; mon Michel a été marqué sur l'épaule gauche pour avoir volé un gobelet d'argent à madame Boucher de Niverville.

—Pour le coup, vous mentez, mon oncle ! s'écria le voyageur en déboutonnant son pourpoint et en montrant son épaule nue. Comme vous voyez, messieurs, ma peau est vierge de toute marque !

—Quoi ! Michel, c'est toi ! Oh ! j'aurais dû m'en douter, car il n'est personne qui puisse prendre autant d'intérêt à toi que toi-même.

—Allons ! mon oncle, trève de plaisanteries, et voyons quel accueil cordial vous allez faire à un neveu qui a roulé le monde pendant quinze ans, qui a vu le soleil se lever où il se couche, et qui a voyagé depuis les pays où il ne fait jamais jour jusqu'à ceux où il n'y a jamais de nuit.

—A ce que je vois, Michel, tu as rapporté de tes voyages un des talents communs à la généralité des voyageurs. Toutefois, je me souviens que parmi tes bonnes qualités, tu avais déjà avant ton départ celle de ne jamais dire un mot de vérité.

—Voyez-vous ce mécréant, messieurs,—dit Michel Lavergne aux témoins de cette scène, dont plusieurs n'ignoraient pas les hauts faits de sa jeunesse,—c'est sans doute là ce qu'on appelle à la Rivière-du-Loup tuer le veau gras. Mais sachez, mon oncle, que je n'ai pas gardé les pourceaux, et je porte sur moi de quoi me bien faire recevoir partout.

En parlant ainsi il tira de sa poche une bourse remplie de pièces d'or, dont la vue produisit un certain effet sur la compagnie. Les deux moins scrupuleux s'approchèrent de Michel et le reconnurent pour un ancien camarade, tandis que les autres, plus sérieux, sortirent de l'auberge en disant entre eux que si Léandre Gravel voulait prospérer, il fallait qu'il chassât de chez lui, le plus tôt possible, son vaurien de neveu. L'honnête aubergiste sembla partager cette opinion, malgré la vue de l'or, et il dit au voyageur :

—Mon neveu, mets ta bourse dans ta poche ; le fils de ma sœur n'a pas d'écot à payer chez moi s'il veut y souper et y passer la nuit, car je ne suppose pas que tu aies l'intention de rester longtemps dans un pays si voisin des Trois-Rivières, où tu n'es que trop connu.

—Quant à cela, mon oncle, c'est mon affaire. En attendant, je veux donner à souper à ces braves gens, qui ne sont pas trop fiers pour se rappeler Michel Lavergne. Si vous voulez me fournir à souper pour mon argent, soit ; sinon, il n'y a que deux lieues et demie d'ici au "fort" d'Yamachiche, où l'on ne me fermera pas au nez la porte de l'auberge des Voyageurs de l'hospitalier François Gélinas, une qui ne ment pas à son nom, celle-là, m'a-t-on dit.

—Non, Michel, comme quinze ans ont passé sur ta tête, j'espère que tu es corrigé. Tu ne quitteras pas ma maison à l'heure qu'il est, et tu auras ce que tu voudras raisonnablement demander, mais je voudrais être sûr que cet or a été gagné légitimement.

—Mon oncle, j'ai été dans le pays où l'on n'a que la peine de le ramasser.

—Sur mon crédit, s'exclama le colporteur Santerre, ce serait un excellent pays pour y trafiquer.

—Sans nul doute, reprit Michel ; les toiles, les rubans, les soieries rapporteraient un profit incalculable dans un pays où l'or se ramasse parmi les cailloux. Eh bien ! si tu es toujours le hardi gaillard qui m'aidait à alléger les branches des arbres du jardin des récollets pendant la saison des fruits, tu vendras ce que tu as ou prétends posséder, nous partirons sur un navire que tu achèteras et dont je serai le commandant, et vogue la galère ! nous voilà en route pour cette fameuse contrée avec une belle et bonne pacotille dans la cale.

—Ne l'écoutez pas, M. Santerre, interrompit l'aubergiste ; la mer a un appétit insatiable ; elle peut avaler toutes vos richesses en un clin d'œil. Quant à l'eldorado de Michel, ne vous y fiez pas ; s'il existe, c'est qu'il l'a trouvé dans la poche de quelque oison de l'espèce la plus naïve. Allons, j'invite tout le

monde présent à prendre part au souper. Mais, en effet, j'oubliais mon pensionnaire silencieux. Voilà deux jours qu'il est ici, et il n'a pas encore ouvert la bouche. Cependant, il paye ses notes sans les marchander. Il y aurait ingratitude à oublier un tel homme.

Là-dessus l'aubergiste s'approcha de l'inconnu, assis solitairement à l'autre bout de salle.

C'était un homme de trente à quarante ans, vêtu simplement, mais ayant un air de dignité qui semblait prouver que cette simplicité n'excluait pas la distinction de la naissance et de l'éducation. Il paraissait pensif et réservé. Ses cheveux châtains, ses yeux noirs et vifs, sa physionomie mélancolique, avaient un charme particulier. Les gens du village avaient cherché inutilement à avoir des détails sur lui. Personne n'avait pu découvrir qui il était, ni d'où il venait, ni où il allait.

Le digne aubergiste s'avança donc auprès de ce singulier pensionnaire et lui demanda de venir partager le souper qu'il donnait en l'honneur de son neveu.

—Il y va de ma réputation, dit-il plaisamment, que l'on soit gai dans ma maison, et il y a toujours trop de personnes qui ne voient pas d'un bon œil les gens qui enfoncent leur chapeau sur leur front comme s'ils regrettaient le temps passé.

—Eh quoi ! mon hôte, répondit l'étranger, un homme paraît-il suspect parce qu'il se livre à ses pensées sous l'ombre de son chapeau ? Et croyez-vous, lorsqu'on a des idées absorbantes, qu'il suffise de se dire : chassons-les et soyons gai comme pinson ?

—Sur mon expérience ! fit l'aubergiste, il faut chasser les idées sombres et essayer de les noyer dans le vin des Canaries.

—Vous avez raison, mon excellent hôte, reprit l'étranger en souriant avec mélancolie ;

il ne faut pas troubler la gaieté des autres parce qu'on a l'esprit et le cœur malades. Je vais donc prendre place avec vos amis plutôt que de rester dans mon coin comme un trouble-fête.

Il se leva et suivit Léandre Gravel, qui l'arrêta un instant pour lui dire en lui montrant les convives :

—A les entendre parler, vous allez les croire capables de tous les méfaits dont ils se vantent comme des fanfarons. Eh bien, ce sont de bonnes gens, aussi honnêtes qu'on peut l'être en mesurant une aune d'étoffe trop courte d'un pouce ou en payant un compte avec des pièces de monnaie un peu légères de poids. Celui que vous voyez, par exemple, avec son chapeau de travers sur des cheveux hérissés comme les poils d'un porc-épic, qui a son justaucorps débraillé et veut se donner l'air d'un garnement, c'est un colporteur d'Yamachiche qui, dans sa boutique, est aussi soigné qu'un seigneur. Il parle de battre le grand chemin, de forcer les portes d'une cour, de manière à faire croire qu'il passe les nuits sur les routes à faire de mauvais coups, tandis qu'il dort paisiblement dans son lit.

—Et votre neveu ?

—Ah ! mon neveu, poursuivit l'aubergiste, j'espère qu'il s'est amendé. Je ne voudrais pas que vous prissiez à la lettre tout ce que j'ai dit de lui. Je voulais mortifier sa vanité, car je l'avais reconnu. Mais, dites-moi, sous quel nom dois-je vous présenter ?

—Sous le nom de Gatineau.

—Gatineau DuPlessis, tout au long, peut-être ?

—Comme vous voudrez, c'est tout un.

—Et des Trois-Rivières, sans doute ?

—Oui, des Trois-Rivières, où la race en est passablement forte.

—Je crois bien, ajouta Léandre Gravel, et valeureuse aussi. Car, dans mon jeune temps, lorsque les Iroquois rôdaient à nos alentours cherchant qui surprendre pour le tuer, il fallait voir les DuPlessis leur courir sus à la tête de nos braves et les mettre en fuite, sans jamais manquer d'en faire auparavant un beau massacre, tellement que plusieurs d'entre eux ont perdu la vie à ce dangereux métier. Aussi il me semblait que votre air de famille ne m'était pas tout à fait inconnu.

L'aubergiste s'avança avec le nouveau convive ; la présentation fut faite, on but à la santé de l'étranger, et la conversation reprit son cours, d'un côté entre Michel Lavergne et ses amis, de l'autre entre Léandre Gravel et Gatineau DuPlessis.

—Comme ça, dit l'aubergiste à DuPlessis, vous n'étiez pas encore venu à la Rivière-du-Loup avant cette fois-ci ?

—Non, monsieur, je n'étais jamais venu plus loin qu'au fort d'Yamachiche, près duquel demeure un de mes frères, qui a changé l'épée pour la charrue, et j'étais loin de supposer que la Rivière-du-Loup fût un établissement déjà si avancé.

—C'est que, continua le premier, la colonisation a fait du progrès depuis vingt-cinq ans, c'est-à-dire, depuis la fin de nos guerres avec les Anglais. Louis XIV était un grand roi, pour lequel mon défunt père professait le plus profond respect et la plus vive admiration ; mais, autant que je puis voir — car j'étais encore jeune lorsqu'il mourut, — son humeur guerrière nuisait beaucoup à l'établissement du Canada, en ce qu'il était presque continuellement en difficulté avec tout le monde, entre autres les Anglais, dont l'hostilité et le voisinage dans la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-York obligeaient les Canadiens à négliger le défrichement et la culture de leurs

terres pour se tenir sous les armes et souvent aller au loin porter à leur tour la dévastation et la mort. Avec cela, il y avait, de plus, à compter avec ces damnés Iroquois, la pire engeance, à coup sûr, que l'espèce humaine ait produite, qu'excitaient les Anglais contre nous, et qui faisaient la terreur de nos campagnes, à tel point que presque personne n'osait s'aventurer tant soit peu loin des forts de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal pour se livrer à l'agriculture. Mais, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le faire remarquer, depuis que le pays est en paix avec les Anglais, il est aussi bien plus tranquille du côté de ces barbares populations. Il faut dire, de plus, qu'on leur a servi plusieurs fois la soupe chaude et qu'on a joliment éclairci leurs rangs, ce qui compte sans doute un peu pour leur changement de conduite à notre égard. Je ne suis pas encore très âgé, moi ; cependant, j'ai connaissance du temps où l'on n'osait pas sortir des Trois-Rivières à moins d'être en troupe armée, de crainte de rencontrer des détachements de ces féroces enleveurs de chevelures. Aujourd'hui c'est bien changé tout cela, heureusement ; on voyage de Québec aux Trois-Rivières et des Trois-Rivières à Montréal sans risque ni péril par ce beau chemin du roi que M. le grand voyer de la Nouillière de Boisclerc traça lui-même et fit faire sous sa propre surveillance, il y a une dizaine d'années. C'est à cet habile monsieur, je vous assure, que les habitants de la rive nord du fleuve doivent de l'[illegible]gation ; car auparavant il n'y avait par-[illegible]r-là que quelques chemins de colons, al-la[illegible]éralement du fleuve, le long des rivières, à de courtes distances dans l'intérieur du pays. Par exemple, les gens de la Rivière-du-Loup n'avaient qu'un chemin de pied pour aller à Maskinongé, et pour communique[illegible] avec l'Ile-du-Pads, alors la paroisse la plus reculée

sur la rive nord du côté de Montréal, ainsi qu'avec les Trois-Rivières, ils étaient obligés de descendre la rivière jusqu'au lac et de continuer ainsi par eau jusqu'à destination. A présent, comme vous savez, l'on voyage peu par eau, même entre Québec et Montréal ; c'est cette voie par terre que l'on prend. Et je puis vous dire, en passant, que cela fait bien mon affaire, pour un. Il faut vous dire aussi que j'ai été un des premiers à venir m'établir ici. J'avais accompagné les hommes employés par M. de Boisclerc pour leur fournir les provisions nécessaires, ce qui m'a un peu payé, et j'avais trouvé cet endroit avantageux comme relais pour les futurs voyageurs sur ce chemin. Ma femme aurait d'abord aimé mieux que nous nous établissions au fort, afin d'être plus dans le monde et surtout plus près de l'église ; mais elle est bien contente, ainsi que toute la famille, maintenant, d'être ici. D'ailleurs, nous n'avons pas une demi-lieue pour aller à l'église, et les corps de métiers, comme vous voyez, s'en viennent peu à peu se grouper dans notre petit village, qui compte déjà une douzaine de maisons, sans parler du manoir.



CHAPITRE II

LE MANOIR MYSTERIEUX

Depuis le commencement du repas, DuPlessis avait écouté silencieusement son hôte, dont il admirait la loquacité, sans néanmoins se sentir porté à l'imiter. Il était venu loger au "Canard-Blanc" pour tâcher d'y obtenir des renseignements qui pussent lui servir, non pour donner des nouvelles aux curieux, ce qui était la moindre de ses préoccupations. Le moment lui sembla opportun ; il interrompit enfin son interlocuteur pour dire :

—Cet endroit paraît bien choisi, en effet, pour devenir avec le temps un joli centre. Mais est-ce un manoir, cette grande maison bâtie en pierre vis-à-vis le moulin, de l'autre côté de la rivière, et presque perdue dans ce sombre massif d'arbres et derrière cette haute palissade qui semblent en défendre l'approche aux vivants ? Par qui est-elle habitée ?

Ici l'aubergiste se mit à regarder autour de lui comme un homme qui craint que d'autres n'entendent ce qu'il va dire, et il fit signe à DuPlessis de le suivre dans la pièce voisine, pendant que Michel Lavergne et ses gais compagnons s'amusaient à boire, à rire et à chanter.

—Ce manoir, reprit l'aubergiste à demivoix, en regardant de nouveau autour de lui d'un air craintif, c'est toute une histoire que ce manoir-là. Il s'y passe des choses bien extraordinaires. Les gens de par-ici l'appellent le "manoir mystérieux", et ce n'est pas sans raison, allez !

—Par qui donc est-il habité ? insista DuPlessis.

—Oh ! monsieur, puisque vous y tenez absolument, je vais vous le dire : il est habité... il est habité......par le diable, quoi !

DuPlessis se prit à rire de bon cœur cette fois.

—Ce diable, répondit-il, est du moins très décent d'apparence quand il se montre aux simples mortels. C'est peut-être pour mieux nous tromper, qui sait ? Je l'ai entrevu hier dans une fenêtre, et, sur ma parole d'honneur, de ma vie je n'ai vu une femme plus jolie que ce diable, M. Gravel.

—Comment ! vous avez osé vous approcher de cette redoutable retraite, sans permission du gardien, sans protection, sans...

DuPlessis ne le laissa point finir :

—Oui, monsieur Gravel, sans autre compagnon que ma curiosité. Et je serais même allé frapper à la porte pour demander de m'ouvrir, sans l'apparition soudaine et malencontreuse d'un gros chien noir qui m'a fait une mine autrement désagréable que celle de votre diable, et m'a obligé à rebrousser chemin.

—Quand je vous disais le diable, monsieur DuPlessis, je voulais dire un diable d'homme, vous comprenez ?

—Vous n'y êtes pas encore tout à fait, mon cher hôte, puisque c'est une femme que j'ai vue.

—Attendez donc un peu, monsieur DuPlessis, vous allez trop vite : car avec cette femme il y a un homme aussi, deux même parfois, sans compter le meunier, qui, à vrai dire, ne demeure pas précisément dans ce manoir, mais dans la petite maison de pierre que vous voyez là située à côté du moulin et reliée au manoir par une sorte de petit pont-levis jeté sur la rivière en deça de la chaussée. Il y en a bien encore un troisième qui vient faire des visites de temps à autre et.......................................

En ce moment, Michel Lavergne et ses amis, ne faisant que sortir de table, entrèrent dans la salle, et, leur présence interrompit la conversation de l'aubergiste et de DuPlessis.

—Maintenant, camarades, dit Michel, parlons des anciens amis. Ainsi, Paul Deforge nous a souhaité le bonsoir pour aller régler ses comptes dans le pays où sa fausse arithmétique n'a pas dû le servir aussi bien qu'avec les acheteurs qui allaient se faire plumer dans le magasin de son père. Les frères récollets eurent beau lui enseigner pendant trois ou quatre ans que deux et deux font quatre, une fois sorti de l'école pour entrer dans le commerce en société avec son digne père, cela, d'après ses calculs, faisait cinq quand il vendait aux autres, et trois lorsqu'il en achetait quelque chose.

—Oui, continua un des convives grisés, il est mort d'un coup d'arbalette que lui tira un Indien Huron à qui il avait vendu en secret de la mélasse mélangée de je ne sais quelle drogue, en guise d'eau-de-vie.

—Honnête jusqu'à la mort, fit Michel, il n'avait pas voulu vendre de la véritable eau-de-vie aux Indiens, sans doute afin de ne pas transgresser la loi de son pays ? Et Jacques Courrier, qu'est-il devenu ?

—Il ne courra plus après rien, répondit le colporteur, si les dernières nouvelles que l'on en a eues sont vraies. Après être allé chercher fortune dans je ne sais quelle partie de la Nouvelle-York, où il espérait que sa connaissance de l'anglais lui ferait faire merveille, il paraît qu'il accomplit quelqu'exploit qui lui valut l'honneur d'être décoré avec dix sous de corde, à la mode anglaise que vous connaissez.

—J'avais toujours cru aussi, dit Michel, que ses aspirations élevées lui mériteraient de mourir entre le ciel et la terre.

Jusque-là DuPlessis avait gardé le silence, mais il ne put contenir plus longtemps son étonnement et son indignation, et, quelque répugnance qu'il eût à se mêler à une semblable conversation, il risqua l'observation suivante:

—J'avais toujours cru jusqu'aujourd'hui que le petit peuple canadien n'était composé que de gentilshommes, et qu'il était aussi rare de voir un malhonnête homme vivre dans son atmosphère sociale si pure qu'une chauve-souris se montrer en plein midi. Mais, à vous entendre parler, on serait porté à prendre ce pays pour un repaire de brigands. Heureusement qu'il n'y a pas d'étranger pour vous écouter.

—Ce que vous dites là, monsieur Gatineau DuPlessis, répliqua Michel Lavergne sur un ton goguenard, est aussi vrai que vous et moi avons eu l'honneur de naître à l'ombre du même clocher, bien que nous nous soyons reconnus pour la première fois aujourd'hui seulement : à preuve que ceux qui n'étaient pas dignes de respirer la même atmosphère pure que mes amis ici présents et moi, en sont morts à la peine, ainsi que vous venez de l'entendre dire.

Cette répartie désarma DuPlessis, qui se mit à sourire. Michel continua :

—Après ces désastres, mes amis, c'est tout au plus si j'ose prononcer le nom de Thom Cambrai, notre aîné d'une dizaine d'années, celui qu'on surnomma le "Bûcheron", parce qu'il n'avait pas son pareil pour abattre les gros arbres de la forêt sur la terre qu'il avait eue du seigneur Poulin de Francheville, non plus que pour engloutir dans son gros goulot court les chopes de vin que d'autres lui payaient et qu'il ne rendait jamais.

—Ce Thom Cambrai vit et prospère, dit l'aubergiste ; mais, mon neveu, garde-toi de le nommer "Bûcheron", si tu ne veux pas faire

connaissance avec......eh bien, avec des compagnons qu'il porte aussi constamment sur lui et qui n'ont rien de bon à dire à ceux auxquels il en veut.

—Comment ! mon oncle, il est honteux de ce surnom dont il se faisait gloire ?

—Oui, mon neveu ; il s'en faisait gloire quand il n'était qu'un pauvre homme ; mais il ne veut plus qu'on lui parle de son passé, depuis qu'il est devenu propriétaire de ce moulin et de ce manoir que feu le seigneur de Francheville fit construire il y a une douzaine d'années, qu'il vendit ensuite à M. Hocquart, intendant du roi, demeurant à Québec, lorsqu'après sa malheureuse entreprise de l'ouverture de forges pour la fonte du minerai de fer qu'on trouve dans le haut de sa seigneurie à environ trois lieues au nord des Trois-Rivières, près de la rivière St-Maurice, il se trouva soudain presque complètement ruiné. Le pauvre homme en éprouva tant de chagrin qu'il en mourut bientôt après.

—Cela ne nous dit pas, interrompit Michel, comment maître Thom Cambrai est devenu possesseur du moulin et du manoir de la Rivière-du-Loup.

—J'y arrive, mon neveu, j'y arrive. Après donc que M. Hocquart eut acquis cette propriété, il la vendit ou la donna à son ami intime et homme d'affaires M. Deschesnaux, qui en confia d'abord le soin et l'administration à Thom Cambrai, puis la lui transmit, dit-on. Il y a à peu près douze ans, Cambrai vendit sa terre de la Banlieue, sa maison aux Trois-Rivières, et s'en fut à Québec pour tenter de s'établir dans le commerce. Il venait de perdre sa femme, qui lui laissait une fille unique, demeurant présentement avec lui ; une bien bonne enfant, paraît-il. C'est là et alors qu'il a dû se lier de connaissance avec M. Deschesnaux. On dit qu'il est pour se remarier avec une belle da-

me qu'il tient renfermée dans le manoir et que personne encore ici n'a pu voir, si ce n'est monsieur le curé, qui va y dire une messe basse chaque dimanche à six heures. J'oubliais..., il y a aussi M. Baptiste Santerre, qui dit l'avoir vue un instant avant-hier, assise à une fenêtre, tout comme.........

Un regard significatif de DuPlessis lui fit comprendre que ce dernier ne tenait pas à ce qu'il finît la phrase.

—Oui, monsieur Gravel, vous l'avez dit : moi aussi, je l'ai vue, la recluse du manoir mystérieux, ajouta le colporteur. Je m'étais dit : "Après tout cette dame, quand bien même elle ne se montrerait pas à tout venant, elle doit être faite comme les autres, et par conséquent elle doit aimer à acheter de belles et de bonnes marchandises. J'ai de quoi tenter la moins fière des filles d'Eve ; allons lui offrir quelques-uns de nos articles les plus recherchés." Et je partis sur ce ton, une cassette dans chaque bras, me fiant en même temps que l'ancienne amitie dont j'avais été lié avec le maître du logis, l'empêcherait de me faire des impolitesses. La porte de la palissade n'était fermée qu'au loquet ; je l'ouvris et j'entrai résolument dans le jardin. En arrivant à environ quinze pas du manoir, relevant la tête, j'aperçus à une fenêtre du deuxième étage la plus belle femme......oh ! si vous aviez vu !

—Raconte-nous comment elle était, dit Michel.

—Elle était mise en femme comme il faut, je t'assure, va ! Sa robe, son corsage et ses manches étaient couleur de gingembre ; à mon jugement, cette robe pouvait coûter au moins cinquante à soixante livres l'aune. Et son chapeau, messieurs ! c'est ce que j'ai vu de plus beau ; il était de soie jaune, bordé de franges avec une broderie. C'était magnifique.

— Je ne te demandais pas quel était son costume, drôle, dit Michel. Parle-nous de ses traits, de son teint, de ses yeux, de la couleur de ses cheveux.

—Quant à son teint, je ne saurais trop qu'en dire, mais j'ai remarqué l'éventail qu'elle tenait à la main ; il était monté en ivoire curieusement sculpté. Pour la couleur de ses cheveux, je puis vous dire que, brune ou blonde, elle portait un réseau de soie verte tissée avec de l'argent.

—Voilà bien une mémoire de marchand colporteur, fit Michel avec humeur. On lui demande des détails sur la figure d'une personne, et il vous décrit sa toilette, en supputant ce qu'elle a pu coûter.

—Je vous dis, répliqua Santerre, que j'ai à peine eu le temps de la voir ; car, comme j'allais lui souhaiter honnêtement le bonjour, Thom Cambrai, de qui j'avais attendu un accueil moins froid, parut tout à coup à mes côtés avec un gourdin à la main, me demanda pourquoi j'étais là, et, sans attendre ma réponse, m'enjoignit de décamper au plus vite si je ne voulais pas être dévoré par son chien, espèce d'éléphant revêtu de la peau d'un loup. Comme je ne tenais pas à être converti en saucisse, je ne me fis pas prier davantage pour dire adieu à la belle prisonnière et aux emplettes que je m'étais flatté de lui faire faire.

—Quel cœur de poule ! s'écria Michel. Eh bien, mes amis, je me fais fort, moi, de pénétrer dans ce manoir mystérieux et d'y voir la dame que garde le dragon Cambrai. Parions, Baptiste. Veux-tu gager une pièce de toile de Hollande, car j'ai besoin de linge, contre ces cinq pièces d'or, que demain je vais chez Thom Cambrai et que je le force à me présenter sa future épouse ?

—J'accepte la gageure, et quoique tu aies l'impudence du diable, je réponds que je la gagnerai.

—Mon neveu, dit Léandre Gravel s'interposant, buvez tranquillement votre vin et ne cherchez pas de sottes aventures. Je vous assure que Thom Cambrai a assez de crédit pour vous faire recevoir à la maison de pension du roi et alléger vos épaules du fardeau de votre tête.

—Je me moque pas mal de tous les Thom Cambrai présents, passés et futurs, oncle Léandre Gravel ; et, ventre-saint-gris ! je visiterai son manoir mystérieux.

—Je ne veux pas que l'on jure dans ma maison, fit observer l'aubergiste, commençant à s'agiter, contre son habitude.

—Je serai de moitié avec vous dans la gageure, dit DuPlessis, qui avait suivi toute cette conversation, si vous voulez que je vous accompagne dans cette tentative.

Léandre Gravel crut que DuPlessis voulait calmer Michel ; il le laissa dire.

—Mais quel avantage y trouverez-vous, monsieur ? objecta Michel, surpris de cette demande, à laquelle il était loin de s'attendre.

—Le plaisir d'admirer votre adresse et votre courage. Je suis un voyageur qui aime ces rencontres extraordinaires, que les anciens chevaliers recherchaient avec empressement.

Il paraît, pensa Michel, que je m'élève un brin dans son opinion, ou bien, c'est un renard qui songe à me faire descendre dans le puits. Chose certaine, du moins, je ne jouerai pas pour lui le rôle du bouc de la fable. Et, reprenant :

—Eh bien, vous serez de la partie. Buvons donc au succès de l'entreprise ; et si quelqu'un refuse de me faire raison, je lui coupe les jambes à la hauteur des jarretières.

Le colporteur soutint assez raisonnablement qu'il ne pouvait boire à la perte de sa gageure.

— Voudrais-tu faire de la logique avec moi ? s'écria Michel, de plus en plus aviné ; faquin, je ferais de ton corps cinquante aunes de ruban.

Mais au moment où il tirait son sabre pour exécuter sa menace, l'aubergiste et son fils le conduisirent à sa chambre et le mirent au lit pour qu'il cuvât son vin à loisir.

Chacun alors se sépara pour aller vaquer à ses affaires ou se reposer.



CHAPITRE III

L'ENTREVUE

—Comment va votre neveu, monsieur Gravel ? dit DuPlessis en entrant le lendemain matin dans la grande salle de l'auberge. Tient-il encore sa gageure ?

—Quant à sa gageure, répondit l'aubergiste, je vous conseille, en ami, de ne pas vous en mêler, pas plus que de toute autre chose que pourrait proposer Michel Lavergne. Laissez mon neveu et Baptiste Santerre se tirer de leur gageure comme ils l'entendront ; car, M. DuPlessis, je ne voudrais pas qu'un homme aussi respectable que vous tombât dans les filets d'un professeur des sept sciences damnables. Je puis fermer les yeux quand mon neveu tend ses rêts pour attraper une mouche comme Santerre, mais un voyageur comme vous doit être prévenu.

—Merci de vos bienveillants conseils, M. Gravel ; je tâcherai de les mettre à profit. Mais je dois tenir ma gageure, puisque je m'y suis engagé. Dites-moi, quel est donc ce Thom Cambrai ?

—Vous devez pourtant l'avoir connu, M. DuPlessis, car il demeurait aux Trois-Rivières lorsqu'a dû s'écouler votre jeunesse.

—Non, monsieur, je ne me rappelle pas l'avoir jamais connu. Il est vrai que j'ai été élevé chez un de mes oncles à Montréal, et que, depuis l'âge de dix-sept ans, je me suis plus occupé d'affaires militaires que de l'histoire de ma ville natale. La plus grande partie de ma jeunesse a été passée soit à la Louisiane, soit aux postes avancés de l'ouest. Revenu aux

Trois-Rivières avec M. de Vaudreuil il y a huit ou neuf ans, lorsqu'il en fut nommé gouverneur, je lui servis d'officier de garde jusqu'à l'année dernière, quand des raisons particulières m'engagèrent à m'absenter de nouveau des lieux où vit presque toute ma famille, pour aller à Montréal. Il y a six mois, on m'a fait revenir pour remplir la même charge, c'est-à-dire, servir d'officier de garde au nouveau gouverneur, M. Bégon. Et pendant ces deux espaces de temps, je n'ai jamais entendu parler une seule fois de Thom Cambrai.

L'aubergiste reprit :

—Ce n'est pas étonnant, car, depuis plusieurs années, il ne semble pas tenir à faire parler de lui. Vous me demandiez ce qu'il est ; je ne puis ajouter que peu de chose à ce que l'on en a dit hier. Il était pauvre, et il est devenu riche. On raconte qu'il y a dans cette maison des appartements dignes du roi, que Dieu protège ! Les uns pensent que Thom Cambrai a trouvé dans le jardin un trésor caché par un serviteur infidèle de feu M. de Francheville, seigneur de ce domaine, ce qui aurait précipité la ruine de cet infortuné monsieur et causé sa mort ; d'autres supposent qu'il a vendu son âme au diable. Quoi qu'il en soit, il est riche, et Dieu seul peut savoir comment il l'est devenu. Il a l'humeur sombre et a rompu toutes relations avec les habitants du pays, comme s'il craignait qu'on ne lui arrachât quelque secret. Si Michel Lavergne veut renouer connaissance avec lui, il y aura, je n'en doute pas, une querelle. C'est pourquoi, mon digne monsieur, vous devriez renoncer à vous joindre à mon mauvais sujet de neveu pour cette visite. Mais le voilà qui entre.

—Eh bien, mon neveu, avez-vous bien dormi ?

—Si j'ai dormi ? par Morphée ! je crois bien ; j'ai été obligé de me pincer trois ou

quatre fois presque jusqu'au sang pour me réveiller, tant je dormais encore profondément à sept heures du matin.

Tant mieux, pensa l'aubergiste, il est de meilleure humeur qu'en se couchant.

—Et tenez-vous toujours à votre gageure ? ajouta DuPlessis.

—Mais sans doute ; je tiens toujours à tout ce que je peux, et à ma parole avant tout, va sans dire. Allons, mon brave oncle, servez-nous quelque chose à manger, nous l'arroserons de votre vin des Canaries, qui, décidément, se laisse bien boire, puis nous irons présenter nos hommages ou autre chose s'il le préfère, à maître Thom Cambrai, avec monsieur, s'il est toujours dans les mêmes intentions.

Après s'être lesté d'un solide déjeuner, Michel partit en compagnie de DuPlessis. Le jardin ou le parc, comme on voudra l'appeler, du manoir, entouré d'une haute palissade, avait un aspect sombre et triste. On y entrait par une porte en frêne, garnie de clous à grosses têtes.

—Il ne serait pas facile de prendre la place d'assaut, observa Michel en examinant la porte ; mais, ajouta-t-il en s'approchant, elle n'est pas fermée et elle nous invite à entrer.

Ils pénétrèrent dans une avenue de gros arbres, bordée par une haie de houx et d'ifs qui, n'ayant pas été taillés depuis plusieurs années, formaient de grands buissons noirs. L'herbe croissait dans l'avenue, qui était traversée par d'autres allées également obstruées par des mauvaises herbes et des broussailles.

—Ce bocage est noir comme la gueule d'un loup ! dit Michel en s'avançant dans cette avenue serpentante, au bout de laquelle nos deux aventureux visiteurs commençaient à apercevoir la façade du manoir, avec ses fenêtres cintrées, ses murs couverts de lierre et ses hautes cheminées de pierre.

—Voilà donc, ajouta-t-il, où ce vieux coquin de Thom Cambrai s'est enterré comme dans une tanière. C'est ce qu'il faut à ce renard sournois ; car ce qui m'a toujours déplu en lui, c'est qu'il n'aimait pas à partager ses plaisirs. Il avalait solitairement des mesures de vin, et disait qu'il regrettait chaque goutte qui ne passait pas par son gosier.

—Mais, puisque l'humeur de votre ancien compagnon est si peu d'accord avec la vôtre, M. Lavergne, puis-je vous demander pourquoi vous désirez renouveler connaissance avec lui ?

—Et puis-je, à mon tour, vous demander, M. DuPlessis, quel motif vous a fait désirer de connaître Thom Cambrai ?

—Je vous l'ai déjà dit, la curiosité.

—M. DuPlessis, j'ai assez vécu avec les habiles pour qu'on ne me fasse pas avaler du son pour de la farine. Vous avez de la naissance et de l'éducation, vous jouissez d'une réputation honorable ; cependant, vous vous associez avec un vaurien, comme on m'appelle, pour venir voir un autre garnement, et tout cela par simple curiosité ? Allons donc ! ce n'est pas à Michel Lavergne que l'on conte de pareilles sornettes avec chance de les faire gober. Gardez vos secrets, moi, les miens, et vogue la galère !

Tout en parlant ainsi entre haut et bas, ils étaient arrivés à la porte de la maison. Michel frappa hardiment, et un domestique à figure rechignée vint regarder à travers un judas garni de barreaux de fer.

—Nous voulons parler à M. Cambrai pour affaires très pressantes, hasarda Michel avec assurance.

Le domestique leur dit d'attendre un instant. Puis il revint leur ouvrir, et les introduisit dans une grande salle où l'on ne voyait que très peu de meubles antiques et délabrés. Le maître du logis entra. C'était un vieillard pa-

raissant avoir une cinquantaine d'années, de moyenne taille, mais de formes épaisses. Ses cheveux s'échappaient malproprement d'un bonnet fourré, ses yeux noirs, enfoncés sous deux gros sourcils, et presque toujours baissés, brillaient par moments d'un feu sinistre. Ses traits étaient irréguliers, et tout l'ensemble de sa personne inspirait la répulsion. Il portait un pourpoint à manches de cuir semblable à ceux des paysans un peu aisés de cette époque ; à son ceinturon pendaient d'un côté une paire de pistolets et de l'autre un poignard, dans leurs fourreaux. Il jeta un regard scrutateur sur les deux étrangers, et dit d'une voix basse et comme contenue :

—Permettez-moi de vous demander, messieurs, le motif de votre visite ?

Il semblait s'adresser à DuPlessis plutôt qu'à Michel, mais ce fut celui-ci qui répondit:

—Mon bon ami, mon ancien compagnon, mon cher Thom Cambrai, avez-vous oublié Michel Lavergne ?

——Michel Lavergne ! répéta d'une voix sourde Cambrai, en retirant son bras que Michel avait pris folâtrement ; êtes-vous donc Michel Lavergne ?

—Oui, sans doute, aussi vrai que vous êtes Thom Cambrai.

—Fort bien, dit ce dernier en fronçant les sourcils ; et quel motif a pu amener ici Michel Lavergne ?

—Ah ! ah ! je m'attendais de trouver chez Thom un meilleur accueil.

—Quoi ! gibier de potence, pratique du bourreau, oses-tu te flatter d'un bon accueil de quiconque n'a rien à craindre de la justice vengeresse de la société ?

—Il me semble que je suis une assez bonne compagnie pour Thom le "Bûcheron".

—Ecoutez, Michel Lavergne, vous êtes un joueur ; eh bien ! calculez les chances que vous

avez pour que je ne vous jette pas par cette fenêtre dans la rivière qui coule là, à côté d'ici.

—Il y en a dix contre une que vous ne m'y jetterez pas.

—Et pourquoi ? demanda Cambrai, les dents serrées et les yeux flamboyants.

—Parce que je suis maintenant plus vigoureux que vous et que vous n'oseriez me toucher. J'ai l'esprit du jeu des batailles, si je ne suis pas autant que vous possédé du démon de l'astuce.

Cambrai parut réfléchir, fit deux fois le tour de la salle, agité, puis il reprit :

—N'aie pas de rancune, mon bon Michel ; je voulais m'assurer si tu avais conservé ton honorable franchise, que les méchants appellent impudence. Mais quel est ton compagnon? Est-ce un coupeur de bourses ?

—M. Gatineau DuPlessis, honnête gentilhomme, plein de qualités ; mais il ne trafique pas dans le même genre que moi. Peut-être y viendra-t-il plus tard ; mais ce n'est encore qu'un néophyte qui recherche la société des grands maîtres.

—Si telles sont ses qualités, excellent Michel, tu vas entrer avec moi dans un autre appartement, car ce que j'ai à te dire ne doit passer que par tes oreilles. Monsieur voudra bien nous attendre un moment.

DuPlessis fit un geste d'acquiescement, et les deux dignes amis sortirent ensemble.



CHAPITRE IV

LES DEUX FIANCES

Le coude appuyé sur le bord de la table près de laquelle il était assis, et le front dans la main, DuPlessis paraissait absorbé depuis une dizaine de minutes dans des pensées mélancoliques, lorsqu'une porte opposée à celle par où étaient sortis Cambrai et Lavergne, s'ouvrit tout à coup et le tira de sa rêverie. La dame qu'il avait entrevue la veille dans une fenêtre, probablement sans en être aperçu lui-même, était là debout, immobile, les traits bouleversés par la surprise, et le regard inquiet fixé sur lui. Non moins affecté lui-même, il resta muet et comme paralysé sur sa chaise. Après un moment de silence aussi pénible pour l'un que pour l'autre, la dame dit avec un sentiment visible de malaise qu'il eût été difficile d'attribuer à l'émotion ou à la crainte et qui participait peut-être des deux :

—Vous ici ! Léon.

Ces paroles, prononcées par une voix qu'il avait bien connue, rappela DuPlessis à ses sens et il se leva vivement.

—Oui, moi ici, répondit-il presque en tremblant ; mais rassurez-vous, madame, je ne viens pas vous parler de moi ni de notre passé.

—Jusque-là, vous êtes bien aimable, monsieur DuPlessis, et je dois comprendre alors que ce n'est pas à moi que vous aviez à parler en venant ici ?

—Je suis bien peiné de vous contrarier, madame, mais, au contraire, ce n'est que pour vous parler, à vous-même, à vous seule, que je me suis rendu ici.

—Et que peut-il y avoir encore de commun entre nous, M. Léon Duplessis, pour que vous vous permettiez une semblable démarche jusque dans cette retraite ?

—Ce qu'il peut y avoir encore de commun entre nous ? répéta-t-il ; probablement qu'il n'y a plus que votre affection pour votre noble père et l'amitié sincère et reconnaissante que je lui porte moi-même. Et c'est cette amitié pour lui qui seule, je vous le jure, m'a fait braver plus d'un danger et jusqu'à vos paroles de dédain, pour venir vous implorer en faveur du meilleur et du plus tendre des pères, dont votre conduite a empoisonné les vieux jours, et qui se consume rapidement d'ennui et d'affliction. Votre père, Joséphine, est au désespoir de votre mariage. Lisez cette lettre. ......

—Mon père est-il donc malade, Léon ? Mais je ne puis quitter cette maison sans la permission de mon mari. Retournez vers mon père et dites-lui que bientôt je pourrai l'aller voir. Portez-lui cette nouvelle. Le ciel m'en est témoin que je partirai dès que j'en aurai obtenu la permission.

—La permission ! fit DuPlessis avec une indignation mal contenue, la permission d'aller voir un père malade, peut-être au lit de la mort ! Et à qui demanderez-vous cette permission ? à ce misérable qui, sous le masque de l'amitié, a violé les lois les plus sacrées de l'honneur en épousant une fille sans la permission de son père.

—Ne parlez pas sur ce ton, M. DuPlessis ; car celui que vous traitez ainsi est tout aussi honorable que vous, et il est assez puissant pour vous faire regretter amèrement vos paroles calomnieuses sur son compte. Vous faites sans doute retomber sur lui la vengeance que vous n'osez exercer contre une femme. C'est votre manière à vous de me punir ; seulement, cette manière est injuste. Faites-moi les repro-

ches que vous voudrez, mais, en gentilhomme que vous êtes, épargnez du moins la réputation de celui dont tout le tort a été de s'attacher mon cœur.

—Soit ! Joséphine, ayez, si vous voulez, pour cet homme d'autant plus d'estime qu'il en mérite moins, c'est votre affaire plutôt que la mienne ; mais cela ne vous dispense pas d'avoir pour votre père les égards auxquels il a droit. Je vous déclare donc que je viens, armé de son autorité, vous ordonner de me suivre au foyer paternel, et je vous délivrerai de l'esclavage où vous êtes, en dépit de vous-même s'il le faut.

—M. DuPlessis, ne me menacez point ; j'ai les moyens de résister à la force. Je suis ici chez moi ; cette maison est la mienne. Si c'est mon bon plaisir d'y vivre dans la retraite, ce n'est pas, je pense, M. Léon DuPlessis qui a le droit de s'y opposer.

—Vous changez habilement la question, madame ; car ce n'est pas moi qui m'y oppose, c'est votre père. Or, en son nom, suivez-moi, fuyez ce lieu......

A ces mots, il s'avança vers elle et saisit son bras. Elle le retira brusquement et jeta un cri qui attira dans la salle Lavergne et Cambrai.

—Flammes et fagots ! exclama ce dernier, que se passe-t-il ici ? Madame, rentrez dans votre chambre. Et vous, monsieur, sortez de la maison, partez vite......Ou plutôt, brave Michel, le sabre à la main ! et débarrassons-nous de ce misérable ?

—Non, répliqua Michel, sur mon honneur, non. Il est venu en ma compagnie et n'a rien à craindre de moi, pour cette fois-ci du moins. Mais, écoutez-moi, l'ami, partez le plus vite possible, parce qu'il ne cuit rien de bon ici pour vous.

—Adieu, madame, dit DuPlessis ; le peu de vie qui reste à votre malheureux père aura peine à résister à la triste nouvelle que je vais lui porter.

A ces mots il se retira pendant que la jeune dame lui disait :

—Léon, ne me calomniez pas.

—Voilà de la belle besogne ! interrompit Cambrai enrageant. Madame, rentrez dans votre chambre.

—Je ne suis pas à vos ordres, monsieur, répondit-elle.

—C'est vrai, madame ; mais il faut pourtant que vous regagniez vos appartements. Michel, suis cet impudent coquin, tu m'entends ? Allons, ne perds pas sa piste.

—Je le suivrai, dit Lavergne, jusqu'à ce qu'il ait évacué la maison ; mais l[illegible]r la main contre un homme qui a bu le coup du matin avec moi, c'est contre ma conscience.

Et il s'éloigna.

DuPlessis avait pris d'un pas rapide la première allée qui s'était présentée à lui, sans faire attention que ce n'était pas celle qui conduisait à la porte par où il était entré, et il se trouva bientôt vis-à-vis d'une porte plus petite qui donnait sur un champ. Au moment où il se demandait comment il allait s'y prendre pour escalader la palissade, la porte s'ouvrit pour livrer passage à un cavalier couvert d'un grand manteau.

—Gatineau DuPlessis ! fit-il ; que faites-vous ici ?

—Et qu'y faites-vous vous-même, infâme scélérat ? y venez-vous pour recevoir de la main d'un galant homme le châtiment qui vous est dû ? Tirez votre épée et défendez-vous !

—Es-tu fou, DuPlessis ? Je t'assure que Joséphine Pezard de la Touche n'a rien à me reprocher, et je serais fâché de diriger une ar-

me contre toi, qui en fus aimé. Mais tu n'ignores pas que je sais me battre ?

—Non, Deschesnaux ; mais j'en désire avoir d'autres preuves que ta parole.

—Tu n'en manqueras pas, dit Deschesnaux, et, tirant son épée, il s'élança sur DuPlessis.

Ce dernier était sur ses gardes. Les épées brillèrent, se croisèrent et s'entrechoquèrent avec violence. Bientôt Deschesnaux fut renversé et, avant qu'il eût pu se relever, la pointe de l'épée de son antagoniste était appuyée sur sa poitrine. Au même instant DuPlessis sentit qu'on lui saisissait le bras par derrière. Il se retourna et aperçut Michel Lavergne, qui s'écria :

—Allons ! allons ! camarade, assez de besogne pour un jour ; retournons au "Canard-Blanc".

—Retire-toi, vil misérable, répondit DuPlessis en colère ; oses-tu bien te placer entre mon ennemi et moi ?

—Vil misérable ! répéta Lavergne ; tu me donneras raison de cette injure tôt ou tard, je te le promets. En attendant, décampe, car nous voilà deux contre un.

DuPlessis vit que Deschesnaux, profitant de cet incident, s'était remis sur pied, et qu'il ne pourrait, sans une folle témérité, continuer le combat. Il sortit alors du parc en disant:

—Au revoir, Deschesnaux. Nous nous rencontrerons plus tard dans quelque lieu où personne ne sera pour te dérober à la lame de mon épée.

Deschesnaux ne répliqua rien à cela, mais, se retournant vers Lavergne, il lui demanda:

—Mon brave, êtes-vous camarade de Cambrai ?

—Son ami juré.

—Très bien. Prends cet or, et suis cet homme ; sache où il s'arrêtera et viens m'en infor-

mer ici. Silence et discrétion, si tu tiens à la vie.

—Il suffit. Vous verrez que vous n'avez pas choisi un mauvais limier, dit Michel en s'éloignant à grands pas.



CHAPITRE V

CONSPIRATEUR ET COMPLICE

Cambrai était encore à discuter avec la jeune dame pour qu'elle rentrât dans ses appartements, quand un coup de sifflet se fit entendre à la porte de la maison.

—Nous voilà dans une belle passe ! fit-il ; c'est le signal de M. Hocquart. Que lui dire du désordre qui vient d'avoir lieu ? Il faut que le guignon soit toujours sur les talons de ce coquin de Lavergne ; il n'a échappé aux mains de la justice que pour venir me porter malheur.

—Paix ! monsieur, dit la dame, et hâtez-vous d'ouvrir à mon mari. Ah ! ajouta-t-elle, en voyant entrer Deschesnaux, ce n'est pas lui.

—Ce n'est que Deschesnaux, madame, continua ce dernier ; mais on voit avec joie le nuage pourpré précurseur du soleil.

—M. Hocquart viendra-t-il donc aujourd'hui ?

—Oui, madame, et voici une lettre qu'il vous envoie avec ce paquet.

—Louise, Louise, ouvre ce paquet, pendant que je vais lire cette lettre.

Louise, fille de Cambrai, jeune, intelligente et modeste personne, s'empressa d'obéir, et, remettant à sa maîtresse le riche collier contenu dans le paquet, elle dit en le regardant avec admiration :

—Sûrement, madame, les grandes dames de la cour n'en doivent pas avoir de plus beaux ; chaque grain vaut un domaine.

—Et chaque mot de cette lettre vaut le collier, ma chère enfant. Mais passons dans

ma chambre pour me faire un peu de toilette. Monsieur Deschesnaux, et vous, monsieur Cambrai, je vous invite à une collation, ce soir, dans ma salle, avec M. Hocquart. Donnez les ordres nécessaires pour sa réception.

Puis elle se retira suivie de Louise.

—Me diras-tu, demanda alors Deschesnaux, comment DuPlessis s'est trouvé ici ?

—DuPlessis ? Qui est DuPlessis ? dit Cambrai.

—Comment, sans-génie, tu ne sais pas que c'est le capitaine auquel le vieux seigneur de Champlain avait destiné sa fille, mademoiselle Pezard de la Touche ? Il venait ici pour la ramener à son père, évidemment. Il faut prendre des précautions, car il n'est pas homme à souffrir impunément un affront. Heureusement, il ne sait pas que c'est M. Hocquart qui est le mari de son ancienne fiancée ; il ne soupçonne que moi. Mais, encore une fois, comment s'est-il trouvé ici ?

—Ne m'avez-vous pas chargé, M. Deschesnaux, de vous chercher un homme qui eût une bonne mine et une conscience sans scrupule ? Je m'en suis occupé, et le ciel a voulu que ce grand drôle de Michel Lavergne, qui est sous tous les rapports votre affaire, soit arrivé ici pour réclamer impudemment les droits d'une ancienne connaissance, et je l'ai admis pour vous faire plaisir.

—Mais cela ne me dit pas, Cambrai, comment DuPlessis s'est trouvé ici. ...

—Je n'en sais vraiment rien, moi non plus. Ils sont venus ensemble, et pendant que je parlais d'affaires sérieuses avec Lavergne dans ma chambre, ce DuPlessis a eu un bout de conversation avec madame.

—Misérable ! tu nous a perdus tous les deux, s'il faut que les litanies de ce nigaud aient décidé madame à retourner chez son pè-

re. Ne pourrais-tu pas au moins savoir par ta fille ce qu'ils ont dit entre eux ?

—Je vous ai déjà informé, M. Deschesnaux, que ma fille ne s'occupait jamais de mes affaires. Je puis vous aider, moi, parce que je sais comment me repentir de mes fautes de faiblesse naturelle ; je sais marcher entre les pièges, moi ; mais je ne voudrais pas mettre en danger l'âme de ma chère fille.

—Eh ! qui te parle de mettre en danger l'âme de ta fille ? Tu peux bien savoir indirectement d'elle ce que DuPlessis a dit à madame.

—Ah ! à la bonne heure, c'est ce que j'ai fait : il lui a dit que son vieux père était bien malade.

—C'est bon à savoir. Mais il faut débarrasser le pays de DuPlessis. Ton pendard de camarade est à ses trousses ; il y va de notre fortune, Cambrai.

—Je le sais, répondit celui-ci d'un air sombre. C'est pour moi, selon l'usage, que seront tous les risques et toutes les peines.

—Où sont donc ces grands risques ? Un individu à l'air suspect vient rôder près de ta maison, tu le prends pour un malfaiteur et lui envoies adroitement une balle qui lui enlève du coup toute envie de raconter ensuite aux passants lequel des deux a eu tort : quoi de plus naturel que tout cela ? Un bon chien de garde mord celui qui s'approche trop près de lui.

—Oui, vous me donnez une besogne de chien, et vous me récompensez aussi comme un chien. Vous, M. Deschesnaux, vous recevez l'or et l'argent à pleines mains et menez une vie de prince, tandis que moi je n'ai que la jouissance de ce domaine, jouissance révocable selon votre bon plaisir.

—Je comprends : tu voudrais que cette jouissance se convertît en propriété. Cela pourra arriver, Thom. Mais tu as assez de conscience pour convenir qu'il faut de grands services

pour mériter une telle récompense. Le domaine rapporte environ six mille livres bon an mal an, avec le moulin et le privilège de fabriquer des biscuits pour l'armée. Souviens-toi bien de cela. Maintenant, fais venir ton domestique pour qu'il me tire mes bottes et me serve une bouteille de vin.

Ils se séparèrent et ne se rejoignirent que peu d'instants avant l'heure du dîner, Deschesnaux élégamment vêtu comme un courtisan, et Cambrai ayant fait une espèce de toilette qui faisait encore plus ressortir sa difformité.

—Diable ! dit Deschesnaux, te voilà beau comme un chardonneret, Thom ; je crois qu'à présent tu pourrais fredonner un menuet et faire danser magiquement les chaises et les tables d'elles-mêmes. Mais parlons d'autre chose. As-tu préparé l'appartement de notre maître d'une manière digne de lui ?

—Il serait digne d'un prince, et madame Joséphine s'y donne déjà des airs de princesse.

—Tant mieux, Thom, car notre fortune dépend de ses caprices.

—En ce cas, M. Deschesnaux, nous bâtissons sur le sable, permettez-moi de vous le dire. Elle vous a fait un accueil glacial tantôt, et je pense qu'elle vous regarde, ainsi que moi, d'un mauvais œil.

—Alors, il faudrait que ce fût avec le tien, mon Thom. Mais, plaisanterie à part, sache qu'elle tient à moi comme à celui auquel elle doit son élévation. Sans moi eût-elle pu épouser M. Hocquart ? N'est-ce pas moi qui ai détruit tous les obstacles s'opposant à ce mariage sans l'aveu de son père ?

—Sans doute, mais elle pense peut-être que vous tenez le gouvernail de la barque, et que vos conseils sont la cause qu'elle ne peut être reconnue publiquement comme l'épouse de l'intendant de Sa Majesté. Vous savez combien elle tient aux grandeurs.

—Si je le sais ? moi qui n'ai réussi à lui faire rompre ses fiançailles avec le capitaine DuPlessis, qu'elle affectionnait pourtant, je t'assure, qu'en faisant miroiter à ses yeux la richesse et la haute position sociale de M. Hocquart. Mais, Cambrai, j'ai des raisons pour agir ainsi que je fais. Si je réussis, je m'en trouverai bien et toi aussi. Afin de ne pas risquer de déranger mes calculs, contente-toi de surveiller pour que DuPlessis n'approche plus d'ici qu'une seule fois, et que ce soit la dernière. Mais on frappe à la porte.

—C'est Michel Lavergne, dit Cambrai.

—Il vient nous apporter des nouvelles de DuPlessis, sans doute, ajouta Deschesnaux. Fais-le entrer dans ta chambre, je vais vous y rejoindre.

Cambrai sortit, et Deschesnaux, les bras croisés, fit plusieurs fois le tour de la salle, absorbé par ses réflexions.

—Le vieux matois a raison, se dit-il en s'arrêtant ; il a sondé la profondeur de mes craintes : cette jeune ambitieuse veut être reconnue publiquement et m'accuse de conseiller son mari de différer cet événement. L'intérêt de mon maître exige que ce mariage reste secret, le mien aussi, car il m'entraînerait dans sa chute ; et c'est une chute mortelle qui le menace, si la marquise apprend cette union. Maintenant, armons-nous d'un front serein et manœuvrons avec adresse.



CHAPITRE VI

SILENCE RECOMMANDE

Quatre pièces fermant le côté occidental du manoir, au second avaient été meublées, récemment, avec une magnificence qu'on n'eût pas soupçonnée à l'apparence extérieure de la bâtisse. Des ouvriers de Québec avaient été chargés de ces travaux, auxquels le plus grand secret avait présidé, afin d'empêcher les gens de l'endroit de gloser sur les changements qui se faisaient dans la résidence de Thom Cambrai. A part quelques bruits vagues, leur curiosité n'avait pu être satisfaite.

Le soir du jour dont nous parlons, ces appartements étaient illuminés avec un éclat qu'on eût aperçu à travers le massif d'arbres si des volets bien clos et de longs rideaux n'eussent intercepté le moindre rayon de lumière. Madame Hocquart, en l'honneur de laquelle on avait fait ces embellissements, venait d'entrer pour la première fois dans ces somptueux appartements, qu'elle parcourait en les examinant avec la joie la plus vive.

—Que ces tapisseries sont belles ! disait-elle à sa suivante, Louise... Quel naturel dans ces tableaux ! Que cette argenterie est merveilleusement ciselée ! Mais, Louise, combien n'est-il pas encore plus délicieux de songer que toutes ces belles choses rassemblées ici sont des témoignages de l'affection du noble M. Hocquart ? Dans quelques instants je pourrai le remercier de la tendresse qui lui a inspiré de me faire préparer ce petit paradis terrestre.

—C'est le Seigneur, madame, répondit la pieuse jeune fille, qu'il faut remercier d'abord

de vous avoir donné un époux dont l'affection a fait tant de choses pour vous rendre heureuse. Et, moi aussi, j'ai travaillé à vous parer de mon mieux, mais si vous continuez à courir de chambre en chambre, pas une de vos boucles ne tiendra.

—Tu as raison, ma bonne Louise, dit la dame en se mirant dans une glace, je ressemble à une paysanne avec ces joues rouges d'excitation et ces boucles de cheveux en désordre. Viens, tu vas réparer ces marques de mon étourderie ; il faut que je m'habitue à l'apparat.

Elles passèrent dans le salon, où madame Hocquart s'assit sur un coussin, pendant que sa suivante remettait sa coiffure en ordre. Au bout d'un moment, la dame reprit :

—Eh bien, Louise, est-ce bien comme cela? Assez, assez, il faut que je voie Deschesnaux avant l'arrivée de M. Hocquart. Il est bien avant dans les bonnes grâces de mon mari. Cependant, si je voulais me plaindre de lui......

—Oh ! n'en faites rien, ma chère maîtresse, dit Louise. Ne vous mettez pas en opposition avec lui ; il a l'oreille du maître et toujours celui qui l'a contrarié a eu à le regretter.

—Et pourquoi donc, ma petite Louise, moi qui suis l'épouse de ce maître, serais-je obligée de garder tant de ménagement avec cet inférieur ?

—Madame, j'ai entendu dire à mon père qu'il aimerait mieux rencontrer un loup affamé que de déranger ce M. Deschesnaux dans ses projets ; et mon père n'a jamais que de bonnes intentions, bien que son air rude semble quelquefois donner le démenti à son cœur.

—Je te crois, mon enfant ; je veux te croire, quand ce ne serait que par amour pour toi. Mais, Louise, la nuit approche ; M. Hocquart est à la veille d'arriver. Va appeler Deschesnaux et ton père.

Ils arrivèrent un instant après tous les deux. Deschesnaux se présenta en courtisan de belle façon, et Cambrai avec un air gauche et embarrassé.

—M. Cambrai, dit la dame, j'excuse de bonne grâce la rigidité avec laquelle vous m'avez tenue éloignée de ces appartements jusqu'à ce qu'ils fussent décorés d'une manière si splendide.

—Oui, madame, il en a coûté plus d'une livre, et je puis dire que j'ai pris tout le soin possible pour qu'il ne fût pas dépensé plus qu'il ne fallait. Mais je vous quitte, madame, car M. Deschesnaux a quelque chose à vous dire de la part de M. Hocquart.

—Qu'avez-vous à me dire de la part de M. Hocquart ? demanda-t-elle dès que Cambrai se fut éloigné.

—Cambrai ne m'a pas bien compris, madame ; c'est de mon noble maître que je veux vous parler, et non de sa part. Madame, croyez-vous que M. Hocquart apprendrait avec plaisir la visite que M. DuPlessis vous a faite ce matin ?

—Qu'est-ce à dire, monsieur ? Cette visite n'a été pénible que pour moi, puisque j'ai appris la maladie de mon père.

—De votre père ? Cette maladie a donc été bien soudaine, car le messager que je lui ai dépêché tout dernièrement, a trouvé le noble seigneur, votre père, occupé joyeusement à faire une partie de chasse aux perdrix. C'est M. DuPlessis qui a inventé cette nouvelle pour troubler votre imagination.

—Vous insultez M. DuPlessis, reprit madame Hocquart avec vivacité ; il est incapable de mentir.

—Pardon, madame, je ne savais pas que vous prissiez tant d'intérêt à lui. On peut quelquefois, sans mentir, farder un peu la vérité.

—Vous avez l'art habile du courtisan, M. Deschesnaux, mais c'est un art inconnu au capitaine DuPlessis, qui ne sait pas dire de paroles ambiguës. Il venait, n'étant pas instruit du nom de mon mari, pour essayer de me tirer d'ici ; mais, si j'ai la conviction qu'il n'a pas inventé la maladie de mon père, je puis espérer que son amitié l'a peut-être exagérée, et je veux croire à la véracité des nouvelles que vous m'avez données. Je dirai à M. Hocquart quelle a été la visite de M. DuPlessis et dans quel but il la faisait.

—Madame fera ce qu'elle jugera convenable, mais, puisque rien n'exige cet aveu, elle ferait mieux peut-être d'épargner à M. DuPlessis le danger qui pourra en résulter pour lui.

—Admettre une telle conséquence, monsieur, serait supposer à mon mari des sentiments indignes de son cœur loyal.

—Madame, je ne doute pas de ses nobles qualités, je suis trop souvent à même de les apprécier. Mais ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi M. Hocquart vous avait soustraite à tous les regards ; pourquoi il vous faisait garder par Thom Cambrai si étroitement, et pourquoi lui-même entourait ses visites chez sa légitime épouse d'un tel mystère ?

—C'est le bon plaisir de mon mari ; je n'en dois pas rechercher la cause.

—Très bien, madame ; mais, quelle que soit cette cause, pensez-vous qu'il puisse convenir à M. Hocquart que le capitaine DuPlessis la recherche et la découvre, et supposez-vous que mon illustre maître soit homme à souffrir sans punir ce qu'il regardera comme une insulte ?

—Si je croyais, répondit-elle, que je pusse causer quelque tort à M. DuPlessis en parlant de lui, je me tairais ; mais à quoi bon, puisque Cambrai l'a vu ? Non, j'en parlerai à M. Hoc-

quart, et je saurai faire excuser la folie de M. DuPlessis.

—Eh bien, madame, essayez, en prononçant le nom de DuPlessis devant M. Hocquart, de voir l'effet que cela lui fera, et décidez après ce que vous voudrez dire.

—Mais, réitéra-t-elle, Cambrai a vu monsieur DuPlessis.

—Cambrai et son ami ne savent pas quel est l'homme qu'ils ont trouvé avec madame, et je saurai leur suggérer une raison pour justifier la présence d'un étranger ici.

—S'il est vrai que Cambrai ne connaît pas M. DuPlessis, j'avoue, monsieur Deschesnaux, que je serais fâchée qu'il apprît ce qui ne le regarde pas. Mais, chut ! j'entends un bruit de pas de chevaux. C'est lui, c'est M. Hocquart ! s'écria-t-elle en se précipitant vers la porte, qui s'ouvrit pour donner passage à un homme au port majestueux, enveloppé dans un long manteau de voyage.



CHAPITRE VII

LE VRAI MAITRE DU LOGIS

Deschesnaux se retira discrètement en voyant entrer son maître ; Louise en fit autant.

—Enfin !... enfin ! dit madame Hocquart, te voilà arrivé !

M. Hocquart, après avoir embrassé sa femme avec tendresse, affecta de résister quand elle voulut le débarrasser de son manteau, qui, en tombant bientôt, le laissa voir couvert de vêtements aussi élégants que riches et portant, entre autres décorations, la croix de l'ordre de Saint-Louis. Madame Hocquart, avec une curiosité enfantine, que sa jeunesse et son éducation loin du grand monde rendaient toutes naturelles, examina le costume de celui qui passait pour l'ornement de la haute société québecquoise. M. Hocquart répondait en souriant aux questions naïves que sa jeune femme lui faisait sur différentes parties de ses vêtements et de ses décorations.

—Maintenant, Joséphine, dit-il, tu as vu ton vassal sous le costume le plus brillant qu'il pût prendre en voyage, car les habillements d'apparat ne se portent que dans les grandes cérémonies.

—Eh bien, répondit Mme Hocquart, un désir en fait naître un autre : j'ai désiré voir mon mari revêtu de sa grandeur ; à présent, je voudrais me trouver avec lui dans sa maison des Trois-Rivières ou de Québec, et jouir du rang auquel a droit l'épouse de l'intendant distingué du roi.

—Un jour, oui, Joséphine, ce jour viendra, et tu ne peux le désirer plus ardemment que moi. Avec quel plaisir j'abandonnerais les soins de l'Etat, les soucis et les inquiétudes de la vie officielle, pour couler tranquillement ma vie dans mes domaines, avec toi pour compagne et amie ! Mais, pour le moment, c'est impossible.

—Et pourquoi cela est-il impossible ?

Le front de l'intendant se rembrunit.

—Joséphine, dit-il, n'empoisonne pas le bonheur présent en désirant une chose impossible aujourd'hui. Rendre public en ce moment notre mariage serait travailler à ma ruine. Mais crois-moi, plus tard, lorsque ce sera plus facile, je ferai ce qu'exige la justice pour toi comme pour moi. Ne reviens plus sur ce sujet, qui m'est pénible. Dis-moi plutôt si tout se passe ici selon tes goûts. Comment Cambrai se conduit-il pour toi ?

—Il me rappelle quelquefois, répondit Mme Hocquart en soupirant, la nécessité de ma solitude, mais c'est me rappeler tes désirs. D'ailleurs, sa fille Louise est la compagne de ma solitude, et je l'estime infiniment.

—Vraiment ? Je veux la récompenser alors puisqu'elle te plaît.

Mme Hocquart appela Louise.

—Puisque madame est contente de vos services, prenez ceci pour l'amour d'elle, dit-il, en lui mettant dans la main cinq pièces d'or.

—Je n'accepterais pas ce présent, que, d'ailleurs, je mérite trop peu, répondit Louise, si je n'espérais pouvoir m'en servir de manière à attirer les bénédictions de Dieu sur vous, sur madame et sur moi.

—Faites-en ce qu'il vous plaira. Mais allez dire que l'on se hâte de nous servir la collation.

—J'ai engagé M. Deschesnaux et Cambrai à souper avec nous ; m'approuves-tu ?

—J'approuve tout ce que tu fais, Joséphine, et je suis charmé que tu aies accordé cette marque d'égard à M. Deschesnaux, qui est l'âme de mes conseils intimes et m'est tout dévoué. Quant à Cambrai, ce qu'il fait pour moi en ce moment exige qu'il ait ma confiance.

—Maintenant, reprit Mme Hocquart, j'ai une grâce à te demander et un secret à te dire.

—Garde-les tous les deux pour plus tard, s'ils ne te pèsent pas trop, et allons souper ; la course que j'ai faite m'a donné l'appétit.

M. et Mme Hocquart passèrent dans la salle à manger, où Deschesnaux et Cambrai les attendaient. Ce dernier ne dit pas un mot pendant tout le repas. Deschesnaux prit part à la conversation avec un tact remarquable et sut entretenir la bonne humeur de l'intendant. La nature l'avait doué des qualités nécessaires au rôle qu'il voulait jouer. Il était discret et prudent, et avait un esprit subtil et inventif. Mme Hocquart, quoique prévenue contre lui, ne put s'empêcher de trouver sa conversation agréable.



CHAPITRE VII

LE DEPART

Le lendemain, de bonne heure, l'intendant et Deschesnaux se rencontrant dans la grande salle, le premier dit à l'autre:

—Donnez-moi mon habit, et chargez-vous de ces chaînes, ajouta-t-il, en lui remettant les insignes qu'il portait la veille. Hier soir, leur poids me coupait presque le cou. Je suis à demi-résolu de me débarrasser de ces fers, inventés pour enchaîner les dupes. Qu'en dites-vous, Deschesnaux ?

—En vérité, monsieur, je pense que les chaînes d'or ne ressemblent guère aux autres, et que plus elles sont lourdes, plus elles sont agréables.

—Cependant, Deschesnaux, je crois qu'elles ne m'enchaîneront plus longtemps à la vie officielle. Quelles nouvelles faveurs puis-je obtenir, et que puis-je gagner à de nouveaux ou plus longs services ? J'en ai connu plus d'un de par le monde qui a eu à se repentir de n'avoir pas su borner à temps son ambition. Moi-même, j'ai couru bien des risques et j'ai glissé déjà sur le bord du précipice.

—Monsieur, reprit Deschesnaux, tout ce que je désire, c'est qu'avant de prendre une résolution définitive, vous consultiez mûrement votre bonheur et votre réputation.

—Parlez, dit M. Hocquart en voyant que Deschesnaux ne semblait pas oser en dire davantage. Je veux peser avec vous le pour et le contre.

—Eh bien, monsieur l'intendant, supposons que, bravant le mécontentement de la marquise, qui, comme vous savez, exerce une grande influence sur M. de Beauharnais, qui lui-même, vous ne l'ignorez pas non plus, en exerce une non moins grande, en proportion, à la cour, grâce à sa famille puissante, aux alliances de celle-ci et aux services par lesquels il s'est déjà signalé dans la marine et ailleurs; supposons, dis-je, que, bravant ce mécontentement et les sarcasmes de la bonne société dans ce pays, vous vous êtes retiré dans votre manoir des Trois-Rivières ou d'ici. L'ancien intendant du roi, celui auquel était confiée l'administration financière du pays, celui qui n'avait de supérieur que le gouverneur général et pouvait légitimement ambitionner, raisonnablement espérer de le devenir lui-même un jour, est maintenant un simple gentilhomme campagnard, satisfait de retirer ses rentes de ses censitaires et d'étendre son autorité sur les employés de ses moulins...

—Deschesnaux ! interrompit l'intendant en fronçant le sourcil.

—Vous m'avez ordonné de parler, monsieur ; laissez-moi terminer mon tableau... La cour trouve que M. de Beauharnais a été assez longtemps gouverneur du Canada ; il s'agit de le remplacer. M. de Vaudreuil a prévu ce qui devait arriver et a fait agir en conséquence et à propos les hautes influences qu'il sait lui être favorables. Surtout, il a eu la prudence de rester tout le temps dans le service du roi, dans une qualité ou dans une autre. M. Bégon en a fait autant de son côté et pour son avancement. Vous, vous apprenez tout cela à la campagne, au coin de votre feu, loin du monde officiel, par lequel vous avez voulu vous faire oublier. Vous commencez alors à regretter, mais trop tard, la nullité à laquelle vous vous êtes condamné. Et pourquoi ?...

—C'est assez, Deschesnaux, c'est assez ! fit l'intendant, je saurai triompher de mes goûts pour la retraite ; car il s'agit de considérer le bien public ; et, pour servir mon roi et mon pays, vous avez raison, je dois continuer d'occuper le poste où je suis. Ordonnez que l'on selle nos chevaux ; je vais prendre, comme l'autre jour, un habit de livrée.

A ces mots, il alla rejoindre Mme Hocquart.

—Adieu, Joséphine, lui dit-il. Le soleil se montre à l'horizon ; je devrais être déjà à sept lieues d'ici.

—Sitôt me quitter ? dit-elle. Tu ne m'accorderas donc pas ma demande ? Soit ! je ne te réclame plus de me reconnaître publiquement pour ton épouse ; mais permets-moi au moins de confier le secret de notre union à mon père, et, en lui disant le nom de mon mari, de mettre fin à sa douleur. On rapporte qu'il est dangereusement malade.

—"On rapporte ?" répéta vivement M. Hocquart. Qui a pu te rapporter cela ? Deschesnaux ne lui a-t-il pas fait savoir tout ce dont on pouvait l'instruire pour le moment ? Ne t'a-t-il pas dit qu'on avait trouvé le noble vieillard bien portant ? Qui a pu faire naître d'autres idées dans ton esprit ?

—Personne, mon cher mari ; mais je voudrais m'assurer de mes propres yeux de la santé de mon bon vieux père ; il a été si tendre pour moi !

—C'est impossible, ma douce Joséphine. Notre secret cesserait bien vite d'en être un, car ton père a toujours chez lui ce capitaine des Trois-Rivières, ce DuPlessis, qui sait tout ce qui s'y passe et s'y dit.

—Mon père est un homme prudent ; et quant à DuPlessis, bien qu'il puisse m'en vouloir de l'avoir dédaigné, il est incapable de rendre le mal pour le mal.

—J'aimerais mieux, Joséphine, que le diable se mêlât de mes affaires que ce DuPlessis.

—Et pourquoi as-tu une telle opinion de ce pauvre DuPlessis ?

—Mon intérêt devrait être pour toi une raison suffisante pour te dispenser d'en rechercher d'autres ; mais si tu désires en savoir plus, apprends que le capitaine DuPlessis est l'ami et le protégé de M. de Vaudreuil, mon rival, et de Bégon, mon ennemi, et que si l'un des deux était instruit de notre mariage avant que la marquise de Beauharnais fût préparée à l'apprendre, je serais déconsidéré et peut-être obligé de tout abandonner : position, fortune, honneurs, et de recevoir en retour l'indifférence de mes anciens amis et les sarcasmes de mes ennemis.

—Mon cher mari, tu t'exagères les choses. Comment as-tu conçu une si mauvaise opinion de DuPlessis ? S'il suffit de te parler de lui pour t'offenser, que dirais-tu si je l'avais vu ?

—Si tu l'avais vu ! tu ferais bien de tenir cette entrevue secrète, car quiconque voudra pénétrer dans mes secrets s'en repentira cruellement. Mais qu'as-tu, mon amour ? ajouta-t-il en adoucissant le ton à la vue de sa femme qui pâlissait. As-tu quelque chose à me demander qui ne puisse compromettre ni mon honneur ni notre fortune ?

—Rien, répondit Mme Hocquart d'une voix faible. Je désirais te demander quelque chose, mais tu me l'as fait oublier.

—Tu tâcheras de te le rappeler la prochaine fois, dit-il. Et, après avoir essayé de la consoler de son mieux, il ajouta, en l'embrassant affectueusement : "Au revoir, ma Joséphine. N'oublie pas que du secret que j'exige de toi dépend notre bonheur dans l'avenir."

Et il sortit. Au bas de l'escalier, Deschesnaux lui donna un grand manteau et un chapeau rabattu qui lui cachait en partie le visage.

Il monta à cheval d'un air distrait et sortit du parc. Deschesnaux, resté un peu en arrière, murmura à l'oreille de Cambrai:

—Ne parle à personne de la visite de DuPlessis, il y va de notre fortune à tous les deux. Suis toujours mes conseils, Thom, et tu pourras obtenir la propriété de tout ceci.

Deschesnaux eut bientôt rejoint M. Hocquart, et lui dit :

—Je me suis arrêté un instant pour demander à Cambrai l'adresse d'un homme que je destine à remplaçer Letendre à votre service. Si vous voulez continuer votre route sans moi, je retournerai sur mes pas et je vous l'amènerai aux Trois-Rivières avant que vous soyez levé.

—Allez, Deschesnaux, mais dépêchez-vous, car il faut que vous reveniez promptement aux Trois-Rivières pour vous trouver à mon lever. Vous savez que je suis censé y être endormi dans ce moment.

A ces mots M. Hocquart partit à toute bride, et Deschesnaux, retournant sur ses pas, descendit à la porte du "Canard-Blanc" et demanda à parler à Michel Lavergne.

—Je vois, dit-il en apercevant la mine embarrassée du notoire neveu de l'aubergiste, que tû as perdu la trace de DuPlessis. Est-ce là ton adresse si vantée ?

—Je vous garantis pourtant, noble monsieur, répliqua Michel, que jamais les traces d'un renard ne furent mieux suivies. Je l'ai vu se terrer ici, et avant le jour il était parti sans que personne ne l'eût aperçu.

—Je suis tenté de croire que tu me trompes ; mais prends garde, tu auras lieu de t'en repentir amèrement !

—Monsieur, le meilleur chien peut se trouver en défaut ; demandez à mon oncle, à son garçon, à toute la maison, si j'ai perdu de vue DuPlessis un seul instant dans la soirée. Dia-

ble ! je ne pouvais m'établir dans sa chambre comme un garde-malade, cependant.

Deschesnaux prit quelques informations qui confirmèrent les assertions de Lavergne, et, convaincu de sa bonne foi, il lui parla du projet de le prendre pour le service de l'intendant. Ils ne tardèrent pas à s'entendre. Aussitôt ils montèrent à cheval et se dirigèrent vers les Trois-Rivières, où ils trouvèrent M. Hocquart à l'ancienne résidence que celui-ci avait achetée de M. de Francheville, seigneur de St-Maurice, en même temps que le manoir, le moulin et la fabrique de biscuits de la Rivière-du-Loup. Cette maison était occupée par son ami intime le docteur Alavoine, chez lequel il se retirait lorsqu'il était aux Trois-Rivières.

Dans l'après-midi du même jour, tous les trois se mirent en route pour Québec. Ils se rendirent le soir jusqu'à Portneuf, et arrivèrent en ville le lendemain avant-midi.



CHAPITRE IX

CONSULTATION

Lorsque DuPlessis eut quitté le parc du "manoir mystérieux", après sa rencontre avec Deschesnaux, il retourna à l'auberge de Léandre Gravel. Comme il traversait la grande salle, il aperçut Michel, alla droit à lui et, tirant de sa bourse une pièce d'or, il la lui remit en disant :

—Voici pour vous indemniser de la peine que vous avez eue de me servir de guide ce matin. Maintenant, vous avez assez de bon sens pour comprendre que, mon but étant atteint nous devons être désormais étrangers l'un à l'autre.

—Par le grand-père Adam ! s'écria Lavergne en mettant la main sur la garde de son sabre, si je croyais que vous eussiez le dessein de m'insulter......

—Vous auriez la discrétion de e souffrir, interrompit tranquillement DuPlessis ; vous connaissez trop bien la distance qui nous sépare, pour me demander une plus ample explication. Je vous souhaite le bonsoir.

Et il se mit à causer avec l'aubergiste et tourna le dos à Michel, qui s'assit en silence dans un coin, en méditant des projets de vengeance qu'il espérait accomplir pour son propre compte, tout en exécutant les ordres de Deschesnaux.

Le souper terminé, chacun se retira dans son appartement.

DuPlessis était couché depuis quelque temps sans pouvoir trouver de sommeil, lors-

qu'il vit un faible rayon de lumière passer sous la porte de sa chambre, qui aussitôt s'ouvrit. Un homme entra, portant une lanterne sourde.

—C'est moi, dit-il à voix basse, c'est moi, Léandre Gravel.

—Qu'y a-t-il, mon bon hôte, pour motiver votre visite à pareille heure ?

—Il y a, M. DuPlessis, d'abord, que mon pendard de neveu vous a guetté toute la soirée, et qu'il a questionné mon fils pour savoir quand vous partiez et de quel côté vous deviez vous diriger ; puis, vous vous êtes battu, soit avec lui, soit avec un autre, et je crains qu'il n'en résulte quelque danger pour vous.

—Vous êtes un honnête homme, M. Gravel, et je vous parlerai avec franchise. Votre neveu et son ami, Thom Cambrai, sont les agents subalternes d'un scélérat plus puissant qu'eux, de Deschesnaux, qui est mon ennemi personnel, et avec lequel je me suis battu ce matin.

—Pour l'amour du ciel ! M. DuPlessis, prenez garde à vous. Deschesnaux inspire tant de terreur ici que c'est à peine si l'on ose prononcer son nom. On parlera bien de Thom Cambrai, mais de Deschesnaux, jamais ! Chacun sait ici que c'est lui qui tient une dame prisonnière, mais nul n'oserait le dire.

—J'ai appris, brave M. Gravel, sur cette infortunée dame des détails que je veux vous communiquer, car j'ai besoin d'un conseil.

—Je ne suis qu'un pauvre aubergiste, M. DuPlessis, mais vous pouvez me parler à cœur ouvert, et si je puis vous rendre service, ce sera un plaisir pour moi de le faire. En tout cas, ma discrétion vous est assurée.

—Je n'en doute pas, mon bon M. Gravel. Ecoutez donc cette triste histoire.

DuPlessis parut réfléchir un instant, puis reprit :

—Il faut que je remonte un peu plus haut, afin que vous puissiez mieux comprendre.

Vous avez entendu parler de la campagne conduite par M. de Saint-Denis, il y a une douzaine d'années, contre les Natchez de la Louisiane, campagne sanglante dans laquelle ces terribles Indiens furent presque tous détruits.

—Je me rappelle tout cela, interrompit l'aubergiste ; le bruit de ces exploits retentit jusque sur les bords du Saint-Laurent, et en l'honneur des intrépides Canadiens qui avaient pris part à cette guerre, on chantait la ballade, ajouta-t-il entre haut et bas :

> **De nos guerriers c'était la fleur,**
> **Au milieu du carnage ;**
> **Tel un roc brave la fureur**
> **Des vents et de l'orage.**

DuPlessis fit observer que ce n'était pas le moment de chanter l'héroïque ballade, et continua :

—Je faisais partie de cette expédition avec plusieurs Canadiens des Trois-Rivières et des environs, entre autres un jeune M Pezard de la Touche, fils du seigneur de Champlain. C'était mon plus grand ami de cœur. J'eus la douleur de le voir expirer dans mes bras deux jours après avoir été mortellement blessé dans la dernière rencontre que nous avions eue avec l'ennemi. Il me pria, si j'avais le bonheur de revenir sain et sauf au pays, d'aller près de son père et de sa sœur,—il avait perdu sa mère dès l'âge tendre,—de leur porter ses derniers adieux et de leur dire qu'il était mort en soldat et en chrétien. Aussitôt de retour aux Trois-Rivières, trois ans plus tard, je m'empressai de m'acquitter de ma pénible mission. J'arrivai un jour au manoir de M. Pezard de la Touche, à Champlain, et ma ressemblance frappante, paraît-il, avec le fils et le frère bien-aimé dont on portait encore le deuil, faillit me faire prendre pour un revenant et faire

évanouir le père et la sœur inconsolables. Après m'être fait connaitre et avoir raconté ma lugubre histoire, en y mettant autant d'adoucissement que possible, je voulus partir pour m'en revenir aux Trois-Rivières, mais je n'eus pas la force de résister aux instances du noble vieillard, qui m'implorait de rester avec eux jusqu'au lendemain, en disant que ma présence répandait un baume salutaire sur les blessures de son cœur, et qu'il lui semblait avoir retrouvé son fils en moi. De mon côté, privé de mon père, tué dans une sortie contre les Iroquois, ainsi que de ma mère que le chagrin avait bientôt conduite au tombeau, j'éprouvais une sympathie, un attachement presqu'inexplicable pour ce vieillard étranger que je voyais pour la première fois. Comment ne pas aimer ceux qu'on surprend à nous aimer lorsqu'on se croyait à charge au monde entier ? Mlle Joséphine, la sœur chérie de mon excellent ami, qui m'en avait parlé si souvent, il fallait voir comme elle était gentille et aimable lorsque, le coude sur le bras de son fauteuil, la joue cachée sous ses doigts d'ivoire comme pour empêcher que je n'y visse monter la rougeur, et ses beaux yeux noirs fixés timidement sur moi, quand je faisais semblant de ne point la regarder, elle m'écoutait raconter les incidents de la guerre où avait péri son malheureux frère, et décrire la Louisiane et les vastes contrées qui nous séparent. Pour pouvoir partir le lendemain, je dus promettre de retourner dans huit jours. Je ne sais pourquoi, mais ces huit jours me parurent plus longs que de coutume. Je n'eus garde de manquer à ma promesse. Pour aller au plus court, je vous dirai que je devins bientôt l'ami intime de la famille. Au bout d'un an, j'étais chéri, choyé par M. Pezard de la Touche comme son fils adoptif, et je paraissais n'être pas tout à fait étranger, non plus, à mademoiselle

Joséphine. Pour vous avouer toute la vérité, je l'aimais et je pense qu'elle ne me haïssait pas trop. Le bon vieillard devina le secret de nos cœurs et, un jour, en sa présence, il nous fit fiancer l'un à l'autre. Notre mariage devait avoir lieu quelques années plus tard. Le bonheur que j'avais retrouvé depuis la perte de mes parents, était trop grand, je n'en étais point digne, il faut croire ; il ne dura pas aussi longtemps que je l'avais espéré. Tout cela maintenant m'apparaît comme un rêve doré, hélas ! trop vite dissipé ! Mais ne voilà-t-il pas que je deviens sentimental ! Pour un homme de mon âge, ça ne convient guère...

—Continuez, M. DuPlessis, continuez, fit l'aubergiste plus ému qu'il ne voulait le paraître et très intéressé à ce récit.

DuPlessis poursuivit, après avoir passé sa main nerveuse sur son front comme pour en chasser des pensées pénibles :

—Dans l'intervalle, Deschesnaux,—que Dieu ait pitié de lui !—passant un jour, vers le soir, à Champlain, en compagnie de M. Hocquart, intendant du roi à Québec, fut surpris par un violent orage. Ils entrèrent chez un brave marchand du village et demandèrent à y passer la nuit. M. Pezard de la Touche, ayant appris bientôt après quels étaient ces étrangers, leur envoya dire que, connaissant que la maison de M. Lanouette,—c'était le nom du marchand en question,—n'était pas aussi grande que sa généreuse hospitalité, il avait l'honneur, avec la permission de leur respectable hôte, de les inviter à lui faire le plaisir d'aller loger chez lui. L'offre fut acceptée avec reconnaissance. Quelques jours après, le même Deschesnaux, passant encore par là, seul cette fois, entra au manoir présenter les respectueuses salutations de M. l'intendant, avec ses remerciements réitérés pour la cordiale hospitalité qu'il y avait reçue. Deschesnaux prétendit

avoir découvert, dans des papiers de famille, une parenté éloignée avec M. Pezard de la Touche. Il lui fit des visites de plus en plus fréquentes, et...... Mais à quoi bon des détails ! Qu'il vous suffise de savoir qu'au bout de quelques mois, et bien que mademoiselle Joséphine ne parût pas voir Deschesnaux avec affection, elle disparut soudainement de la maison de son père, et elle fut unie à ce misérable par un mariage secret ! C'est elle qu'il tient en une espèce d'esclavage dans cette maison maudite que vous appelez le "manoir mystérieux !"

—Et voilà la cause de votre querelle ? demanda l'aubergiste. Cependant, M. DuPlessis, si cette dame a voulu épouser ce Deschesnaux, et que la chose soit faite, comment voulez-vous y remédier ?

—Sans doute, M. Gravel, je ne puis empêcher que ce mariage n'ait eu lieu ; mais je puis, je dois empêcher ce misérable d'éloigner une fille de son père inconsolable. Je suis incapable de voir d'un œil sec le désespoir de M. Pezard de la Touche, et je veux tenter de déterminer Joséphine à revenir chez son père. Mon dessein est de retourner et d'essayer d'avoir avec elle une plus longue conversation que celle que j'ai eue.

—Mais, M. DuPlessis, si la jeune dame refuse de vous écouter ? Si elle veut rester comme elle est ?

—Je me plaindrai à M. Hocquart de l'infamie de son favori ; j'en appellerai, s'il le faut, au gouverneur général, au marquis de Beauharnais lui-même.

—L'intendant pourrait bien être disposé à protéger son confident, car Deschesnaux paraît très puissant près de lui. Mais, M. DuPlessis, faites mieux : qu'une requête de M. Pezard de la Touche, signée par les premières familles de Champlain, les Mullois, les d'Orvilliers, les Lanouette, les Saint-Romain, ainsi

que par les principaux citoyens des Trois-Rivières, etc., soit présentée au gouverneur général ; et cherchez, de plus, des amis qui puissent vous protéger auprès de la marquise de Beauharnais, cela ne vous nuira pas.

—Vous avez raison, M. Gravel ; votre conseil est bien trouvé. Le commandant des Trois-Rivières, M. Bégon, qui m'est très dévoué, m'aidera sans doute. Mais, j'y pense, il y a l'intendant, M. Hocquart, qui n'aime pas M. Bégon et qui, à cause de cela, me regarde peut-être avec méfiance et défaveur. Depuis qu'il est question de son mariage avec la nièce du gouverneur général, on dit que son influence est considérable auprès de la marquise. C'est du moins l'opinion de M. Bégon, à qui j'ai entendu parler de la chose.

—Quelle est donc cette nièce ? demanda Léandre Gravel.

—D'après ce que j'ai entendu dire, répondit DuPlessis, ce serait la fille de M. Claude de Beauharnais. Comme vous savez peut-être, la marquise avait épousé en premières noces M. de Lanaudière, et c'est une demoiselle de Lanaudière que le frère du gouverneur épousa à son tour, de sorte que le marquis, Charles, s'est trouvé par son mariage avec dame veuve de Lanaudière, il y a une vingtaine d'années, en même temps beau-père de son frère Claude. (1)

—Et où demeure cette demoiselle de Beauharnais, M. DuPlessis ?

—Avec son aïeule, qui se trouve aussi être sa tante, la marquise, dont elle est, de plus, l'enfant adoptive.

---

(1) C'est de l'union de ce dernier avec mademoiselle de Lanaudière que descendait Hortense Beauharnais, mère de Napoléon III, mariée à Louis Bonaparte, frère de Napoléon Ier, marié lui-même à dame veuve Joséphine de Beauharnais, mère d'Hortense.

—Et vous pensez, M. DuPlessis, qu'il est question de mariage entre cette demoiselle et M. Hocquart ?

—J'en suis certain, M. Gravel ; on en parle beaucoup dans le grand monde. Les malins vont même jusqu'à prétendre que c'est un futur gouverneur du Canada, plutôt que M. Hocquart même, que l'ambitieuse demoiselle aime en lui, et que, quand elle croit voir son étoile décliner, elle ne désire plus que de passer, un jour ou l'autre en France, avec la marquise, dans l'espoir d'y épouser quelque noble. On ajoute que, de son côté, M. Hocquart recherche cette demoiselle parce qu'elle est la protégée du marquis et de la marquise, et qu'il espère en l'épousant se faire nommer gouverneur du Canada par le moyen de l'influence de cette famille. Quoi qu'il en soit, lorsqu'ils se rencontrent en société, dans les réunions de cérémonie, tout le monde remarque qu'il existe un singulier embarras entre eux. Ils doivent pourtant s'aimer, car tous les deux sont aimables. Mais que fais-je ? je vous raconte là des choses qui ne vous intéressent guère, ou que vous connaissez peut-être aussi bien, sinon mieux, que moi.

—Au contraire, M. DuPlessis, c'est pour moi du nouveau fort intéressant. Mais je ne vois pas en quoi tout cela pourrait nuire à votre projet. C'est plutôt de la part de mon vaurien de neveu que j'appréhende du danger pour vous.

—S'il veut faire des siennes, M. Gravel, il trouvera en moi à qui parler. Cependant, par considération pour vous, je ne voudrais pas qu'il se passât rien qui pût faire jaser vos voisins ; je partirai donc à la pointe du jour.

—Croyez-m'en, M. DuPlessis, partez de suite. Je n'ai jamais autant désiré l'arrivée d'un voyageur que je désire votre départ ; car Michel vous guette. Partez sur-le-champ, pour vo-

tre sûreté. Votre cheval est bridé et sellé par moi-même, et voici votre compte.

—Il ne se monte pas haut, dit DuPlessis en donnant une pièce d'or à l'aubergiste. Vous remettrez le reste à votre excellent fils.

—Il profitera de votre libéralité, M. DuPlessis ; et si jamais, je puis vous rendre quelque service, comptez sur moi.

—Eh bien, mon dévoué M. Gravel, veuillez surveiller ce qui se passera au "manoir mystérieux" et m'en tenir au courant. Lorsqu'une personne se présentera de ma part avec cette bague que vous me voyez au doigt, regardez-la bien pour la reconnaître.

—Mais, M. DuPlessis, serait-il sage à moi de me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas ?

—Comment ! M. Gravel, n'êtes-vous pas père ? Il s'agit de rendre une fille à son père ; cela n'a-t-il pas un intérêt réel pour tous ceux qui sont pères ?

—C'est pourtant vrai ! J'ai pitié de tout mon cœur de ce pauvre vieillard, auquel Deschesnaux a ravi le bonheur de sa vie, et je vous aiderai dans l'honorable projet de rendre sa fille à son père. Mais soyez discret ; car, si l'on savait que l'aubergiste du "Canard-Blanc" se mêle de pareilles affaires, Deschesnaux ne serait pas lent à me faire retirer ma licence et à faire abattre mon enseigne. Allons, suivez-moi et marchez légèrement.

Et l'aubergiste conduisit DuPlessis dans la cour, où était son cheval tout bridé et tout sellé. Ouvrant la porte qui donnait sur le grand chemin, il le fit partir, après lui avoir renouvelé sa promesse de l'instruire de ce qui se passerait au "manoir mystérieux".

CHAPITRE X

INCIDENT DE VOYAGE

DuPlessis se rendit d'abord jusqu'au fort d'Yamachiche (1), où il passa le reste de la nuit chez son frère, et de bonne heure le matin il se remit en route pour Champlain. En arrivant à la Pointe-du-Lac, il s'aperçut que son cheval était déferré d'un pied de devant. Rencontrant deux paysans qui se rendaient à leurs travaux des champs, il leur demanda :

(1) Le fort d'Yamachiche était à environ une demi-lieue du village et de l'église actuels, à l'endroit appelé aujourd'hui le " aubourg de la Grande-Rivière." C'est là qu'eurent lieu les premiers établissements de colons. Ce nom de fort provenait de ce que, dans les commencements de la colonie, ceux qui allaient s'établir dans l'intérieur du pays, à distance des villes fortifiées, telles que Québec, Trois-Rivières et Montréal, se groupaient, en cas d'attaques par les Indiens hostiles, près de quelque enceinte fortifiée élevée à la hâte et consistant généralement en palissades de pieux, dans lesquelles ils se réfugiaient au moment du danger. Au temps où se passaient les événements que nous racontons, ces légères fortifications n'existaient plus à Yamachiche, non plus qu'à la Rivière-du-Loup ; mais on continuait d'appeler "fort" le petit village de la Grande-Rivière d'Yamachiche, ainsi que l'endroit où se trouvait encore alors l'église paroissiale de la Rivière-du-Loup, à environ un tiers de lieue de l'église actuelle, sur la rive droite de la rivière du Loup. Les murs de cette ancienne église sont restés en partie debout jusqu'à ces dernières années, alors que M. le curé Boucher les fit démolir pour les faire servir aux fondations du beau couvent des sœurs de l'Assomption, qui est aujourd'hui l'ornement de Louiseville. Dans plus d'une paroisse de l'une ou l'autre rive du Saint-Laurent, le mot "fort" s'est conservé jusqu'à nos jours parmi le peuple comme synonyme de village. Il n'est pas rare d'entendre encore des vieillards dire : " Je vais au fort," au lieu de : " Je vais au village." C'est un souvenir de l'ancien temps.

—Auriez-vous la bonté, messieurs, de m'indiquer où je pourrais trouver un maréchal-ferrant ? J'ai entendu dire qu'il y en avait un quelque part près d'ici. Vous voyez, mon cheval est déferré du pied gauche de devant.

Les deux paysans haussèrent les épaules d'un air de pitié et continuèrent leur chemin sans lui répondre, tout en paraissant se parler tout bas. Un peu plus loin, DuPlessis aperçut une maison. Rendu devant la porte, il demanda à une vieille femme qui balayait le perron, s'il y avait dans les environs un maréchal-ferrant.

—Maître Jacques, s'écria-t-elle, sans répondre à DuPlessis, maître Apollon Jacques, venez parler à ce monsieur qui demande un maréchal-ferrant.

—"Quid mihi cum caballo" (que me fait un cheval) ? dit une voix, et apparut sur le seuil un homme maigre et voûté, que son costume faisait aisément reconnaître pour un pédagogue. En apercevant DuPlessis, il ôta le bonnet qui couvrait ses longs cheveux grisonnants, et dit :

—"Salve, domine ; intelligisne linguam latinam" (salut, monsieur ; comprenez-vous le latin) ?

—Peu familier avec le latin, je parlerai l'idiome vulgaire, répondit DuPlessis.

—Il m'a compris, murmura le pédagogue ; ce n'est pas un rustre apparemment.

Et il s'intéressa sur-le-champ au voyageur et à son cheval déferré ; puis il reprit d'un ton solennel :

—"Doctissime domine" (très savant monsieur), à environ dix arpents d'ici se trouve le meilleur "faber ferrarius" (ouvrier-ferrant) qui ait jamais ferré un cheval.

—Mais, s'écria la vieille femme, c'est envoyer une âme à Satan que d'adresser une créature humaine à Taillefer le maréchal.

—Soyez tranquille, la mère, observa le pédagogue, ce gentilhomme n'est pas de l'étoffe dont sont faits les étourneaux. Ainsi, monsieur, vous seriez "bis terque felix" (deux et trois fois heureux), si je vous indiquais la demeure du maréchal ?

—Mon bonheur et ma reconnaissance seront d'autant plus grands que vous me l'indiquerez plus vite, répondit DuPlessis impatienté.

—Savez-vous bien, monsieur, reprit le pédagogue avec flegme, ce que vous me demandez ? Juvénal a eu raison de dire: "Numinibus vota exaudita malignis" (vœux exaucés par des divinités ennemies).

—S'il vous plaît, docte professeur, insista DuPlessis de plus en plus ahuri, laissez Juvénal et son siècle et revenez au maréchal-ferrant; veuillez me dire en français où je puis le trouver ? Ou bien dites-moi s'il y a une auberge dans les environs.

—C'est ce qui sera facile, illustre voyageur ; car, bien qu'il n'y ait pas d'"hospitum" (hôtellerie) dans cette humble maison, je puis vous affirmer que la maîtresse du logis saura se montrer aimable envers vous. Reconnaissante du soin que j'ai mis à former son unique héritier, Cyriaque, enfant qui promet beaucoup, la mère Laforce vous servira à déjeuner par affection pour moi, dont vous êtes sans doute le digne confrère.

DuPlessis pensa qu'il ferait bien d'accepter cette offre, espérant qu'après le repas le pédagogue lui enseignerait la demeure du maréchal. Il se mit donc à table avec Apollon Jacques, qui crut devoir lui expliquer que son prénom d'Apollon lui venait de ce qu'il enseignait le chant, en même temps que la lecture, l'écriture et le calcul, avec un talent qui l'avait fait comparer au dieu de la musique chez les païens de l'antiquité. Ce surnom l'entraîna

dans une longue dissertation, laquelle finit par lasser la patience de son interlocuteur ennuyé, qui lui fit observer que tout cela n'avait guère de rapport au maréchal qui devait ferrer son cheval. Le bonhomme continua:

—"Festina lente" (hâtez-vous lentement); nous y arrivons. Il est bon que vous sachiez qu'il y a quelques années il y avait un homme qui se nommait le docteur Degarde. Quand il apparut dans le pays, le bruit courut qu'il avait été obligé de s'enfuir de France pour éviter les poursuites de la justice, à cause du métier d'empoisonneur qu'il aurait cherché à exercer. Il se serait sauvé d'abord aux Pays-Bas, et de là à la Nouvelle York, d'où il aurait passé ensuite au Canada. Tout cela ce sont des on-dit. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il guérissait les blessures avec un onguent de sa façon, disait la bonne aventure au moyen de la chiromancie, et convertissait le plomb en argent ; enfin, il pratiquait ce que le vulgaire appelle la magie blanche.

—En un mot, dit DuPlessis, c'était un charlatan. Mais qu'a-t-il de commun avec mon cheval déferré ?

—Avec de la patience vous le saurez. "Patientia" donc ; lequel mot, suivant Tullius Cicéron, signifie : "difficilium rerum diurna perpessio" (l'art de supporter les tribulations journalières). Le dit Degarde, après avoir ébloui le peuple, commença à briller parmi les grands, et il fût parvenu à la renommée, si, d'après un bruit généralement répandu, le diable ne fût venu un jour réclamer son bien et n'eût emporté Degarde, qui évidemment ne s'était pas bien gardé. Le fait est qu'on ne le revit plus. Maintenant, voici sa "medulla", la moelle de l'histoire qui vous concerne ; le docteur Degarde avait un domestique qui lui succéda dans son dangereux métier, et qui avait un talent dû, sans nul doute, au démon. Il fer-

re les chevaux mieux qu'aucun maréchal du Canada, et c'est même à cela qu'il borne son travail présent ; car il a renoncé à traiter les bipèdes sans plumes, vulgairement appelés le genre humain.

—S'il ferre si bien les chevaux, j'ai hâte de lui faire ferrer le mien, interrompit DuPlessis.

Les choses n'allèrent pas aussi vite qu'il l'aurait désiré. Il lui fallut encore subir une foule de citations de Virgile, de Cicéron et d'Horace, avant que le pédagogue, qui était fier d'avoir trouvé un homme assez instruit pour apprécier sa connaissance du latin, l'eût assuré que son élève Cyriaque Laforce allait le conduire vers la demeure du maréchal. (1)

—Ainsi, dit le pédagogue, arrive ici, Cyriaque, mon drôle.

Le disciple parut alors dans la chambre. Sa démarche était gauche. Il était laid, mal fait. Ses cheveux roux étaient mal peignés. Il avait le nez camard et le menton pointu. Ses yeux gris avaient une obliquité de vision. Malgré tout, ce garçon de seize à dix-sept ans

---

(1) Apollon Jacques avait été nommé il y a vingt ans, par le gouverneur général d'alors, M. de Vaudreuil, avec six autres professeurs laïques, pour aller dans les campagnes aider le clergé à répandre l'instruction parmi le peuple. Le nombre des personnes qui, à cette époque, savaient lire et écrire au Canada, était bien plus considérable que beaucoup ne se l'imaginent de nos jours. C'est la conquête du pays par l'Angleterre qui, avec le gouvernement oligarchique et nuisible au progrès en tout genre qu'elle a imposé pendant près d'un siècle aux Canadiens, a retardé d'autant ce mouvement salutaire en faveur de l'éducation populaire. Heureusement, depuis que le pays jouit réellement d'institutions politiques libres, c'est-à-dire depuis 1847, ce progrès a repris son cours, un peu lent d'abord, il est vrai, mais aussi rapide aujourd'hui que dans la plupart des pays les plus avancés en civilisation.

Maître Jacques enseignait depuis la Pointe-du-Lac jusqu'à Maskinongé dans un grand nombre de familles aisées.

avait un air spirituel qui éclairait sa physionomie. Il fit à DuPlessis un signe qui lui promettait son concours, et celui-ci ne mit pas de temps à seller son cheval. Il remercia son hôte érudit de son hospitalité, en le forçant à recevoir une récompense qui parut fort agréable à la vieille, et il partit avec son guide.



CHAPITRE XI

LA BOUTIQUE DU DIABLE

—Vous ne craignez donc pas ce maréchal que nous allons voir ? dit DuPlessis à son jeune guide.

—Non, certainement, monsieur. Quand même il serait aussi diable que les imbéciles le croient, je ne le craindrais pas. Mais il n'est pas plus diable que vous, et c'est ce que je ne dirais pas à tout le monde.

—Et pourquoi me le dites-vous, à moi ?

—Ah ! parce que vous n'êtes pas un homme comme tous ceux que nous voyons ici, et, bien que je sois laid comme le péché, je ne voudrais pas que vous me prissiez pour un âne, d'autant moins que j'aurai peut-être un jour une grâce à demander au commandant des Trois-Rivières, dont vous êtes l'officier de garde, si j'ai bien compris ce que vous avez dit en déjeunant.

—Et quelle est cette grâce, mon garçon ?

—Si je vous le disais maintenant, vous me la refuseriez peut-être. J'attendrai que nous nous rencontrions chez M. Bégon.

—Chez M. Bégon ? répéta DuPlessis, que le babil du jeune espiègle amusait.

—Parce que vous me voyez si laid, monsieur, vous vous demandez : "Qu'irait-il faire chez M. Bégon ?" Mais, fiez-vous à ce que je vous dis, je ferai oublier ma laideur par mon esprit.

—Et qui vous introduira chez M. Bégon ?

—Ecoutez ; je sais qu'il y aura bientôt une fête aux Trois-Rivières, à l'occasion de la visi-

te du gouverneur général, et "Domine" doit en être l'ordonnateur. Il n'est pas aussi sot qu'il le paraît ; il sait réciter des vers comme le meilleur acteur. Or, il m'a promis qu'il me donnerait un rôle dans la pièce qu'il fera [illegible]er. Gare à lui s'il me manque de parole ! M[illegible], en voilà assez là-dessus. Nous sommes arrivés à la forge de maître Taillefer, que les crédules appellent la "boutique du diable."

—Vous badinez, mon petit ami ! je ne vois qu'une légère élévation de terrain en forme de colline sur laquelle sont rangées de grosses pierres en cercle.

—C'est cela, monsieur. La grosse pierre du milieu est le comptoir du maréchal ; vous allez y déposer votre argent.

—Me direz-vous, espiègle, ce que signifie cette plaisanterie ? Remarquez que je n'ai pas le temps ni l'humeur de plaisanter pour le quart d'heure. Conduisez-moi au plus vite à la forge, et vous serez récompensé.

—Brave monsieur, soyez certain que je ne voudrais pas plaisanter avec un voyageur comme vous. Je vous ai dit la vérité : deposez votre argent sur la pierre, attachez votre cheval à cet anneau, et venez vous asseoir derrière ce petit bois ; je vous assure que votre affaire sera bientôt faite. Vous pouvez me tordre le cou si je vous trompe.

—Prends-y garde ! Au surplus, je vais tenter l'aventure jusqu'au bout. Voici deux livres dix sur la pierre. Mon cheval est attaché. Maintenant, il faut siffler trois fois, dis-tu ?

—Attendez, je vais siffler pour vous.

En même temps le jeune garçon siffla d'une manière si aigüe que DuPlessis se boucha les oreilles.

—Retirons-nous, continua-t-il, derrière ce fourré

Et, au bout d'un instant, il ajouta :

—Chut ! écoutez : entendez-vous le bruit du marteau ?

La singularité du bruit que DuPlessis entendit, dans un endroit où il n'y avait nulle apparence d'habitation humaine, le fit tressaillir malgré lui. Il resta immobile tant qu'il entendit le bruit du marteau ; mais, dès que le silence se fut rétabli, il se précipita l'épée à la main, fit le tour du monticule, et se trouva en face d'un homme revêtu bizarrement d'une peau d'ours, et la tête couverte d'un bonnet semblable qui lui cachait le visage.

—Revenez, revenez ! s'écria le garçon à DuPlessis ; il vous déchirera en mille pièces.

Et, en effet, le maréchal, levant son marteau, se préparait à l'attaque.

—Taillefer ! dit Cyriaque Laforce en se précipitant vers le maréchal, n'osez pas ! C'est un gentilhomme qui ne se laissera pas intimider.

—Ainsi, tu m'as trahi, méchant lutin, reprit le maréchal, en regardant DuPlessis attentivement.

Puis il ajouta :

—Je ne voudrais pas employer ma force contre vous, monsieur DuPlessis, car je sais que vous êtes bon et généreux, et vous ne voudriez pas empêcher un pauvre homme de gagner sa vie.

—Vous parlez bien, dit Cyriaque ; mais descendons dans votre antre, car vous savez que le grand air ne vous vaut rien.

—Tu as raison, lutin, fit le maréchal.

Et, s'avançant vers le cercle de pierres, mais du côté opposé à celui où le garçon avait fait approcher DuPlessis pour déposer son argent et attacher son cheval, il leva une trappe soigneusement recouverte de broussailles, l'ouvrit, et, descendant le premier, il engagea ses compagnons à le suivre en recommandant à Cyriaque de refermer la trappe. L'escalier

n'avait qu'un petit nombre de marches et aboutissait à un corridor, au bout duquel on apercevait une forge allumée dont la fumée s'échappait par des ouvertures artistement ménagées. La figure grotesque du maréchal et les traits presque difformes, quoique spirituels, du garçon, vus à la lueur rougeâtre du feu, dans cet endroit où se trouvaient, outre les ustensiles d'un maréchal-ferrant, des creusets, des alambics, des cornues et d'autres instruments propres à la chimie, auraient justifié la réputation de sorcellerie du maître de ce lieu fantastique. DuPlessis demanda au maréchal comment il se faisait qu'il connût son nom.

—Monsieur doit se rappeler, répondit-il, qu'il y a quelques années un jongleur se présenta au manoir de Champlain et y exerça ses talents devant un noble seigneur et sa respectable société. Il y avait une jeune demoiselle, belle et aimable à ravir...

—Silence ! fit DuPlessis, vous m'en avez dit assez, ne revenons plus sur ce sujet. Cette journée est du petit nombre des moments heureux que j'aie jamais connus.

—Elle est donc morte ? demanda le maréchal. La pauvre enfant ! Ah ! je demande pardon à monsieur d'avoir touché à ce sujet.

Il prononça ces mots d'un ton ému, qui donna à DuPlessis une opinion favorable de ce singulier artisan.

—Je croyais, dit il, après un moment de silence, que vous étiez alors joyeux compagnon en état d'amuser une société par vos tours, vos ballades et vos contes. Comment donc êtes-vous devenu un ouvrier exerçant son métier d'une manière si extraordinaire ?

—Mon histoire n'est pas longue. Si monsieur veut s'asseoir, je la lui raconterai, puisqu'il semble s'intéresser à moi, et pendant ce temps son cheval fera un bon repas qui le mettra à même de voyager avec célérité.

—Voyons votre histoire, dit DuPlessis en prenant place sur un banc à côté de Cyriaque, dont la figure exprimait la plus vive curiosité.

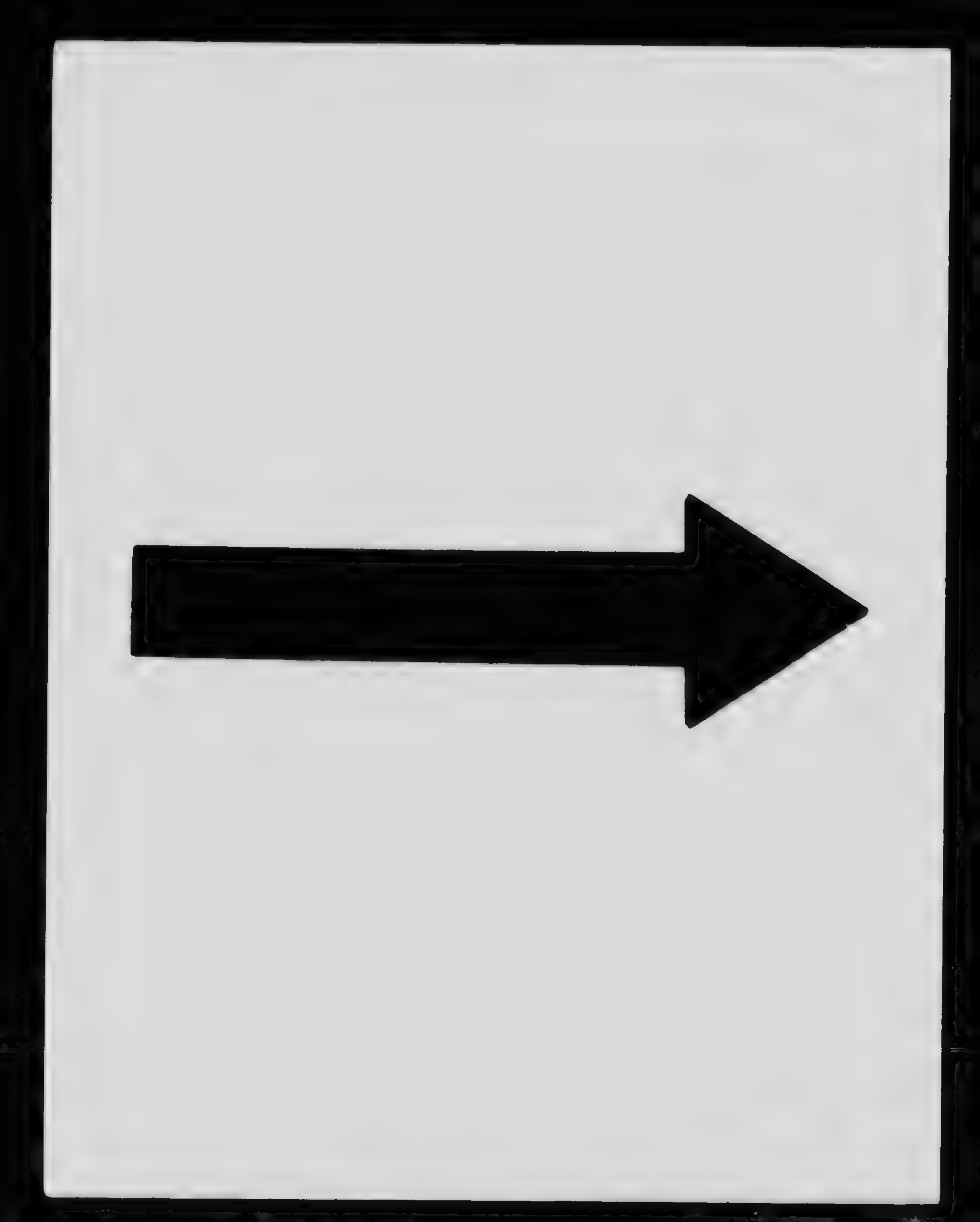


CHAPITRE XII

TAILLEFER LE SORCIER

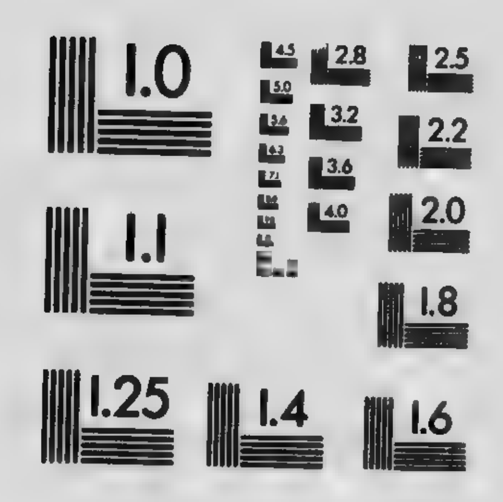
Taillefer s'absenta pour aller donner à manger au cheval et revint après deux ou trois minutes faire son récit.

—J'ai appris dans ma jeunesse, dit-il, l'art de maréchal ; et quoique je connusse ce métier aussi bien qu'aucun de mes compagnons, je m'en lassai, et, ayant fait la connaissance d'un célèbre jongleur, j'allai courir le monde avec lui pendant dix ans. J'ose dire, et vous en avez eu la preuve au manoir de Champlain, que je m'acquittais passablement de mon état. Cependant, je le quittai de dégoût. Je devins alors moitié associé, moitié domestique d'un homme ayant beaucoup de science et peu d'argent, qui suivait la profession de médecin. Non seulement il était habile praticien, mais il lisait dans les astres. Il était chimiste, et il avait fait plusieurs tentatives pour fixer le mercure ; il se croyait près de trouver la pierre philosophale. Mais, dupe de son imagination et infatué de son savoir, mon maître, le docteur Degarde, dépensa, en se trompant lui-même, l'argent qu'il avait gagné en trompant les autres. Je n'ai jamais pu savoir s'il avait fait construire ce laboratoire qui me sert de forge, ou s'il l'avait découvert. Il venait souvent s'y renfermer, et l'on pensa que ses absences mystérieuses de Québec, qu'il habitait, avaient pour cause son commerce avec le monde invisible. Son nom devint fameux dans la ville et les environs, ce qui lui attira en secret des gens trop puissants pour être nommés et dont les projets étaient trop dangereux pour être men-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





tionnés. On finit par le maudire et le menacer. Il commençait à trouver aussi que je pénétrais trop dans les secrets de son art médical. Un bon jour il disparut, me laissant un billet où il me déclarait que nous ne nous reverrions plus. Il me léguait ses appareils scientifiques, et me conseillait de poursuivre ses travaux, si je voulais arriver à la découverte du grand œuvre. Par bonheur, je suis prudent ; avant d'allumer le feu, je fis une recherche soigneuse partout, et je découvris un petit baril de poudre caché sous l'âtre du foyer, sans doute pour me faire trouver ici mort et sépulture, afin qu'ainsi ses secrets ne fussent pas divulgués. Ai-je besoin de vous le dire ? cela me refroidit considérablement pour la poursuite des sciences occultes, et je me décidai à retourner à mon premier métier de maréchal. J'avais gagné l'amitié de cet intéressant garçon qui vous a conduit à ma forge, et qui rôdait souvent autour d'ici. Je lui fis part de mon projet et de l'embarras où j'étais pour le mettre à exécution. Grâce à la réputation de mon maître et à l'intelligence de Cyriaque, qui exploita la crédulité des paysans et des voyageurs, en me représentant comme une espèce de sorcier, on m'amena des chevaux à ferrer, à soigner. Je réussis mieux que je ne pourrais le dire. Néanmoins, cette réputation de sorcier me fait trembler, et je vous avoue que je ne serais pas fâché de quitter ce genre de vie pour un autre qui ne m'exposerait pas à la colère et à la vengeance de la populace, par laquelle je crains toujours d'être reconnu, cas où elle pourrait bien me faire un mauvais parti.

—Vous désireriez embrasser une autre carrière ? demanda DuPlessis.

—Oui, monsieur, mais je ne sais pas trop quoi faire maintenant pour gagner ma vie.

—Que diriez-vous, continua DuPlessis, si je

vous proposais de me suivre, en vous promettant de m'occuper de votre avenir ?

—Oh ! je remercierais monsieur du plus profond de mon cœur.

—Vous n'avez pas de cheval, sans doute ?

—Si, vraiment : j'ai oublié de vous en parler ; c'est pourtant la meilleure partie de la succession du docteur.

—Eh bien, habillez-vous le mieux possible ; et si vous voulez être discret et fidèle, vous pourrez me suivre jusqu'à ce que l'on ait oublié votre réputation de sorcier.

Taillefer accepta avec empressement cette proposition et assura DuPlessis de son dévouement. En quelques minutes il eut revêtu de nouveaux habits, arrangé sa barbe et ses cheveux, et le changement était tel que personne n'eût pu reconnaître en lui le maréchal sorcier. Dès que sa transformation fut opérée, il alla chercher son cheval et celui de DuPlessis.

—Vous allez donc me quitter ? lui dit Cyriaque Laforce, et je ne pourrai plus m'amuser aux dépens des bonnes gens qui tremblaient de tous leurs membres lorsque je les guidais ici pour faire ferrer ou soigner leurs chevaux par le diable. Mais je ne vous dis pas adieu ; nous nous reverrons probablement encore quelque part, aux prochaines fêtes des Trois-Rivières, par exemple, où "Domine" Apollon m'a promis de me conduire.

—A la bonne heure, répondit Taillefer, mais ne fais rien sans y bien réfléchir. Ne dis rien aux gens de propre à me nuire, et je te serai peut-être utile avant que tes cheveux commencent à blanchir.

—Avant que vous soyez à une demi-lieue d'ici, vous comprendrez que je suis un lutin qui sait arranger les choses avec réflexion pour votre avantage.

Et le garçon les quitta en leur souhaitant bon voyage et en faisant une cabriole. Nos

deux voyageurs montèrent à cheval, et lorsqu'ils eurent fait quelques pas, DuPlessis remarqua que sa bête avait plus d'ardeur que le matin.

—C'est, lui fit observer Taillefer, l'effet d'un de mes secrets. D'ici à six heures au moins, monsieur n'aura pas à faire sentir les éperons à sa monture.

Pendant que le maréchal continuait à s'étendre sur l'excellence de sa science vétérinaire, une forte explosion se fit entendre. Ils se retournèrent et s'aperçurent que l'antre du chimiste venait de sauter.

—C'est un tour du lutin, dit Taillefer ; j'aurais dû me douter qu'ayant parlé des intentions du docteur Degarde devant lui, il ne serait content qu'après les avoir exécutées. C'est pour le coup que ma forge est au diable. Mais doublons le pas, car la détonation pourrait attirer les gens des environs.

A ces mots il partit au galop, ainsi que son compagnon de route. Ils continuèrent ainsi l'espace d'une demi-lieue, puis, ralentissant le pas, ils se rendirent sans s'arrêter jusqu'aux Trois-Rivières. Ils descendirent à l'auberge Lafrenière, où DuPlessis laissa son compagnon de voyage pour aller voir le commandant, M. Bégon. Lorsqu'il revint au bout d'une couple d'heures, il s'aperçut avec étonnement qu'il y régnait une confusion peu ordinaire. On y parlait avec animation d'une nouvelle extraordinaire que l'on venait d'apprendre à l'instant.

—Figurez-vous, monsieur, dit le garçon d'écurie, interpellé par DuPlessis, qu'il est arrivé ici tout à l'heure un monsieur Gignac, d'Yamachiche, qui nous a dit que ce matin le diable a enlevé, avec un bruit épouvantable, à la Pointe-du-Lac, ce maréchal qu'on nommait Taillefer le sorcier, et qui, comme chacun le sait et comme l'événement le prouve, avait un commerce avec Satan.

—J'en suis vraiment fâché, reprit un vieux cultivateur ; car qu'il fît commerce ou non avec le diable, il avait d'excellents remèdes pour les chevaux.

—Vous pouvez le dire, ajouta le garçon d'écurie, il n'y avait pas, dans tout le pays, un maréchal aussi savant que lui. Il a guéri notre cheval d'un mal qu'on disait incurable.

—L'as-tu vu, Baptiste ? demanda l'aubergiste.

—Et quand je l'aurais vu, notre maître ?

—C'est que l'on serait bien aise de savoir comment le diable est fait.

—Vous le saurez un jour, dit la douce moitié de l'aubergiste, si tous ensemble vous ne cessez pas vos relations avec les agents du mauvais esprit. Cependant, Baptiste, comment était-il fait, ce diable ?

—Je ne l'ai pas vu, madame Lafrenière. J'avais fait écrire par le professeur Jacques la maladie de mon cheval, et je me rendis près d'un certain coteau, où l'enfant le plus laid que j'aie vu de ma vie me servit de guide et me fit déposer la lettre et l'argent sur une grosse pierre ; puis je m'éloignai, et lorsque, au bout d'environ une demi-heure, l'enfant me dit de retourner, le remède était sur la pierre. Oui, je crois qu'il sera difficile à présent de guérir les maladies de nos chevaux.

L'amour propre du métier faisait oublier à Taillefer le danger qu'il y avait pour lui d'écouter ces louanges flatteuses mais DuPlessis, le tirant à l'écart, lui fit remarquer qu'il serait bon de ne pas rester longtemps dans ce lieu, où il pouvait être reconnu. Après que le maréchal eut pris à la hâte un repas commandé pour lui par DuPlessis, tous les deux se remirent en route pour Champlain, où ils arrivèrent vers le soir au manoir de M. Pezard de la Touche.

CHAPITRE XIII

AU MANOIR DE CHAMPLAIN

Le manoir de Champlain avait une tourelle contenant une horloge, qui, pour le moment, était arrêtée. DuPlessis en fut surpris, car, parmi ses petits caprices, le vieux seigneur avait celui de vouloir connaître d'une manière exacte la marche du temps. DuPlessis entra dans la cour et vit venir à lui Armand Papillon, vieux serviteur de confiance de M. Pezard de la Touche.

—Le ciel nous protège ! C'est vous, M. DuPlessis ?

—Le noble seigneur serait-il plus malade ?

—Plus malade ? Non, il mange comme à son ordinaire, mais il est dans une sorte d'assoupissement dont on ne peut le tirer. Tout lui est indifférent ; il ne veut toucher ni au trictrac ni au gaiet. Je me suis avisé d'arrêter l'horloge, pensant qu'il s'apercevrait que les heures, qu'il avait l'habitude de compter, avaient cessé de sonner. Il n'y a fait aucune attention. Je me suis hasardé à marcher sur la queue de Chasseur, dans l'espoir de le mettre en colère. Eh bien, il n'a pas paru entendre les cris du chien.

—Entrons dans la maison, Armand, je vais voir M. de la Touche. Fais conduire mon compagnon au petit salon ; et qu'on le traite convenablement : c'est un artiste.

—Je voudrais, M. DuPlessis, que ce fût un artiste en magie noire ou blanche, et qu'il eût quelque secret pour soulager mon pauvre maître. Hé ! Pierrot, dit-il à un autre domestique, prends soin de cet artiste, et, ajouta-t-il tout

bas, veille à tes cuillers d'argent. Ce sont quelquefois les personnes à la mine la plus honnête qui ont l'art de les mieux escamoter... Ce sera, M. DuPlessis, un grand hasard si mon maître vous reconnaît, car il ne se rappelle presque plus rien. Avant-hier, il me dit le soir: "Demain tu me selleras Fidèle, et nous irons faire une partie de chasse." Nous étions ravis de joie et nous fûmes prêts de bon matin. Il se mit en selle mais ne dit pas un mot ; et, avant qu'on eût fait quinze arpents, il s'arrêta tout à coup, regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille, et, tournant bride, il revint au manoir sans parler.

Tout en écoutant le vieux serviteur, DuPlessis arriva à la chambre de M. de la Touche. Le noble vieillard était assis sur un grand fauteuil, au bout d'une longue salle, dont les murailles étaient ornées de bois de cerf et de tout l'attirail de la chasse. Sur la haute cheminée on voyait suspendus des pistolets, des fusils et des épées que la rouille n'avait pas complètement respectés. Le vieillard paraissait assoupi ; cependant au bruit des pas de DuPlessis, il ouvrit les yeux et les fixa sur lui avec un air d'incertitude ; puis, poussant un soupir, il ouvrit les bras et, serrant DuPlessis sur son cœur, il murmura :

—Je n'ai donc pas tout perdu !...

Et des larmes coulèrent sur sa barbe blanche.

—Je ne vous ferai qu'une question, mon cher enfant, reprit-il au bout d'un instant : l'avez-vous retrouvée digne de nous ?

—Hélas ! mon vénérable ami, répondit DuPlessis avec douleur, la femme de Deschesnaux ne veut pas revenir chez son vieux père ; elle est comme enchaînée par une triste fatalité à la demeure où le scélérat la tient soustraite à tous les regards du dehors. Je ne la reconnais

plus pour cette Joséphine si tendre, si aimable qui charmait vos jours...

—Qu'elle reste où elle est, brave capitaine: la fille du seigneur de Champlain n'est-elle pas assez honorée d'être la femme de Deschesnaux, Deschesnaux, dont l'aïeul reçut les secours de mon père après la bataille de... de... Ah ! ma mémoire ! ma mémoire ! je n'en ai plus.

—Après la bataille de Senef, en 1674, où Villars, créé plus tard duc en récompense de sa vaillance et de son génie militaire, se distingua avec éclat, répondit un autre vieillard assis près du seigneur.

C'était M. Mullois, parent de celui-ci, auquel sa compagnie était d'autant plus agréable qu'il était un répertoire vivant d'histoire et de géographie.

—C'est cela, reprit M. de la Touche. Ma pauvre tête oublie tout ce qu'elle devrait savoir, et se souvient de ce qu'elle devrait oublier. Mon cerveau a été en défaut depuis votre départ, cher DuPlessis, et en ce moment encore il chasse contre le vent.

—Vous feriez bien, mon ami de vous mettre au lit, dit M. Mullois, et de tâcher de goûter quelque repos, pour vous tenir en état de supporter les épreuves qu'il plaît à Dieu de vous envoyer.

—Vous avez raison, mon cher parent ; je tâcherai de les supporter en homme. Voyez, DuPlessis, ajouta-t-il en montrant une boucle de cheveux. Le soir qui précéda son départ, elle m'embrassa plus tendrement que de coutume ; et, comme je la retenais par cette boucle, elle saisit les ciseaux, la coupa et me la laissa comme tout ce qui devait me rester d'elle désormais...

Et, penchant sa tête sur son sein, il se mit à pleurer. DuPlessis fit à son tour des instances pour que le vieillard se remît au lit, et il resta près de lui jusqu'à ce qu'un sommeil

réparateur vînt fermer ses paupières. Il alla ensuite s'entendre avec M. Mullois sur les moyens à prendre pour que Joséphine ne fût pas séquestrée loin de son père par son indigne mari.

- Ne serait-il pas bon, fit remarquer M. Mullois, avant de vous adresser à M. le marquis de Beauharnais, de faire une démarche auprès de M. l'intendant Hocquart, puisque Deschesnaux est à son service ?

—Je vous avoue, répondit DuPlessis, qu'il me répugne de plaider la cause du bon M. de la Touche devant un autre que le gouverneur général. Cependant, je réfléchirai à ce que vous dites, et j'en causerai avec M. Bégon. Pour le moment, il faut que vous m'aidiez à obtenir de M. de la Touche des pouvoirs légaux qui me permettent d'agir en son nom ; car ce n'est pas au mien que cette démarche peut être faite.

—Sans aucun doute, vous ne pouvez agir que comme délégué de M. de la Touche ; mais qui sait dans quel état nous allons le trouver à son réveil ?

—Je gagerais ma vie, dit Armand Papillon en entrant qu'il va se trouver tout autre en s'éveillant qu'il n'a été depuis des semaines ; car, M. DuPlessis, l'artiste que vous avez amené, a composé un breuvage dont j'augure les meilleurs effets. J'ai causé avec ce maréchal, et je puis garantir qu'il n'existe personne connaissant mieux les maladies des chevaux.

—Un maréchal ! s'écria M. Mullois. Malheureux ! tu as osé donner à ton maître une médecine composée par un maréchal ?

DuPlessis fit immédiatement appeler Taillefer et lui demanda comment il s'était permis d'administrer une médecine au noble malade.

—Monsieur doit se rappeler, répondit Taillefer, que je lui ai dit avoir pénétré dans les secrets du docteur Degarde plus avant qu'il ne l'aurait voulu, et je me flatte d'être en état

d'administrer une dose de mandragore capable de procurer un sommeil doux et tranquille et de rétablir le calme dans l'esprit du vénérable seigneur. Mon plus grand désir est que vous me regardiez comme un serviteur fidèle, et vous jugerez de ma bonne foi et de mon savoir-faire par le résultat du sommeil du malade.

Le bon vieillard dormit, en effet, d'un sommeil réparateur, et à son réveil il se trouva mieux. Son esprit était en état de juger ce qu'on lui proposait. Il n'adopta pas sur-le-champ le projet de DuPlessis, mais on parvint à le convaincre, et il signa une délégation de pouvoir pour que DuPlessis pût agir en son nom dans cette délicate affaire.

Le lendemain, pendant que DuPlessis s'occupait de ses préparatifs de départ, Taillefer vint lui demander la permission de l'accompagner.

—Monsieur doit être content de la manière dont ma potion a agi sur l'illustre malade ?

—Sans doute, savant homme ; mais s'il existait un ordre d'arrestation contre vous ? On ne sait pas tout ce qui a pu se passer depuis votre départ de la Pointe-du-Lac. Si cet espiègle de garçon vous dénonçait ?

—Oh ! il n'y a pas de danger, monsieur ; cet enfant est aussi fidèle qu'il est intelligent. D'ailleurs, on me craint trop pour vouloir m'inquiéter Personne n'osera se risquer à cela. Et, après tout, on n'ira pas me chercher sous le costume de votre serviteur. Voyez mes moustaches et mes cheveux ; je les ai peints avec une composition dont j'ai le secret, et je défie le diable de me reconnaître. J'ai appris par le vieux Papillon que l'affaire qui vous appelle à Québec peut offrir des dangers. Eh bien, laissez-moi vous servir ; ma tête vous vaudra mieux que celles des braves qui ne connaissent que le mousqueton et l'épée.

DuPlessis hésitait encore, car il connaissait à peine Taillefer. Neanmoins, ce dernier lui inspirait une sorte de confiance. Avant qu'il eût pris une détermination, il entendit le trot d'un cheval et presque au même instant Armand Papillon entra précipitamment et lui dit :

—Il vient d'arriver un domestique monté sur le plus beau cheval gris que j'aie jamais vu. Il m'a remis cette lettre pour vous.

DuPlessis ouvrit la lettre et lut ce qui suit:

"Au capitaine Gatineau DuPlessis.

"Depuis votre départ, mon malaise n'a fait " qu'augmenter. Je désire beaucoup vous avoir " auprès de moi. J'espère que vous pourrez re- " venir de suite sans trop nuire aux intérêts de " la cause dont vous vous êtes chargé pour " l'estimable M. de la Touche, à qui je vous " prie d'offrir avec mes saluts respectueux " l'expression de ma cordiale sympathie.

"BEGON,

"Commandant des Trois-Rivières."

—Armand ! s'écria DuPlessis, faites entrer le messager.

Dès que celui-ci entra :

—Ah ! Etienne, lui dit-il, comment était M. le commandant lorsque vous l'avez quitté ?

—Mal, M. DuPlessis, mal ! Le docteur Alavoine ne sait qu'en dire. Bien des gens, chez nous, soupçonnent quelque sortilège.

—Quels sont les symptômes ? demanda Taillefer en s'avançant.

Le messager se tourna vers DuPlessis pour lui demander s'il devait répondre à cet étranger à l'aspect singulier ; et ayant reçu un signe affirmatif, il fit l'énumération des symptômes

de la maladie de son maître : défaillances, transpirations, perte d'appétit, penchant à la mélancolie, etc.

—Tout cela joint à une douleur aigüe dans l'estomac et à une fièvre lente ? demanda encore Taillefer.

—C'est cela même, répondit le messager avec surprise.

—Je connais la cause de cette maladie, reprit Taillefer ; mais j'en sais aussi le remède.

—Songez, ajouta DuPlessis, qu'il s'agit du commandant des Trois-Rivières, l'un des premiers hommes du pays, et des meilleurs aussi.

—Avez-vous oublié ce que j'ai fait pour M. de la Touche ? dit Taillefer.

—Eh bien ! partons à l'instant, s'écria DuPlessis agité ; c'est la Providence qui nous appelle pour servir ses fins.

Et, suivi de Taillefer et d'Etienne, il partit après avoir fait ses adieux à M. de la Touche et à son ami M. Mullois, et se dirigea en toute hâte vers les Trois-Rivières.



CHAPITRE XIV

A QUEBEC

Après environ une demi-lieue de marche, DuPlessis, remarquant l'air pensif de son compagnon de route qui chevauchait à son côté, lui demanda s'il croyait la maladie de M. Bégon dangereuse. Sans répondre à cette question, Taillefer arrêtant son cheval et faisant signe à DuPlessis d'en faire autant, dit:

—Je pense que je ferais mieux de vous laisser aller tout seul aux Trois-Rivières pour le moment et de me rendre, moi, à Québec, qui est, je crois, le seul endroit où je puisse me procurer les ingrédients dont j'ai besoin pour la médecine que j'ai à composer. Mais cela ne me prendra pas de temps ; demain soir, je serai avec vous, à la peine de faire mourir deux chevaux.

—S'il est nécessaire que vous fassiez ce voyage, je vous y accompagne, dit DuPlessis.

—Comme monsieur voudra, fit Taillefer.

Et tournant bride ils revinrent tous les deux au manoir de Champlain, d'où ils repartirent bientôt pour Québec, après que DuPlessis eût donné une lettre au messager Etienne pour M. Bégon, lettre dans laquelle il lui expliquait brièvement le but de son prompt voyage à Québec.

A moitié chemin environ, ils changèrent de chevaux, prirent un léger repas, et continuèrent leur route sur leurs nouvelles montures, en dévorant pour ainsi dire l'espace. Il faisait un beau clair de lune. Ils arrivèrent à la ville au milieu de la nuit, et s'arrêtèrent à l'"Auberge-du-Castor". De bonne heure le lendemain ma-

tin, ils allèrent frapper à la porte de deux médecins, chez lesquels Taillefer acheta différentes poudres ; puis ils entrèrent dans la boutique d'un vieux brocanteur, qui tenait en même temps une espèce de magasin de drogues et d'essences. On ne l'avait jamais vu aller à l'église, ce qui était presque unique dans le pays à cette époque de foi. Cependant, il paraissait honnête homme ; du moins, il menait une vie bien tranquille, s'occupant beaucoup de ses affaires et peu de celles des autres, moyen le plus sûr de soigner les premières comme il faut.

—Maintenant, dit Taillefer, en frappant à la porte, nous voici chez un Juif, le seul, je pense, qu'il y ait dans le pays. Il n'y a que lui qui ait une certaine poudre dont j'ai besoin pour compléter les vertus de ma médecine.

A l'instant la porte s'ouvrit et apparut un vieillard de petite stature qui demanda ce qu'il fallait si matin à ces bons messieurs.

Taillefer nomma la poudre qu'il voulait acheter.

—Et quel besoin ces messieurs peuvent-ils avoir d'une poudre que l'on ne m'a pas demandée depuis quinze ans que je suis ici ? dit le petit vieillard.

—Je n'ai pas à répondre à cette question, fit Taillefer ; vendez-vous, oui ou non, cette drogue ?

—Si je l'ai ? oui je l'ai, Dieu de Moïse ! s'écria-t-il en oubliant que son exclamation pouvait faire reconnaître de quelle religion il était.

A ces mots, il présenta une poudre noirâtre.

—Mais elle est bien chère, ajouta-t-il ; je l'ai payée deux fois son pesant d'or ; elle vient du mont Sinaï. C'est une plante qui ne fleurit qu'une fois par siècle.

—Peu m'importe son origine, dit Taillefer ; mais tout ce que je sais fort bien, c'est que ce

n'est pas ce que vous me présentez que je veux.

—Eh bien ! mon bon monsieur, je n'en ai pas de meilleure ; et en aurais-je, je ne vous en donnerais pas sans savoir ce que vous voulez en faire.

Taillefer s'approcha et lui murmura quelques mots dans une langue inconnue à DuPlessis.

—Saint prophète Elie ! s'exclama le marchand de drogues ; et il prit une clef dans sa poche, ouvrit une armoire, poussa un ressort qui fit sortir un tiroir secret, couvert d'une glace et renfermant une certaine quantité de poudre noire. Alors il tira une petite balance, pesa deux dragmes de la poudre, qu'il enveloppa soigneusement dans du papier, et dit:

—Pour un homme comme vous, ce n'est que moitié prix ; mais venez revoir le pauvre marchand de drogues. Vous jetterez un coup d'œil sur son laboratoire ; vous l'aiderez à faire quelques pas dans le sentier......

—Chut ! fit Taillefer en posant un doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux. Il est possible que nous nous revoyions, mais il faut, avant que je communique avec vous, que vous arriviez à la connaissance de l'élixir...... Et il prononça une couple de mots que DuPlessis ne put comprendre ni saisir.

Aussitôt il sortit gravement de la boutique du petit vieillard, qui le salua avec le plus profond respect.

—Monsieur peut voir que je n'ai pas perdu mon temps avec le docteur Degarde, dit Taillefer, comme il regagnait l'auberge avec DuPlessis ; car si je n'eusse connu les mots d'ordre des adeptes, du diable si ce Juif m'eût donné un grain de cette poudre précieuse.

Pendant qu'on préparait les chevaux, Taillefer, ayant emprunté un mortier, s'enferma dans une chambre, et pulvérisa et amalgama avec promptitude les drogues qu'il venait d'a-

cheter. Dès qu'il eut terminé sa besogne, nos deux voyageurs se remirent en route pour les Trois-Rivières.

Arrivés au relais, ils reprirent leurs chevaux de la veille, après avoir mangé quelque nourriture et payé le tout généreusement, et poursuivirent leur voyage avec célérité. Ils ne s'arrêtèrent qu'une dizaine de minutes à Champlain pour faire boire et reposer un peu leurs montures. Le soir, ils étaient aux Trois-Rivières. Leurs chevaux n'en pouvaient plus.



CHAPITRE XV

CHEZ M. BEGON

La place que M. Bégon occupait dans l'estime du marquis de Beauharnais, et sa rivalité avec M. Hocquart, qui était tout à fait dans les bonnes grâces de la marquise, le rendaient un personnage d'autant plus important qu'on se demandait alors lequel des deux parviendrait à être le mieux recommandé et à supplanter l'autre dans les faveurs de la cour de Louis XV. La maladie singulière du commandant des Trois-Rivières arrivait si à-propos pour M. Hocquart, qu'elle avait donné lieu à d'étranges soupçons dans l'esprit de plusieurs. Elle avait rempli de consternation les amis de l'un et ravivé les plus grandes espérances dans le cœur des partisans de l'autre.

A son arrivée, DuPlessis trouva les amis de M. Bégon accourus à la nouvelle de l'aggravation de sa maladie. Les visages étaient assombris. Lorsqu'il pénétra dans l'antichambre, Godfroy de Tonnancourt vint au-devant de lui :

—Soyez le bienvenu, dit-il, puisque vous revenez au moment du danger.

—M. le commandant serait-il donc sérieusement atteint ? demanda DuPlessis avec anxiété.

—Nous le craignons, cher ami, et tout porte à croire que c'est le fruit de la trahison.

—Serait-il possible, M. de Tonnancourt ? Mais M. Hocquart est un homme d'honneur.

—Alors, reprit de Tonnancourt, pourquoi a-t-il une suite composée de brigands ? Celui

qui invoque le diable est responsable de tous les maux qui arrivent par le fait du diable.

DuPlessis baissa la tête, et après un moment de réflexion :

—Je ne vois ici, remarqua-t-il, ni le capitaine Hertel de Rouville ni le lieutenant Labadie.

—Ils viennent de partir pour Québec, où ils veulent s'assurer s'il partira bientôt un vaisseau pour la France ; car, dès que M. Bégon sera déposé dans sa sépulture, ils donneront de leurs nouvelles aux conspirateurs qui l'y auront précipité, et s'embarqueront pour la France, pour de là passer aux Indes Occidentales ou à la Louisiane.

—Il est possible que je sois du voyage, dit DuPlessis, si pareil malheur arrive, dès que j'aurai terminé l'affaire que j'ai à régler devant le gouverneur général.

—Vous, une affaire à régler devant M. le gouverneur général, M. DuPlessis ! Avez-vous donc des affaires qui vous forcent à prendre le large ? Je vous croyais pourtant presque marié et à l'abri des coups de la fortune.

—Ne m'en parlez pas, répondit DuPlessis en détournant la tête.

—En êtes-vous donc là, mon pauvre ami ? continua de Tonnancourt. Je vous croyais arrivé au port. Mais, hélas ! ainsi qu'on chante,

Sous sa roue écrasant le chaume et le palais,
Nous avons vu cent fois la Fortune infidèle
Nous abuser un jour pour nous fuir à jamais.
Ne cesserons-nous pas d'être surpris par elle ?

En ce moment un domestique vint dire à DuPlessis que M. le commandant demandait à le voir.

M. Bégon était couché sur son lit. Il reçut DuPlessis avec une grande affection. Celui-ci, voyant que les symptômes de la maladie étaient ceux qu'avait décrits Taillefer, lui

parla de son nouveau serviteur. Le commandant l'écouta avec une certaine incrédulité jusqu'à ce que le nom de Degarde étant prononcé, il appela Armand Papillon.

—Cherche, dit-il, la déclaration de l'imbécile de cuisinier à qui nous avons fait subir hier un interrogatoire, et vois si le nom de Degarde n'y est pas mentionné.

Papillon lut le passage suivant :

"Le dit comparant déclare qu'il a fait la
" sauce du dit estourgeon, après avoir mangé
" duquel mon dit noble maître s'est trouvé in-
" disposé, et qu'il a acheté les ingrédients et
" les herbes employés dans la dite sauce d'un
" herboriste ambulant connu de plusieurs sous
" le nom de Degarde, et qui s'appelait ce jour-
" là Jean Bonhomme."

—C'est évidemment, dit M. Bégon, l'ancien maître de votre homme. Faites-le venir ici.

Taillefer, amené devant le commandant, raconta de nouveau son histoire avec aplomb.

—Il peut se faire, reprit M. Bégon, que vous soyez envoyé par mes ennemis pour terminer la criminelle besogne qu'ils ont commencée, mais prenez-y garde ! Si votre remède tourne mal, vous pourrez vous en repentir.

—Ce serait agir avec rigueur, illustre monsieur, car la guérison, comme la mort, est dans les mains de Dieu. Cependant, je consens à en courir les risques.

—Eh bien ! ajouta le commandant, donnez-moi votre médecine.

—Permettez-moi, objecta Taillefer, d'y mettre une condition : c'est qu'aucun médecin ne pourra intervenir dans mon traitement.

—C'est de justice, fit le malade, qui se recueillit un instant, puis avala la potion que lui présentait Taillefer.

—Je prie monsieur le commandant, dit celui-ci, de se disposer commodément pour dormir. Et vous, messieurs, soyez silencieux, comme si vous étiez près du lit de mort de votre père.

Tous se retirèrent, à l'exception de DuPlessis, de Taillefer et de Papillon, et le silence le plus complet régna bientôt dans toute la maison. Le malade s'endormit promptement d'un profond sommeil, ressemblant à une léthargie ; néanmoins, sa respiration était forte et régulière.

Le soleil commençait à peine à se lever lorsqu'on frappa à la porte, et de Tonnancourt quitta la salle où il était à causer avec deux de ses amis, les jeunes Poulin de Courval et Fafard de Laframboise, qui, comme lui, avaient passé la nuit chez le commandant. Il revint seul au bout d'un instant, et il fut si frappé de la pâleur de ses compagnons de veille qu'il leur en fit ce compliment:

—Ma parole ! vous êtes pâles comme des reflets de la lune. On vous prendrait pour des hiboux, et je ne serais pas surpris de vous voir envoler les yeux éblouis pour aller vous soustraire aux rayons du soleil.

—Tais-toi, tête de linotte ! répliqua Poulin de Courval. Est-ce le moment de plaisanter quand l'honneur du Canada rend peut-être le dernier soupir dans la chambre à côté ?

—Brave de Courval, j'aime et j'honore le commandant autant qu'aucun d'entre vous ; mais s'il plaisait au ciel de le retirer de ce monde, je ne dirais pas que tout l'honneur du Canada serait mort avec lui.

—Sans doute, riposta Fafard de Laframboise, une bonne part survivrait en toi.

—Trève de plaisanteries, reprit Poulin de Courval ; apprends-nous plutôt qui est venu frapper à la porte.

—Le docteur Painchaud, de Québec, qui venait, par ordre exprès du marquis de Beauharnais, s'informer de la santé du commandant.

—Ah ! remarqua Fafard, ce n'est pas une petite marque d'attention. Et où est le docteur ?

—A l'auberge Lafrenière, et il sera bientôt, je suppose, sur la route de Québec, et de fort mauvaise humeur.

—Comment ! tu as osé refuser la porte au médecin du gouverneur général ? demanda Poulin.

—Diantre ! aussi, dit Fafard, pourquoi avoir laissé aller à la porte cet original ?

—Mes amis, répondit de Tonnancourt, si j'avais laissé pénétrer le docteur jusqu'ici, il eût voulu entrer dans la chambre du malade, et le médecin amené par DuPlessis s'y fût opposé. Cette querelle entre les deux aurait produit un vacarme capable de réveiller les morts, et vous savez que le commandant ne doit pas être éveillé en sursaut : c'est la condition de sa guérison. D'ailleurs, si j'ai commis une faute, je consens à en être puni.

—Dis donc adieu à tes beaux rêves, reprit Poulin. Ton ambition aura beau fermenter, adieu les faveurs du marquis, qui ne te pardonnera jamais cette injure.

—Je m'en moque pas mal, dit de Tonnancourt ; il y a encore du chemin au Canada pour ceux qui ont plus de confiance dans leur énergie et leur persévérance que dans les faveurs accordées aux courtisans. Mais je vous quitte pour aller demander au capitaine DuPlessis comment le commandant a passé le reste de la nuit.

—Il a du vif-argent dans les veines, murmura Poulin en regardant Fafard.

—Oui, continua celui-ci, mais il a du cœur. En refusant l'entrée au docteur Painchaud, il a

rendu au commandant peut-être un service signalé.

La matinée était déjà avancée lorsque M. Bégon s'éveilla. Ses souffrances internes étaient à peu près disparues, et ses yeux brillants annonçaient son retour à la santé.

Lorsqu'on lui apprit comment le jeune de Tonnancourt avait congédié le docteur Painchaud, il se contenta de sourire ; mais, un instant après il demanda à DuPlessis d'aller avec de Tonnancourt présenter ses respects au marquis, en lui expliquant le motif qui avait empêché le docteur Painchaud d'être reçu.



CHAPITRE XVI

AU CHATEAU SAINT-LOUIS

DuPlessis n'était pas fâché de trouver cette occasion d'aller voir le marquis de Beauharnais, à qui il avait à parler de l'affaire de M. Pezard de la Touche. Il accepta donc la proposition avec empressement. Il dut consentir à se faire accompagner par Taillefer, qui semblait tenir beaucoup à faire ce second voyage avec lui. Quelque chose disait au dernier que sa présence ne serait pas inutile à Québec en ce moment. Sur l'assurance qu'il donna que M. Bégon était sauvé, DuPlessis partit le jour suivant de grand matin, accompagné de lui et de Godfroy de Tonnancourt. A une heure un peu avancée du soir, ils descendaient tous les trois à l'"Auberge-du-Castor".

Vers onze heures le lendemain, DuPlessis et de Tonnancourt étaient admis en présence du gouverneur généeal au château Saint-Louis. Le marquis de Beauharnais était un homme de moyenne stature, bien proportionné, à l'air courtois, sérieux et imposant tout à la fois.

—J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence, dit DuPlessis, les respects de M. le commandant des Trois-Rivières, de la remercier bien sincèrement de la marque si bienveillante d'intérêt qu'Elle a daigné donner à mon aimable maître en dépêchant M. le docteur Painchaud auprès de son lit de douleur, et......

—Est-ce par signe de reconnaissance, interrompit assez vivement le marquis, qu'on n'a pas laissé pénétrer M. Painchaud plus loin que le seuil de la porte ?

—J'allais ajouter, reprit DuPlessis un peu intimidé, que j'étais particulièrement chargé d'expliquer à Votre Excellence comment cela est arrivé sans la connaissance de M. le commandant, qui à ce moment était plongé dans une espèce de sommeil léthargique.

—Il est donc mieux à présent ? demanda le marquis sur un ton adouci et bienveillant qui remit DuPlessis plus à l'aise.

—Oui, Excellence, nous l'avons laissé hier matin bien mieux. Il est considéré hors de danger maintenant.

—Je suis content d'apprendre cette nouvelle, dit M. de Beauharnais. Quant à l'aventure qui est arrivée à M. Painchaud, expliquez-moi donc cela, ajouta-t-il en indiquant de la main des sièges aux deux visiteurs.

—Le coupable est devant Votre Excellence, répondit de Tonnancourt, qui jusque-là n'avait encore rien dit. C'est moi qui suis allé ouvrir à M. le docteur Painchaud et qui lui ai dit qu'il était impossible pour le moment de voir le malade.

—Saviez-vous dans le temps que c'était le docteur Painchaud qui vous parlait ? demanda M. de Beauharnais.

—Oui, Excellence, il venait de me décliner ses nom et qualité et de m'informer du but de son voyage.

—Vous avez donc l'habitude, chez vous, de laisser entrer le médecin seulement quand les gens sont en bonne santé ? observa le marquis en souriant ironiquement ; c'est peut-être une sage précaution, qui, cependant, n'a pas fait honneur à mon médecin, et ne l'a guère flatté, non plus, je vous l'avoue.

—J'en suis bien peiné, continua de Tonnancourt ; mais M. le commandant était soumis au traitement d'un médecin qui avait déclaré que sa vie serait en danger si l'on interrompait son sommeil.

—M. Bégon se fait donc soigner par un empirique ?

—Je l'ignore, Excellence ; tout ce que je connais, c'est que ce médecin l'a pris dans un état presque désespéré, et qu'il l'a rendu à la santé.

—Quel que soit le mérite de ce médecin et de ses prescriptions, mon jeune monsieur, je reconnais, après avoir entendu ces explications, que votre motif était louable. Si M. Bégon est rétabli, c'est le principal de l'affaire. Néanmoins, vous feriez peut-être bien, avant de quitter Québec, d'aller répéter ces explications à M. Painchaud ; c'est un digne homme, et il vous saura gré de cette marque de déférence, qui lui est due, d'ailleurs.

De Tonnancourt répondit qu'il était chargé par M. Bégon lui-même d'aller saluer M. Painchaud de sa part et de lui expliquer comment il se faisait qu'on ne l'eût pas invité à entrer lorsqu'il était venu deux jours auparavant.

Le marquis se levait pour prendre congé d'eux lorsque DuPlessis, d'une main tremblante et d'une voix émue, le pria de daigner recevoir et lire l'humble requête qu'il avait l'honneur de lui présenter au nom d'un père infortuné, M. Pezard de la Touche, seigneur de Champlain.

—Votre Excellence me pardonnera, j'espère, ajouta-t-il, la liberté que je prends de lui présenter moi-même cette requête, au lieu de la faire passer par les mains de personnes plus élevées en dignité. C'est son indulgence et sa bienveillance reconnues qui me serviront d'excuse pour ma hardiesse auprès de Votre Excellence.

—C'est bien, répondit amicalement le gouverneur général, nous y donnerons notre attention, par considération pour le respectable M. de la Touche, et pour vous aussi, mon brave capitaine.

DuPlessis et son compagnon saluèrent en s'inclinant respectueusement et sortirent. Avant de regagner l'auberge, ils arrêtèrent chez le docteur Painchaud, qui les reçut d'abord froidement, mais il fut ensuite assez satisfait des explications que lui donna de Tonnancourt. Quand on lui dit qu'un médecin inconnu appelé Refelliat,—c'était le nom que Taillefer se donnait maintenant en écrivant et prononçant son nom véritable en sens inverse,—avait procuré tout à coup un grand soulagement à M. Bégon, il se mit à sourire d'un air d'incrédulité, en répondant qu'il s'était bien douté que la maladie de ce dernier tenait plus ou moins de l'imaginaire.

En arrivant à l'auberge, DuPlessis trouva Taillefer assis dans un coin de la salle, l'air pensif.

—Y a-t-il du nouveau en quelque chose ? lui demanda-t-il.

—Oh ! monsieur, ne m'en parlez pas : j'ai fait la plus mauvaise rencontre...

—Quelle rencontre ? Expliquez-vous. Ce n'est toujours pas le diable, je suppose ?

—Pas lui tout à fait, mais guère ne s'en faut ; c'est au moins son agent, bien sûr.

—Mais encore, qui est-ce donc ?

—Degarde ! le docteur Degarde, en chair et en os ! Pendant que vous étiez au château Saint-Louis, je sortis pour visiter un peu la ville, et je m'aventurai vers la résidence de M. l'intendant Hocquart. Tout à coup je l'aperçus dans une fenêtre de l'entresol, du côté nord.

—Bah ! vous vous serez trompé. Vous aurez probablement pris quelque cuisinier pour lui.

—Oh ! non, monsieur, quand une fois on a examiné cette figure sinistre de près, on peut la reconnaître partout, sans crainte de se tromper. Aussitôt qu'il s'aperçut que quelqu'un le regardait du dehors, il s'est empressé

de se retirer vif comme l'éclair. Heureusement qu'il n'a pas dû me reconnaître sous tous mes déguisements. Tout de même, je ne voudrais pas coucher à Québec ce soir pour tout l'or du Mexique et du Pérou.

—Alors vous ne seriez pas fâché d'avoir à faire un voyage qui vous éloignerait de Québec ?

—C'est ce que je souhaite le plus ardemment.

—Dans ce cas, vous serez satisfait, car j'ai besoin de vos services à la Rivière-du-Loup.

—C'est bien près de la Pointe-du-Lac où il me faudra, en outre, passer, monsieur.

—Vous passerez là le soir ; d'ailleurs, vous n'êtes plus reconnaissable.

—C'est bien, j'irai. Et que faudra-t-il faire ?

DuPlessis le mit au courant de l'affaire de M. de la Touche, dont Taillefer connaissait déjà une partie. Il lui dit qu'il aurait à se rendre chez Léandre Gravel, qui le renseignerait, selon qu'il était convenu, sur ce qui se passait au "manoir mystérieux", et lui donna la bague qui devait l'accréditer auprès de l'aubergiste, et de l'argent pour les frais de son voyage. Puis il lui donna toutes les instructions nécessaires pour qu'il pût s'introduire près de Joséphine et l'engager à retourner chez son père. Taillefer, après avoir acheté différentes choses dans les magasins de Québec, partit le même jour pour la Rivière-du-Loup, et le troisième soir suivant il descendait au "Canard-Blanc."

CHAPITRE XVII

LA REQUETE

En recevant la requête des mains de DuPlessis, M. de Beauharnais lui avait dit de repasser le lendemain à dix heures pour avoir la réponse. Lorsqu'il se présenta à l'heure indiquée, il fut introduit hans une salle où se trouvaient déjà rendus M. Hocquart et Deschesnaux. Après quelques minutes d'attente, on vit apparaître le marquis. M. Hocquart devint pâle et nerveux. Deschesnaux garda son front d'airain. M. de Beauharnais prit la parole en s'adressant à l'intendant :

—Je vous ai fait mander pour vous parler d'une affaire qui concerne un homme de votre maison, M. Deschesnaux, et qui, à cause de ce fait, peut vous attirer le reproche de ne pas exercer sur les personnes de votre entourage toute la surveillance nécessaire. En aussi peu de mots que possible, voici ce dont il s'agit. D'abord, asseyez-vous, messieurs. J'ai reçu hier, par l'entremise de ce monsieur, le capitaine DuPlessis, une requête du bon vieux seigneur de Champlain, signée par l'élite de la société des Trois-Rivières et des environs, se plaignant que vous, M. Deschesnaux, avez enlevé et épousé sa fille contre son consentement, je veux dire contre le consentement du père. Est-ce vrai, cela ?

—Oui, Excellence, c'est vrai.

A ces mots M. Hocquart devint plus pâle encore et il fut près de démentir l'assertion de Deschesnaux et d'avouer son mariage secret. M. de Beauharnais, remarquant sa pâleur, crut

que le reproche indirect qu'il venait de lui faire, l'avait blessé injustement, et il ajouta:

—Mon reproche s'adresse plutôt à M. Deschesnaux qu'à vous, M. l'intendant, bien qu'il eût été désirable que vous eussiez sur lui assez d'influence pour le dissuader de donner à l'excellente société de ce pays un exemple aussi peu digne d'être imité.

—Excellence, s'empressa de dire Deschesnaux, le seul coupable est votre serviteur : M. l'intendant ne savait rien de l'affaire jusqu'à dernièrement, et je ne saurais me flatter d'avoir reçu ses félicitations pour la manière dont je m'étais pris pour arriver à mon but.

—Je suis content de savoir cela, dit M. de Beauharnais, car il importe beaucoup au bonheur de ce pays que les grands n'encouragent d'aucune façon ce qui est répréhensible dans les habitudes et les mœurs. Ce que vous avez fait là, M. Deschesnaux, est mal, très mal. Mépriser l'autorité paternelle est une faute grave. C'est un funeste exemple que vous avez donné.

—Votre Excellence, répondit Deschesnaux hypocritement, peut être assurée que plus qu'aucun je sens aujourd'hui le poids de ma faute. Mais je n'y puis plus rien. Si quelque circonstance pouvait en atténuer la gravité aux yeux de Votre Excellence, je dirais que je n'avais pas d'autre alternative à prendre pour épouser celle que j'aimais et qui m'aimait au point de me conseiller elle-même......

Ici M. Hocquart se leva d'un air indigné comme pour apostropher vivement Deschesnaux, qui n'acheva pas la phrase par crainte de provoquer un démenti. Mais l'intendant, après un instant d'hésitation visible, se dirigea sans dire un mot vers la fenêtre et se mit à regarder dans le jardin, puis s'assit à l'écart. M. de Beauharnais interpréta ce mouvement à son avantage, en croyant que c'était une marque de désapprobation qui lui échap-

nait involontairement pour la conduite de son protégé. Celui-ci reprit sans se laisser déconcerter :

—Je savais que son noble père la destinait à un autre, à ce gentilhomme ici présent qui vous a remis la requête, et qu'il ne consentirait pas à son union avec moi. C'est bien elle qui, après tout, était la plus intéressée dans l'affaire, et elle m'a suivi de son plein consentement.

—C'est une atténuation, remarqua M. de Beauharnais, mais ce n'est pas une justification. Le représentant de Sa Majesté chrétienne au Canada ne peut approuver des unions contractées de cette manière, et je veux qu'il soit bien connu que je désapprouve la vôtre de tout mon pouvoir. Il faut empêcher ce mauvais exemple d'avoir des imitateurs, en le frappant du blâme mérité. Cependant, si vous êtes mariés devant l'Eglise, il faut bien que vous restiez mariés, car l'homme ne séparera pas ce que Dieu a uni ; vous comprenez cela, M. DuPlessis, n'est-ce pas ? Il faut aussi que vous le fassiez comprendre au père affligé, à qui la douleur ne permet peut-être pas de raisonner à ce sujet comme il convient.

—Excellence, répondit DuPlessis, je ne suis plus personnellement concerné dans cette affaire. Ma démarche n'a pour but que d'obliger M. de la Touche, à qui je porte à présent plus d'intérêt qu'à l'enfant dont la conduite empoisonne ses vieux jours d'amertume. C'est pourquoi j'ose demander en son nom à Votre Excellence, protectrice naturelle des victimes de l'injustice, qu'on ne séquestre pas une fille loin d'un si digne père, que cet éloignement accable et fait mourir de chagrin.

—Cette demande me paraît juste et facile à accorder, observa le marquis en regardant Deschesnaux qui répliqua aussitôt:

—Tel est le bon plaisir de ma femme, c'est elle qui désire vivre dans cette retraite.

—C'est singulier, dit M. de Beauharnais. Mais c'est une tâche délicate que celle de mettre le doigt entre le bois et l'écorce. Nous en reparlerons aux Trois-Rivières dans quelques jours, au prochain voyage que je dois y faire.

A ce moment, une des portes de la salle s'ouvrit, et madame de Beauharnais, accompagnée de mademoiselle de Beauharnais, hésitait à entrer.

—Vous pouvez entrer, dit le marquis, nous n'avons plus rien de particulier à discuter ici.

Elles entrèrent sans se faire prier. Leur arrivée sembla d'abord mettre M. Hocquart à l'aise, en faisant changer la conversation de sujet. Mais, à son grand désespoir, la marquise y revint bientôt.

—Viendrez-vous avec nous aux Trois-Rivières, dans quelques jours, M. l'intendant ?

—Oui madame, il faut que j'y aille, car Son Excellence veut profiter de sa visite à M. le commandant Bégon pour tenir conseil sur l'état des affaires du pays, afin de se préparer à toutes les éventualités. Et, à part ce devoir, ce sera un sensible plaisir pour moi de vous y accompagner.

—En effet, reprit-elle, le marquis me disait hier que les nouvelles d'Europe apportées par le dernier vaisseau arrivé font craindre que l'Angleterre ne se range du côté de l'impératrice Marie-Thérèse contre la France, ce qui rallumerait la guerre en Amérique entre les deux nations. Au cas où cela arriverait, le marquis s'attendrait à être rappelé en France pour prendre le commandement d'une escadre. (1) Il en serait peiné, je vous assure, car il est attaché au Canada.

---

(1) Le marquis de Beauharnais s'était déjà distingué comme marin.

—Et les Canadiens, de leur côté, sont beaucoup attachés à leur illustre gouverneur, ajouta M. Hocquart, à qui ils sont reconnaissants de si longs et si précieux services rendus. Et ils ne verraient pas partir avec moins de regret madame la marquise et mademoiselle de Beauharnais, qui ont su s'acquérir de si nombreuses et si sincères sympathies.

—Il nous en coûterait sans doute, M. l'intendant, de nous séparer d'une société qui nous a rendu notre séjour si agréable ici; cependant, il faut bien savoir se soumettre à la force des circonstances. Mais dites-moi donc, quel est ce capitaine que le marquis nous a présenté et avec qui mademoiselle de Beauharnais semble si bien s'amuser ? je n'ai pas saisi son nom.

—C'est le capitaine DuPlessis, madame, actuellement au service de M. le commandant Bégon.

—Est-il ce monsieur DuPlessis qui était fiancé à mademoiselle Pezard de la Touche, maintenant madame Deschesnaux ?

M. Hocquart devint si visiblement troublé que Mme de Beauharnais s'en aperçut et se hâta d'ajouter :

—Le marquis m'a raconté hier soir cette aventure romanesque, qui ne lui plaît guère ; mais, soyez certain, monsieur, que je ne voudrais pas vous rendre responsable des petits oublis de convenances qu'une affection exaltée pourrait faire commettre à quelqu'un attaché à votre service. Je désirerais bien voir madame Deschesnaux ; on dit qu'elle est très jolie et très aimable, quoique son goût singulier pour la retraite soit un peu surprenant. Elle craint probablement de paraître en société à cause du fait qu'elle s'est mariée contre le gré de son père. Mais il faut pourtant qu'elle se décide à se montrer ; et il me semble que la prochaine réunion aux Trois-Rivières, chez M.

Bégon, serait une occasion favorable pour cela.

—En effet, continua le marquis, qui venait d'approcher d'eux et d'entendre ces dernières paroles, il faudra que M. Deschesnaux y vienne avec Mme Deschesnaux. N'est-ce pas, M. Deschesnaux ? ajouta-t-il, en s'adressant à ce dernier, qui à son tour venait de s'approcher du groupe, et qui répondit avec son aplomb habituel :

—Ces jours-ci, j'ai le regret de le dire, madame Deschesnaux n'a pas été très bien. Si elle est mieux lors de la visite de Vos Excellences aux Trois-Rivières, je tâcherai de la décider à m'y accompagner.

—Cela la distraira et lui fera du bien, dit Mme de Beauharnais. C'est la société, ce sont des amusements qu'il lui faut.

—D'ailleurs, ajouta le gouverneur, pour en finir avec ce dont nous parlions tantôt, il est important que vous ne manquiez pas de l'y amener.

Deschesnaux s'inclina en signe de soumission respectueuse, pendant que M. Hocquart détournait la tête pour ne pas laisser voir son dépit. Après avoir causé pendant encore quelques minutes de choses et d'autres, il se retira avec Deschesnaux. Pour ne pas sortir en même temps qu'eux, DuPlessis était parti un peu auparavant, en laissant la meilleure opinion de lui dans l'esprit du gouverneur, de la marquise et de Mlle de Beauharnais.



CHAPITRE XVIII

LE MAITRE ET SON CONSEILLER

Rentré chez lui, M. Hocquart resta une couple d'heures plongé dans un morne silence. Deschesnaux n'osa pas lui adresser le premier la parole, préférant le laisser se calmer avant d'entamer de nouveau le sujet qui venait de le jeter dans cet abattement.

C'est l'amour qui pour un moment a pris le dessus sur l'ambition, pensa-t-il ; mais le jugement de la tête reprendra bien avant longtemps son empire accoutumé sur les caprices du cœur.

Quand il crut le moment opportun, il se donna l'occasion de passer et de repasser, sans faire semblant d'y mettre de préméditation, dans l'appartement où l'intendant, tantôt assis immobile dans un grand fauteuil, tantôt marchant à pas lents d'un bout de la salle à l'autre, était absorbé par ses mélancoliques pensées. Enfin, il arrêta son favori au passage et lui posa à brûle-point cette question :

—Eh bien ! Deschesnaux, êtes-vous content de votre dernière manœuvre ? Trouvez-vous que vous m'avez assez bien enveloppé, comme ça, dans le plus odieux tissu d'effrontés mensonges qui puisse s'inventer ?

Le rusé favori ne fut pas déconcerté par cette mordante apostrophe. Il n'était pas homme à perdre son sang-froid pour si peu. Il répondit d'un ton affectant l'attendrissement:

—J'ai la conscience de ne pas mériter l'aigreur qui semble percer contre moi dans les paroles blessantes que vous m'adressez, M. l'intendant ; mais je souffrirai ce reproche comme

j'ai déjà souffert bien d'autres choses pour vous, étant persuadé, d'ailleurs, que c'est un sentiment noble, quoique mal raisonné, qui vous agite et vous les fait proférer. J'ai voulu empêcher que votre ennemi DuPlessis, que votre espoir d'avancement, M. de Beauharnais, ne pénétrassent dans un secret qu'il est de votre plus grand intérêt de ne point leur dévoiler, surtout dans les circonstances présentes ; or, si j'ai mal fait en agissant avec autant de dévouement envers celui dont le succès est ma suprême satisfaction, est-ce bien au moins à vous à me le reprocher d'une manière aussi sanglante ?

—Pardonnez à mon excitation du moment, répondit M. Hocquart, déjà à moitié désarmé par cette réplique habile. Cette tactique était peut-être la seule sage ; mais si vous saviez la violence qu'il m'a fallu faire aux sentiments les plus tendres de mon cœur pour m'y associer par mon silence !...

—Je comprends, M. l'intendant, toute la générosité de votre indignation passagère; c'est une trop bonne marque de la noblesse de votre cœur pour que je ne la reconnaisse pas comme telle. Mais, après mûre réflexion, vous en viendrez infailliblement vous-même à la conclusion que cette tactique, comme vous voulez bien qualifier ma ligne de conduite, n'est pas moins propre à assurer le bonheur futur de celle que vous chérissez si justement, que le vôtre même.

—Je l'espère, Deschesnaux. Cependant avouons que nous jouons gros jeu en ce moment. Auparavant, on ignorait mon mariage, il est vrai, mais on pouvait l'apprendre sans m'accuser d'avoir menti pour le tenir secret ; tandis qu'à présent, si la chose devenait connue, on me considérerait comme un vil imposteur.

—Et c'est ce qu'il faut prévenir à tout prix, M. l'intendant.

—La chose est plus facile à dire qu'à faire, Deschesnaux. Vous avez entendu le gouverneur qui insistait pour que Joséphine fît acte de présence aux Trois-Rivières lors de son prochain voyage. Comment voulez-vous qu'elle s'y montre en public sans qu'il devienne connu qu'elle est ma femme ?

—Ce serait assez difficile, j'en conviens, monsieur ; mais ce qui est plus facile, c'est qu'elle ne se rende pas aux Trois-Rivières et qu'elle reste où elle est.

—Vous oseriez contrarier à ce point le gouverneur ? C'est pour le coup qu'il irait au fond du secret de toute l'affaire et nous afficherait tous les deux au mépris public et me ferait disgracier à la cour.

—Il y a un moyen de prévenir tout cela, M. l'intendant ; j'y ai déjà préparé le gouverneur et la marquise en leur faisant croire que madame... Hocquart, pour l'appeler par son vrai nom, entre nous, était indisposée. Il suffira, ma foi, qu'elle ne prenne pas de mieux d'ici à quelques jours ; c'est bien simple.

—Vous êtes un esprit fertile en expédients, Deschesnaux. C'est réellement bien trouvé, ce prétexte. Si vous me mettez parfois dans l'embarras, il est juste de reconnaître aussi que vous savez m'aider habilement à en sortir.

—C'est que, M. l'intendant, le dévouement est ingénieux à se rendre utile. C'est le seul mérite que j'ose réclamer.

—Et je ne suis pas assez aveugle pour le méconnaître, Deschesnaux. Mais, pendant que j'y pense, avez-vous entendu la marquise quand elle m'a dit que le gouverneur s'attendait à être rappelé en France avant longtemps ?

—Oui, j'ai saisi cela, en prêtant une oreille attentive à votre conversation tout en causant

avec M. de Beauharnais. C'est une perspective d'avancement qui vous arrive à propos. Vous voyez que j'ai eu cent fois raison de manœuvrer comme je l'ai fait pour vous sauver de l'humiliation, de la disgrâce, en un mot, d'une perte aussi complète qu'imminente.

—Je n'en doute plus, mon dévoué ami. Cependant, il faudra pourtant que, tôt ou tard, tout éclate, tout soit connu ; c'est alors que le contrecoup sera redoutable, terrible.

—Bah ! si tous les jours ont leur peine, on saura apporter à chacun son remède. Je m'explique. Je suppose que M. de Beauharnais, conseillé par la marquise, vous recommande à la cour comme son successeur, et que vous soyez nommé son remplaçant ; vous n'êtes pas encore obligé d'épouser de suite mademoiselle de Beauharnais. Vous gardez votre emploi et la laissez attendre après l'union recherchée, sous un prétexte ou un autre. Elle passe en France avec sa puissante et orgueilleuse protectrice, qui, par dépit contre vous, tâche de lui trouver quelque noble pour époux, et y réussit probablement. Dans tous les cas, une fois que vous êtes débarrassé des deux, vous pouvez être certain qu'elles ne prendront pas la peine de repasser les mers pour venir médire ici de vous. Sans tambour ni trompette, vous reconnaissez Mme Hocquart pour votre épouse. Personne ici ne trouvera à y redire ; et quant à la famille du gouverneur, si elle vient à l'apprendre, elle est trop fière pour se vanter d'avoir vu mademoiselle de Beauharnais dédaignée par vous. Vous jouissez alors paisiblement du bonheur que vous aviez rêvé, et vous le faites partager à celle que vous avez associée à votre sort. D'ailleurs, si je ne me trompe pas, vous n'avez jamais donné ouvertement à entendre que vous auriez l'intention d'épouser Mlle de Beauharnais.

—Non, c'est vrai ; mais il n'en est pas moins certain qu'elle croit que je l'aime, et que la marquise est sous la même impression, bien que je ne l'aie jamais dit ni à l'une ni à l'autre. Après l'intérêt qu'elles m'ont porté, et le service qu'elles m'auraient rendu en employant leur influence en ma faveur, ce serait mal les récompenser. Si au moins je pouvais garder leur estime tout en réalisant les espérances que vous faites briller à mes yeux.

—Soyez convaincu d'une chose, M. l'intendant, ou plutôt notre prochain gouverneur : c'est que les égards de madame de Beauharnais et les airs d'affection de sa protégée pour vous, ont un but plus intéressé, plus égoïste que votre nature généreuse ne se l'imagine. Pensez-vous que si elles ne s'attendaient pas à vous voir un jour gouverneur du Canada, comblé des faveurs de la cour, peut-être anobli, elles vous entoureraient d'autant d'attentions délicates et affectueuses qu'elles le font ?

—Vous avez peut-être raison, Deschesnaux. Dans tous les cas, ce qui me consolerait de les avoir désappointées, c'est, comme vous le faisiez remarquer il y a un instant, la pensée qu'une personne aussi distinguée et aussi puissamment protégée que l'est Mlle de Beauharharnais, ne saurait manquer de trouver n'importe où des partis fort avantageux.

Deschesnaux venait de remporter un nouveau triomphe d'influence sur son maître par son habilité peu scrupuleuse. Il vit qu'il en avait dit assez pour le moment, et prétexta la nécessité de sortir pour une affaire qui l'appelait à la basse-ville. M. Hocquart le laissa partir, après lui avoir recommandé de lui amener Théodorus, avec lequel il désirait avoir une entrevue à la veillée.

Ce Théodorus n'était autre que le docteur Degarde, que Deschesnaux avait pris secrètement à son service. M. Hocquart avait la su-

perstition de croire à l'astrologie, et Deschesnaux, qui avait découvert ce faible en lui, se servait depuis quelque temps, pour l'exploiter, du docteur Degarde, auquel il avait fait prendre le nom de Théodorus, et qu'il tenait autant que possible soustrait aux regards du public.



CHAPITRE XIX

L'ASTROLOGUE

Ouvrant la fenêtre de sa chambre, l'intendant considéra les étoiles avec attention. La nuit était fraîche et clair...

Je n'eus jamais plus grand besoin, se dit-il, de l'assistance des constellations célestes, car mon chemin sur la terre est obscur et embarrassé.

Après avoir retiré de sa cassette un parchemin sur lequel étaient tracés des signes planétaires et l'avoir examiné pendant quelque temps, il ouvrit la porte de sa chambre et appela Deschesnaux. Celui-ci ayant répondu à l'appel, il lui dit de faire entrer Théodorus. Un instant après ce dernier était dans la chambre de l'intendant.

C'était un homme de petite taille qui paraissait très vieux. Sa chevelure était blanche, ainsi que sa longue barbe. Ses sourcils épais ombrageaient des yeux noirs et vifs, dont l'expression maligne avait quelque chose de farouche. Ses manières ne manquaient pas d'une certaine dignité, et il paraissait parfaitement à l'aise avec l'intendant du roi. Celui-ci entama la conversation:

—Vous vous êtes donc trompé dans vos pronostics, Théodorus, puisque celui que vous savez est complètement guéri. Je ne désire pas sa mort, je ne voudrais pas faire tomber un cheveu de sa tête avant le temps fixé par le Très-Haut ; mais sa mort eût enlevé un si grand obstacle dans mon chemin à l'heure présente.

—Mon fils, je n'ai point garanti sa mort. On ne peut tirer des corps célestes aucun pronostic qui ne soit subordonné à la volonté de Celui qui les gouverne.

"Astra regunt homines, sed regit astra Deus." (1)

—J'avais prévu qu'il serait très malade, et de fait il l'a été tellement, ainsi que vous avez dû l'apprendre avant moi, qu'il est étonnant qu'il ait pu en revenir. En examinant l'horoscope que vous m'avez soumis, vous verrez que Saturne, étant en opposition à Mars, rétrograde dans la maison de vie, ce qui est le signe certain d'une maladie dont l'issue est dans les mains de la Providence, quoique la mort en soit le résultat probable.

—Avez-vous de nouveau tiré mon horoscope, demanda M. Hocquart, et pouvez-vous me découvrir ce que les astres me prédisent ?

—Voilà, mon fils, la carte de votre brillante fortune. Toutefois, elle n'est pas exempte de difficultés et de dangers.

—S'il en était autrement, remarqua M. Hocquart, ce ne serait pas la fortune d'un mortel. Mais je suis déterminé à agir et à souffrir, comme il convient à un homme appelé à jouer un rôle dans le monde.

—Votre courage, reprit l'astrologue, doit s'élever haut. Les étoiles annoncent un titre plus élevé que celui que vous portez maintenant. Je m'arrête, c'est à vous de découvrir le sens de cette prédiction.

—Dites-le-moi, insista l'intendant, les yeux étincelants d'une vive curiosité, dites-le-moi.

—Je ne le puis et ne le veux, répondit le vieillard. Le courroux des grands est comme la colère du lion. Mais voyez vous-même. Ici la planète Vénus, montant dans la maison de

(1) Les astres gouvernent les hommes, mais Dieu gouverne les astres.

vie et conjointe avec le soleil, répand ses flots de lumière où l'éclat de l'or se mêle à celui de l'argent, présage de pouvoir, de richesses et de dignités. Jamais César n'entendit, dans la puissante Rome, sortir de la bouche de ses aruspices la prédiction d'un avenir de gloire tel que celui que ma science pourrait révéler à mon fils favori, d'après un texte si riche.

—Vous vous raillez de moi, vieillard ! s'écria l'intendant.

—Convient-il à celui qui a l'œil fixé sur le ciel et le pied sur le bord de la tombe, de plaisanter ? répliqua l'astrologue d'un ton solennel.

—Mais, reprit M. Hocquart, votre art peut-il me dire d'où viendra le danger qui me menace ?

—Voici, mon fils, tout ce que je puis vous dire : le malheur annoncé par les astres sera causé par un homme, ni très jeune, ni très vieux, qui viendra d'occident.

—D'occident ! Ah ! c'est par là que se forment les tempêtes...... Ni très jeune ni très vieux......ce doit être lui, le mauvais génie qui poursuit mon bonheur et qui aujourd'hui encore a failli me perdre auprès du......C'est bien, mon père, acceptez ces quelques écus, et soyez fidèle et discret. Holà ! Deschesnaux, reconduisez ce vieillard.

L'astrologue salua en s'inclinant et passa avec Deschesnaux dans la chambre de celui-ci.

—Eh bien, Théodorus, a-t-il accepté son horoscope sans difficulté ?

—Il a d'abord fait quelques façons, puis a fini par accepter avec confiance.

—Parlons maintenant de vos affaires, sage interprète des astres. Je puis vous apprendre votre destinée sans le secours de l'astrologie. Si vous ne voulez pas vous séparer de votre tête à présent, il faut partir d'ici.

Le vieillard pâlit. Deschesnaux continua :

—Une récompense a été offerte pour l'arrestation d'un certain herboriste dont les épices précieuses auraient rendu malade le commandant des Trois-Rivières. Vous tremblez, Théodorus ? Voyez-vous donc quelque malheur dans la maison de vie ? Rassurez-vous ; nous vous enverrons dans une maison retirée à la campagne, qui m'appartient. Vous y ferez de la chimie, quoique, à vrai dire, je n'aie guère bonne opinion de votre chimie depuis votre peu de succès dans l'assaisonnement du bouillon du commandant des Trois-Rivières.

—L'horoscope du commandant des Trois-Rivières annonce que le signal de l'ascendant est combustion......

—Trève de ce bavardage, Théodorus ; vous n'avez pas affaire à l'intendant ici.

—Je vous jure, s'écria l'alchimiste, qu'il n'y a qu'un seul remède capable d'avoir sauvé la vie au commandant, et nul autre homme vivant en ce pays ne le connaît que moi. Je dois donc croire qu'il a été sauvé par une organisation spéciale des poumons, dont jamais corps humain n'avait été doué avant lui.

—C'est un charlatan, dit-on, qui l'a soigné. Peut-être possédait-il votre secret.

J'ai eu autrefois un domestique qui aurait pu me le dérober ; mais il a été enlevé au ciel sur les ailes d'un dragon de feu, avec mon aide... La paix soit avec lui ! Dans la retraite où vous allez me confiner, aurai-je un laboratoire ?

—Oui, et vous pourrez fondre, souffler, allumer et multiplier tout ce qu'il vous plaira. Mais rappelez-vous que votre premier soin doit être de me préparer une certaine quantité de manne du Liban.

—Je ne veux plus faire de cette drogue, dit le vieillard d'un ton résolu.

—Alors, mon vieux sorcier, je vous ferai débarrasser de votre tête en récompense de ce que vous avez déjà fait. Croyez-moi, bon père, soumettez-vous à votre destinée et composez quelques onces de cette drogue. Ne m'avez-vous pas dit qu'une petite dose de manne du Liban ne peut être mortelle, et qu'elle produit seulement un abattement passager, et cela sans danger pour la vie ?

—Oui, pourvu qu'on ne dépasse point une certaine dose, et qu'on surveille les symptômes, afin d'administrer l'antidote au besoin.

—C'est bien, Théodorus ; vous réglerez vous-même la dose et en surveillerez les effets, et vous recevrez en retour une récompense magnifique, à condition qu'elle n'ait rien à craindre pour sa vie.

—Elle ? répéta l'alchimiste ; c'est donc une femme ?

—En effet, c'est une femme. Comprenez bien. Elle peut d'un moment à l'autre être appelée aux Trois-Rivières, et il faut qu'elle n'y paraisse pas. Or, comme ses propres désirs pourraient ne pas s'accorder avec la raison, il importe de la retenir à la Rivière-du-Loup. Voilà le service que l'on attend de vous.

—J'ai compris, fit le vieillard avec un étrange sourire.

—Parfait. Soyez prêt à partir demain à la pointe du jour. Michel Lavergne vous conduira à votre nouvelle demeure, et je ne serai pas lent à vous y rejoindre.

Quand Théodorus fut parti, Deschesnaux appela Lavergne, qui entra d'un pas chancelant.

—Tu es ivre, coquin ! dit Deschesnaux.

—Certainement, noble maître, j'ai bu toute la soirée à la santé de l'illustre intendant du roi. Mais n'importe, j'ai conservé assez de bon sens pour comprendre vos ordres.

—Tu vas partir de grand matin pour la Rivière-du-Loup, avec le docteur respectable auquel je t'ai présenté hier. Sois pour lui plein d'égards. Je te donnerai une lettre pour Cambrai. Tu attendras à la Rivière-du-Loup mes ordres. Mais prends garde au cabaret, car rien de ce qui se passe au manoir ne doit transpirer au dehors. Fais ton devoir et mérite mes récompenses, elles ne te manqueront pas.

Lavergne se retira, et Deschesnaux, resté seul, but un verre de vin.

—C'est étrange ! se dit-il, personne moins que moi n'est dupe de son imagination ; et, pourtant, je ne puis parler une minute à ce Théodorus sans que ma bouche et mes poumons me semblent infectés des vapeurs de l'arsenic calciné !



CHAPITRE XX

LE COLPORTEUR INCONNU

La journée avait été belle et touchait à sa fin. Dans la grande salle de l'auberge du "Canard-Blanc" étaient réunis une demi-douzaine d'hommes qui causaient ensemble avec entrain. Au milieu du groupe se distinguait un homme vif, plaisant et affairé, que l'on reconnaissait, à son aune pendue à son côté, pour un colporteur. Il ne contribuait pas peu à l'amusement de la compagnie. A cette époque, les marchands ambulants avaient une grande partie du commerce dans les campagnes, et c'étaient aussi par eux que beaucoup de nouvelles se propageaient. Le colporteur inconnu était engagé dans une discussion avec Baptiste Santerre, marchand d'Yamachiche, notre ancienne connaissance, sur le mérite des bas de tricot d'Espagne comparés à ceux de Gascogne, quand un bruit de pas de chevaux se fit entendre dans la cour, et l'on vit bientôt entrer Michel Lavergne escortant Théodorus, qui paraissait fort inquiet de l'ivresse de son guide et eût voulu se rendre de suite au manoir.

—Par le Cancer et le Capricorne ! s'écria Lavergne, par toutes les étoiles que j'ai vues dans le ciel du midi, et auprès desquelles les pâles luminaires du nord ont l'air de chandelles de deux liards, le caprice d'un étranger ne m'empêchera pas d'embrasser mon cher oncle et de trinquer avec lui. Ne trinquerons-nous pas ensemble, je le demande ?

—Volontiers, mon neveu. Mais te charges-tu de payer ?

—En doutez-vous, brave oncle ? Regardez donc ces pièces d'or. Je puis en avoir autant que vous avez de gouttes de vin dans votre maison. Ecoutez, mon oncle, je vais vous dire un secret. Voyez-vous ce petit vieillard sec et ridé comme les copeaux dont le diable se sert pour allumer son feu ? Eh bien ! entre nous deux, il a le Pérou dans sa tête : par tous les massacres ! il sait faire l'or !

—Je ne veux pas de sa monnaie, Michel, je sais à quoi doivent s'attendre ceux qui contrefont la monnaie du roi.

—Vous êtes un âne, oncle Gravel ; vous aussi docteur, qui me tirez par mon habit, vous êtes un âne. Etant tous les deux des ânes......je parle par figure......Aussi, docteur, asseyez-vous, et si quelqu'un vous regarde, je le plonge dans les ténèbres extérieures. Oui, messieurs, personne ne doit regarder le docteur, c'est moi qui le dis.

Pendant ce temps, Théodorus s'était retiré dans un coin, et après avoir demandé et bu un verre de vin, il sembla s'assoupir. Quant à Michel, il continua à divaguer et à boire après avoir renouvelé connaissance avec le marchand d'Yamachiche.

—A ta santé, Michel, dit Santerre ; tu vas nous dire quelles sont les véritables modes (1) ; car il y avait ici, quand tu es entré, un imbécile de colporteur qui soutenait les bas d'Espagne contre ceux de Gascogne. Mais où est-il

---

(1) Jusqu'à l'établissement de la domination anglaise, le Canada consommait une quantité de marchandises de luxe importées, considérable eu égard au chiffre de sa population. Pendant un peu plus de trois quarts de siècle ensuite, les Canadiens-Français eurent des habitudes plus simples, puis leur goût pour le luxe reprit plus extravagant que jamais, et il est poussé si loin aujourd'hui que ceux qui s'intéressent à leur avenir comme race distincte appelée à jouer un rôle important, en sont justement alarmés.

donc passé, ce colporteur inconnu ? Où, diable! est-il ?

—Il est, répondit l'aubergiste, dans sa chambre à repasser les ventes de la journée et à se préparer à celles de demain.

—La peste soit du faquin ! reprit Santerre. Ce serait une bonne action de le décharger de ses marchandises ; car ces vagabonds font injustement tort aux honnêtes marchands de la campagne. Il y a de bons lurons dans le pays de chez nous, et le colporteur inconnu pourrait bien en rencontrer qui l'aideraient à porter sa marchandise.

—Attention ! fit l'aubergiste, ils trouveront à qui parler.

—Eh bien ! qu'il aille au diable ! Michel, dis-moi, la toile de Hollande que tu m'as gagnée, t'a-t-elle fait bon service ?

—Excellent, répondit Michel, elle promet de durer longtemps encore.

—Tu ne gagneras plus de semblables gageures, continua Santerre ; car Thom Cambrai a promis, si jamais tu remettais les pieds chez lui, de te faire sauter par la fenêtre.

—S'il a dit cela, le lâche hypocrite, je veux qu'il vienne ici prendre mes ordres ce soir même.

—La boisson produit son effet, Michel : Thom Cambrai arriver à ton coup de sifflet ? Allons, va te coucher, tu nous en conteras de pareilles demain, après avoir bien dormi.

—Mon imbécile de Baptiste, je te parie cinquante écus que Cambrai va venir immédiatement à mon ordre.

—Non, Michel, pas cinquante, mais deux seulement, que Thom ne viendra pas.

—Accepté. Mon oncle, envoyez mon cousin au manoir dire à Cambrai que Michel Lavergne l'attend ici pour affaire importante.

Le messager ne tarda pas à revenir dire que Thom Cambrai allait arriver.

Pendant que Michel continuait à boire en attendant Cambrai, Léandre Gravel monta à la chambre du colporteur, qu'il trouva marchant d'un air inquiet.

—Vous vous êtes retiré bien subitement, dit l'aubergiste.

—Il était temps, monsieur Gravel, lorsque le diable venait s'asseoir au milieu de nous. Je ne parle pas de l'ivrogne, mais du petit vieux qui l'accompagne. Que viennent-ils faire ici ?

—Je ne puis vraiment le soupçonner, répondit l'aubergiste. Mais, mon bon monsieur, si vous voulez satisfaire votre maître, vous avez la plus belle occasion du monde. Mon neveu est à boire ; rien ne pourra lui faire quitter son flacon. Cambrai va arriver ici ; profitez des quelques instants que vous avez devant vous pour pénétrer au manoir. Votre balle de colifichets vous servira près des femmes pour vous introduire dans la maison.

—Merci du conseil, dit Taillefer, car c'était lui qui avait pris ce déguisement. Excellent stratagème, ajouta-t-il, mais si Cambrai allait rentrer ?

—C'est, ma foi, possible, dit l'aubergiste ; cependant, vous ne pouvez pas espérer arriver à quelque chose sans rien hasarder.

—Dites-moi seulement, digne M. Gravel, est-ce que le vieillard qui est avec votre neveu, se rend aussi au manoir ?

—Certainement ; on a même déjà porté tout leur bagage au manoir.

—C'en est assez, reprit Taillefer. Je confondrai les projets que doit avoir ce vieux scélérat ; et la crainte que m'inspire son horrible personne ne saurait m'arrêter pour empêcher un crime.

En parlant ainsi, il mit sur son épaule sa balle de marchandises, sortit par une porte de derrière, et se dirigea vers le manoir.

CHAPITRE XXI

L'AVERTISSEMENT

Tom Cambrai, pour suivre les instructions de Deschesnaux, et aussi pour satisfaire son avarice, avait eu soin de se mettre à l'abri des indiscrétions en ayant le moins de serviteurs possible. Un vieux domestique et une vieille femme, amenés de Québec, suffisaient pour le service de la maison. Louise était aux ordres de la maîtresse. Lorsque Taillefer frappa à la porte, ce fut la vieille femme qui vint ouvrir. Elle répondit par des injures à la demande qu'il fit d'entrer offrir ses marchandises aux dames de la maison. Mais il apaisa la vieille en lui glissant une pièce d'argent et en lui promettant une robe si sa maîtresse lui achetait quelque chose.

—Dieu vous bénisse ! car j'en ai grandement besoin. Passez de l'autre côté de la maison, dans le jardin, où madame se trouve en ce moment.

Taillefer, resté seul, se mit à chanter :

Voulez-vous dentelles de Liège,
Masques en satin, gants en peau,
Du linon plus blanc que la neige,
Du crêpe noir comme un corbeau ?

—Qu'est-ce que c'est, Louise ? dit Mme Hocquart.

—Madame, c'est un de ces marchands de vanités que l'on appelle colporteurs, qui débitent leurs chansons encore plus futiles que leurs marchandises. Je suis étonnée que la vieille Marguerite l'ait laissé entrer.

—Elle a bien fait, mon enfant. Nous menons ici une vie assez ennuyeuse pour essayer de nous distraire quand l'occasion s'en présente.

—Mais, madame, mon père...

—Je prends tout sur moi, Louise. Approchez, brave homme, cria-t-elle au colporteur ; si vous avez de belles marchandises, vous trouverez votre profit.

Taillefer s'empressa d'étaler le contenu de sa balle en faisant l'éloge de ses marchandises avec la volubilité et l'adresse d'un véritable colporteur.

—Voilà plusieurs mois, dit Mme Hocquart, que je n'ai rien acheté. Mettez de côté cette fraise et ces manches de linon. Oh ! la jolie mantille couleur cerise ! n'est-elle pas du meilleur goût ? Je te la donne, Louise. Prends aussi cette étoffe chaude pour Marguerite. Et dites-moi, marchand, n'avez-vous pas de parfums, de sachets odorants ?

—Oui, madame, répondit Taillefer en lui montrant son assortiment et en ajoutant, pour fixer son attention, que les objets avaient augmenté de prix à cause des préparatifs qui se faisaient aux Trois-Rivières pour la réception du gouvernèur, de la marquise et de Mlle de Beauharnais, et du mariage projeté de l'intendant du roi avec cette dernière, si l'on en croyait les rapports.

—Ces rapports sont mensongers, répliqua vivement Mme Hocquart, et ne sont faits que dans le but de ternir la réputation d'un homme d'honneur ; c'est infâme cela !

—Pour l'amour du ciel ! dit Louise toute tremblante, ne parlez pas ainsi, madame !

—Je vous assure, noble dame, reprit Taillefer au comble de la surprise, car il ignorait que Mme Hocquart, qu'il croyait femme de Deschesnaux, s'intéressât à l'intendant, je n'ai fait que répéter ce que bien des gens disent, et

je n'ai eu aucune intention de raconter un mensonge.

Pendant ce temps, Mme Hocquart avait repris son sang-froid et elle poursuivit :

—Qu'y a-t-il dans cette boîte au fond de votre cassette ?

—C'est une drogue précieuse, madame. Une dose de ce médicament, gros comme un pois, avalée tous les matins pendant une semaine, suffit pour dissiper toutes les vapeurs noires qu'engendrent la solitude, la tristesse, un espoir déçu.

—Qui a jamais entendu parler, dit-elle, que les affections de l'âme fussent susceptibles de céder à des remèdes administrés au corps ?

—Eh bien, madame, j'ai pu, dernièrement constater l'efficacité de cette drogue sur un gentilhomme des Trois-Rivières, le capitaine DuPlessis, réduit à un état de mélancolie qui faisait craindre pour sa santé.

—Et ce gentilhomme, demanda-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme, est-il rétabli ?

—Du moins, madame, ses souffrances morales lui sont maintenant plus supportables.

—Je veux essayer ce remède, Louise, moi qui ai souvent des humeurs noires.

—Mais, ma chère maîtresse, qui vous assure qu'il n'est pas dangereux ?

—Moi, répondit le marchand, en avalant une partie de la drogue.

Mme Hocquart acheta la boîte et expérimenta de suite le médicament, assurant en riant que sa gaieté commençait déjà à venir. Puis elle s'éloigna, laissant à Louise le soin de payer le colporteur.

—Jeune fille, dit alors Taillefer, je lis sur ton visage que tu aimes ta maîtresse.

—Elle le mérite, monsieur. Mais où voulez-vous en venir ?

—Les moments sont précieux, écoute-moi

sans m'interrompre. Un vieillard va, ce soir ou demain matin, arriver ici. Il a la marche prudente, l'air perfide du chat, le naturel féroce du tigre. Je ne puis savoir quel crime il médite, mais la mort suit ses pas. Veille sur ta maîtresse. Qu'elle fasse usage de mon remède, c'est un antidote contre le poison ! Ecoute : il entre du monde dans le jardin. Adieu.

Taillefer se cacha derrière un buisson touffu, et Louise entra rapidement dans la maison cacher les emplettes qui eussent révélé la présence du colporteur. Au bout d'un instant, Cambrai, l'alchimiste et Michel passèrent bruyamment près de Taillefer sans le voir. Michel était dans une sorte de frénésie causée par l'ivresse.

—Quoi ! s'écria-t-il, vous n'allez pas me donner ma bienvenue, moi qui vous amène la fortune dans votre chenil sous la forme du cousin du diable, qui change au fourneau les ardoises en écus français ! Approche ici, Thom "Bûcheron", et prosterne-toi devant le "Mammon" que tu adores. (1)

—Viens dans la maison, dit Cambrai, tu auras du vin.

—Non, je veux l'avoir ici. Je ne veux pas boire entre deux murailles avec le diable, qui empoisonnerait mon vin. Oui, n'est-ce pas, vieux Charlot, tu y mettrais du vert-de-gris, de l'ellébore, que sais-je encore ? Donne-moi toi-même un flacon, Tom "Bûcheron", et que le vin soit frais. Que l'intendant devienne gouverneur ! Et Deschesnaux ? Deschesnaux le scélérat, maréchal de France. Et que serai-je moi ? Roi ? Oui, le roi Michel Lavergne. Réponds-moi à cela, Thom, vieux chien d'hypocrite, vieux tigre caché sous la peau du renard, réponds à cela !

---

(1) Mammon, démon des richesses, selon l'Ecriture.

—Je vais l'étouffer et le jeter dans cette rivière, dit Cambrai d'une voix basse et tremblante de fureur.

—Point de violence, dit l'astrologue, il faut être prudent. Voyons, Lavergne, mon brave, voulez-vous trinquer avec moi à la santé du noble intendant du roi et de M. Deschesnaux ?

—Certainement, mon vieux vendeur de mort-aux-rats, et je t'embrasserais si tu ne sentais pas une odeur de soufre et de drogues infernales. Je suis prêt : à Deschesnaux et à Hocquart ! deux esprits noblement ambitieux, deux mécréants plus élevés, plus profonds, plus malicieux, plus... Je n'en dis pas davantage... et celui qui ne veut pas traiter comme il convient un homme de ma qualité, je lui coupe les racines du cœur... Allons, mes amis !

En parlant ainsi, il avala le verre que l'astrologue venait d'emplir avec un flacon qu'il avait eu le temps de faire apporter pendant les divagations de l'ivrogne. Celui-ci, ayant bu, tomba bientôt ivre mort, car c'était de l'alcool pur qu'on venait de lui verser. On le porta au manoir et on le coucha.

Louise, qui avait tout entendu, ainsi que Taillefer, rejoignit en tremblant sa maîtresse, et Taillefer sentit sa compassion s'augmenter pour la jeune femme qu'il voyait livrée aux machinations de tels scélérats.

—Si je veux me mêler de cette affaire, se dit-il, je dois m'y prendre comme ce vieux scélérat quand il compose sa manne du Liban, et me mettre un masque sur le visage. Je quitterai donc l'auberge du "Canard-Blanc" demain, et je changerai de gîte aussi souvent qu'un renard poursuivi.

Léandre Gravel reçut les adieux de Taillefer avec un certain plaisir ; car le brave aubergiste, malgré toute sa bonne volonté, éprou-

vait une crainte profonde en songeant qu'il contrariait les projets du favori de l'intendant. Cependant, il assura Taillefer que lui et son maître le trouveraient toujours prêt à leur donner tous les secours qu'il lui serait possible de donner.



CHAPITRE XXII

UNE LETTRE

Les fêtes qui allaient avoir lieu aux Trois-Rivières à l'occasion de la visite du gouverneur et de la marquise, étaient alors le sujet de bien des conversations. Les uns prétendaient que M. de Beauharnais ayant appris qu'il devait être rappelé en France, après près de vingt ans de service au Canada, avait à communiquer certains ordres et intentions de la cour à M. Bégon qu'ils s'attendaient à voir nommer gouverneur général en remplacement du marquis. D'autres pensaient, au contraire, que sa visite avait pour but de préparer M. Bégon à la nomination de M. Hocquart à la charge de gouverneur du Canada.

L'intendant, au milieu de ses prospérités, se sentait l'homme le plus malheureux du pays. Les conséquences de son mariage secret l'effrayaient, et c'était avec un sentiment d'aigreur contre l'infortunée Joséphine qu'il s'accusait de s'être mis dans l'impossibilité de tourner toutes les chances d'élévation en sa faveur.

—Chacun, disait-il à son conseiller intime, Deschesnaux, pense que je puis épouser Mlle de Beauharnais et par là m'assurer les honneurs et le pouvoir de gouverneur général du Canada, de premier représentant de Sa Majesté en ce pays. Pour saisir ce pouvoir attrayant, l'ambition des grands caractères, je n'aurais qu'à étendre la main ; mais hélas ! cette main est enchaînée ! Et c'est au moment où je sens plus vivement les sacrifices que j'ai faits à Joséphine, qu'elle m'accable de lettres pour être

reconnue publiquement. Elle me parle de cela comme si la marquise était prête à recevoir cette nouvelle avec le plaisir d'une mère qui apprend le mariage de son fils. Que dirait l'altière marquise si elle découvrait que l'ami auquel elle a laissé deviner son désir de le voir épouser sa nièce et sa protégée, sans qu'il fit rien pour paraître y être opposé, est déjà marié ? C'est alors que l'on verrait ce que peut la colère d'une femme influente. Cependant, Deschesnaux, il faut que Joséphine paraisse aux Trois-Rivières ; la marquise s'y attend, le gouverneur le veut. En vérité, le danger dont me menace mon horoscope, semble près de fondre sur moi.

—Le plus sûr moyen, dit Deschesnaux, serait de persuader à madame qu'elle doit feindre d'être pendant quelques instants la femme de votre humble serviteur.

—C'est impossible, Deschesnaux, elle ne voudra pas y consentir.

—Mais alors, M. l'intendant, ne pourrait-on pas chercher une personne pour jouer son rôle ?

—Vous oubliez encore que cette fausse dame Deschesnaux serait confrontée avec DuPlessis.

—On pourrait éloigner DuPlessis ; il y a mille moyens, pour un homme d'Etat, de faire disparaître un importun qui épie ses secrets.

—Cela serait inutile ou dangereux, car si le gouverneur ou la marquise avait un soupçon, et Bégon sera là pour leur en suggérer, on ferait venir le vieux seigneur de Champlain ou quelqu'un de sa maison.

—Dans ce cas, monsieur, je ne vois d'autre moyen qu'un voyage à la Rivière-du-Loup, entrepris par vous, pour demander à votre épouse, au nom de son affection, son consentement aux mesures que votre sûreté exige.

—Deschesnaux, j'ai honte de la presser de consentir à ce qui répugne à la noblesse de son

caractère. Mais allez-y vous-même ; le diable vous a donné l'éloquence qui sait plaider les mauvaises causes.

—Si vous voulez, monsieur, que j'aille représenter à Mme Hocquart l'urgence de la mesure qu'elle doit accepter, donnez-moi une lettre pour elle, et comptez que j'épuiserai toutes les bonnes raisons pour lui persuader que la plus grande preuve d'affection qu'elle puisse vous donner, est de consentir à porter mon humble nom pendant une demi-journée seulement.

M. Hocquart se mit à écrire, et commença deux ou trois lettres, qu'il déchira. Enfin, il traça quelques lignes pour implorer Joséphine, au nom de l'honneur et de la vie de son époux, de consentir à porter le nom de Deschesnaux pendant le séjour du gouverneur et de la marquise aux Trois-Rivières. Ayant signé et scellé la lettre, il la remit à Deschesnaux en lui ordonnant de partir sur-le-champ.

L'intendant demeura alors absorbé dans ses réflexions, et n'en fut tiré que par le galop du cheval de Deschesnaux, qui s'éloignait. Il se leva précipitamment et courut vers la fenêtre avec l'intention de révoquer l'indigne message qu'il venait d'adresser à son épouse, mais il était trop tard, Deschesnaux était déjà disparu à l'encoignure de deux rues. A la vue du firmament, qu'il regardait comme le livre du destin, l'intendant rejeta de son âme toute pensée magnanime.

—Le voilà, se dit-il, le champ azuré où poursuivent leur cours ces astres dont l'influence est si puissante sur nous ! L'heure approche, l'heure que je dois désirer et redouter en même temps !... Mais je ne veux pas chercher à pénétrer ces mystères redoutables. Il faut que j'attende. Le moment viendra où je m'élancerai de toute ma force, et où j'entraînerai ce qui s'opposera à mon passage.

Pendant que l'intendant s'égarait dans les rêves extravagants de son ambition, Deschesnaux continuait son chemin vers la Rivière-du-Loup, où il devait arriver le lendemain, et il supputait les chances qu'il avait de trouver la maîtresse du manoir tout à fait intraitable.

—En ce cas, pensait-il, Théodorus jouera son rôle, et la maladie de Mme Deschesnaux sera l'excuse de son absence aux Trois-Rivières. Ce sera même une longue et dangereuse maladie, si la marquise et Mlle de Beauharnais continuent à regarder l'intendant d'un œil favorable. En avant, mon bon cheval ! L'ambition et l'espoir de la vengeance percent mon cœur de leurs aiguillons, comme j'enfonce mes éperons dans tes flancs poudreux. Avançons, mon fier coursier, avançons, le diable nous pousse tous les deux !



CHAPITRE XXIII

LES CONSPIRATEURS A L'OEUVRE

Joséphine, ayant perdu sa mère étant encore enfant, avait été élevée par son père, qui ne la contredisait jamais en rien. Sa jeunesse s'était passée loin du grand monde. Elle avait grandi avec ses caprices, sans une main maternelle pour redresser les mauvais plis de son caractère. Son esprit avait pris une tournure légère. M. Hocquart n'eut pas de peine à en imposer à cette imagination inoccupée, par son extérieur noble, ses manières gracieuses et ses adroites flatteries. Ce fut sans même en comprendre la gravité qu'elle consentit à se marier sans la permission de son père, et ensuite à s'éloigner de lui, en le laissant livré à la douleur la plus amère.

Pendant le commencement de son séjour à la Rivière-du-Loup, les fréquentes visites de M. Hocquart avaient aidé Joséphine à supporter son isolement. Mais, depuis que ces visites étaient devenues plus rares, le mécontentement s'introduisit dans son cœur. Ses lettres à son mari laissaient percer le sentiment d'ennui et les soupçons qui l'obsédaient. Elle s'était même hasardée à y mêler des reproches et à réclamer avec instance la reconnaissance publique de son mariage.

—Je l'ai faite grande dame, se disait l'intendant ; je lui ai ouvert de brillants horizons ; elle pourrait bien attendre avec un peu plus de patience la réalisation de ce que nous promet l'avenir.

Joséphine, de son côté, voyait les choses à un autre point de vue.

—A quoi me sert, disait-elle à sa bonne et dévouée suivante, Louise, d'avoir des richesses et un grand nom, si je dois être prisonnière ici ? Je ne me soucie guère de ces perles et de ces diamants. A Champlain, je ne portais que des roses, et mon père m'appelait pour me contempler avec amour et admiration. N'ai-je pas eu tort de le quitter ? Il était si bon, si tendre pour moi ! et mon éloignement doit le rendre si malheureux ! Il me tarde de le revoir, d'aller me jeter dans ses bras, de lui demander de me pardonner et de bénir l'union que j'ai osé contracter sans sa permission ! Il a du moins, j'espère, ce pauvre DuPlessis pour le consoler. Cet étranger fait plus pour mon père que moi. J'en rougis ! Oh ! le noble caractère ! Dieu le récompensera de son généreux dévouement. Mais ne parlons plus de lui, c'est inutile maintenant !

—En effet, madame, remarqua la prudente Louise, je n'aime pas à vous en entendre parler si indiscrètement.

—Vois-tu, ma chère enfant, je suis née libre et j'aime la liberté, quoique je sois aujourd'hui emprisonnée et gardée comme une esclave. Il faut bien, néanmoins, que je me résigne à mon triste sort, que moi-même j'ai étourdiment choisi. Fasse le ciel que cette captivité puisse bientôt finir et qu'au moins je revoie mon vieux père !

Un jour que la pauvre femme continuait de confier ses plaintes à sa fidèle et sympathique Louise, elle entendit un bruit de chevaux dans la cour. Elle se leva et courut à la fenêtre en s'écriant avec joie :

—C'est lui ! c'est M. Hocquart !

Mais Cambrai, entrant dans le salon d'un air maussade, annonça que Deschesnaux venait d'arriver et apportait un message de l'intendant.

—Vous m'apportez un message de M. Hocquart ? dit-elle en voyant entrer Deschesnaux ; serait-il donc malade ?

—Non, madame, grâce au ciel. Mais le message que j'ai à vous communiquer doit être secret.

—Laissez-nous, Louise, et vous aussi, M. Cambrai ; mais restez dans la chambre à côté.

Cambrai et sa fille se retirèrent dans une pièce voisine. Le premier avait un air farouche et soupçonneux, et Louise priait, les mains jointes, pour sa maîtresse, qu'elle croyait menacée de quelque danger.

—Tu as raison, ma fille, prie ! Nous avons tous besoin de prières, et quelqu'un d'entre nous plus que personne. L'arrivée de Deschesnaux nous présage quelque malheur.

Louise jetait les yeux avec effroi vers la porte de la chambre. Cependant, tout paraissait fort tranquille ; à peine si l'on entendait murmurer quelques paroles. Tout à coup la voix de Mme Hocquart éclata avec indignation.

—Ouvrez la porte, monsieur ! cria-t-elle, ouvrez ! je vous l'ordonne.

La porte s'ouvrit et l'on vit Mme Hocquart au milieu de la chambre, les veines du front gonflées et les yeux lançant des éclairs de fierté et de colère.

—Au nom de la vérité, demanda Louise tout émue, que vous est-il arrivé, madame ?

—Par le mauvais esprit ! demanda à son tour Cambrai à Deschesnaux, qu'avez-vous fait ?

—Rien, répondit ce dernier. Je lui ai seulement communiqué les ordres de M. Hocquart.

—Louise, j'en atteste le ciel, s'écria Mme Hocquart, la voix tremblante, le traître en a menti, car ce qu'il m'a dit outrage l'honneur de mon mari. Regarde-le, Louise, regarde ce misérable ; il a l'extérieur d'un gentilhomme,

et c'est le plus vil laquais. Il vient d'avoir l'effronterie de me dire que l'ordre de M. Hocquart était que je partisse pour les Trois-Rivières, et que là, devant le gouverneur général, devant Mme la marquise de Beauharnais, à la face de la première société du pays, je reconnusse cet homme, lui, Deschesnaux, pour mon époux légitime !

—Madame, reprit celui-ci en se faisant violence pour ne pas perdre son calme, vous me reprochez un plan de conduite que mon maître distingué vous explique dans la lettre que vous tenez à la main.

Cambrai voulut intervenir.

—Madame, ajouta-t-il, vous êtes trop vive dans cette circonstance. Un pareil changement de nom est permis lorsqu'il a un bon but. Ce fut ainsi que...

Mme Hocquart ne le laissa pas achever :

—Vous êtes de misérables hypocrites : jamais je ne croirai que M. Hocquart ait donné son approbation à un dessein si déshonorant... Je foule aux pieds cette lettre infâme, j'en détruis jusqu'au souvenir.

—Soyez témoins, dit Deschesnaux, qu'elle a déchiré la lettre de M. l'intendant, afin de rejeter sur moi le projet qu'il a lui-même conçu. Elle voudrait faire croire que je suis seul coupable, si culpabilité il y a ; mais quel intérêt ai-je à tout ceci ?

—Vous mentez, détestable fourbe ! continua Mme Hocquart en résistant aux efforts que faisait Louise pour la calmer, prévoyant que sa violence ne servirait qu'à fournir des armes contre elle. Laisse-moi, Louise, quand ce devrait être ma dernière parole, je le répète, l'infâme en a menti ! Je prendrais plutôt le jour pour la nuit, que de croire que mon mari me conseille une imposture qui souillerait son nom. Allez-vous-en, vil laquais, je vous mépri-

se tant que je suis honteuse de ma colère contre vous.

Deschesnaux quitta la chambre avec une expression de rage muette. Cambrai le suivit d'appartement en appartement, en lui posant maintes questions auxquelles il ne répondit pas. Lorsqu'il fut arrivé dans la salle à déjeuner, il demanda :

—Où est le docteur ?

—Dans son laboratoire, mais on ne peut lui parler dans ce moment, si nous ne voulons détruire l'effet de ses divines études.

—Oui, Cambrai, il étudie la théologie du diable. Mais toutes les heures sont bonnes quand je veux lui parler. Conduis-moi à son "pandémonium." (1)

Cambrai guida Deschesnaux jusqu'à l'appartement souterrain occupé par le chimiste Théodorus. La porte était fermée. A force de cris et de coups, Deschesnaux parvint à arracher le sage à ses travaux. Théodorus ouvrit la porte ; mais ses yeux étaient obscurcis par les vapeurs de l'alambic sur lequel il méditait ; il ne reconnut pas de suite Deschesnaux, et dit:

—Serai-je donc toujours rappelé des affaires du ciel à celles de la terre ?

—A celles de l'enfer ! Mais nous avons besoin, Cambrai et moi, d'avoir une conférence avec vous.

En disant ces mots, Deschesnaux ferma la porte, et ils se mirent à délibérer tous les trois.

Pendant ce temps la pauvre femme arpentait fiévreusement sa chambre.

—Le scélérat, le traître ! je l'ai démasqué, Louise. J'ai attendu que le serpent déroulât devant moi tous ses replis. Et toi, époux pour qui j'ai sacrifié ce que j'avais de plus cher au

(1) Palais de Satan.

monde, serait-il possible que tu m'eusses ordonné de nier, un seul instant, les nœuds sacrés qui nous unissent ? Oh ! le doute même est une injure ! L'infâme a menti, c'est lui qui a tout tramé. Louise, je ne puis plus rester ici. Je crains Deschesnaux, je crains ton père. Je veux fuir ce lieu.

—Oh ! madame, n'ayez pas de mauvais soupçons contre mon père. Il est sévère ; il exécute avec rigidité les ordres qu'on lui donne ; mais il n'est pas capable...

En ce moment, Cambrai entra dans la chambre, tenant à la main une coupe et un flacon. Ses manières étaient étranges. Au lieu de son ton bourru habituel, il essayait d'avoir un air bienveillant. Il apportait, dit-il, à Mme Hocquart un cordial précieux pour la remettre de l'émotion qu'elle venait d'éprouver. Sa main et sa voix tremblaient, et son maintien était tellement suspect que Louise, qui l'observait avec étonnement, parut tout à coup se préparer à une action hardie. Elle s'avança et dit d'un ton ferme :

—Mon père, je remplirai la coupe pour ma noble maîtresse.

—Non, mon enfant, répondit vivement Cambrai, ce n'est pas toi qui rendras ce service à madame.

—Pourquoi non, je vous prie, mon père ?

—Pourquoi ? fit-il en hésitant ; parce que... parce que je le veux.

—Donnez-moi ce flacon, mon père,—et elle le lui prit des mains,—donnez ; ce qui peut faire du bien à ma maîtresse, ne saurait me faire du mal. Mon père, à votre santé !...

Cambrai se précipita sur sa fille, lui arracha le flacon, et resta comme hébété en la regardant avec un air de crainte.

—Voilà qui est étrange, mon père. Ne me laisserez-vous ni servir ma maîtresse, ni boire

à votre santé ? Et pour qui est donc réservé ce précieux cordial ?

—Pour le diable qui l'a composé, s'écria Cambrai en quittant l'appartement tout décontenancé.

Louise regarda Mme Hocquart et fondit en larmes.

—Ne pleure pas sur moi, ma bonne Louise, dit celle-ci avec douceur.

—Oh ! madame, c'est sur ce malheureux que je pleure. Ce n'est pas sur les innocents que l'on doit pleurer, mais sur ceux qui sont déshonorés devant les hommes et condamnés par Dieu. Mais attendez-moi, madame, je vais tenter de vous ouvrir une voie de salut. Dieu ne vous abandonnera pas. Il y a un moyen d'échapper. J'ai prié toute la nuit pour être éclairée ; car j'étais indécise entre l'obéissance que je dois à ce malheureux et mon dévouement pour vous. Dieu m'a éclairée, je ne dois pas fermer la porte de salut qu'il vous ouvre. Attendez-moi je ne serai pas lente à revenir.

Elle sortit pour aller à quelque distance du village, chez un brave cultivateur, M. De[illegible]os, où Taillefer se tenait caché.

Cambrai rentra dans le laboratoire. Deschesnaux lui demanda :

—L'oiseau a-t-il bu ?

—Non, et ce ne sera pas moi qui lui présenterai encore le poison : je ne veux pas commettre un crime devant ma fille.

—Lâche imbécile ! reprit Deschesnaux, ne t'a-t-on pas dit qu'il n'était question, dans cette affaire, que d'une légère indisposition, et non d'un crime, comme tu l'appelles avec ta voix tremblante ?

—Je jure, ajouta Théodorus, que l'élixir contenu dans ce flacon ne saurait porter atteinte à la vie. Je le jure par l'immortelle et indestructible quintessence de l'or qui se trouve dans toutes les substances de la nature, et

dont l'existence ne peut être découverte que par celui à qui est cédée la clef de la science cabalistique.

—Voilà un serment de poids, dit Deschesnaux ironiquement, en prenant le flacon et la coupe. Je serai de retour dans un instant.

Il s'éloigna.

—Mon fils, continua Théodorus en s'adressant à Cambrai, quoi que puisse dire cet impie railleur, soyez assuré que personne n'est allé si loin que moi dans la science souveraine. Je vous dis que la vision de l'Apocalypse, cette nouvelle Jérusalem où tous les chrétiens doivent arriver, annonce figurativement la découverte de ce secret par lequel les créations les plus précieuses seront extraites des matières les plus viles, de même que le papillon aux ailes brillantes sort d'une informe chrysalide.

—Mais, illustre docteur, l'Ecriture nous apprend que l'or et les pierres précieuses de la Cité sainte ne seront pas pour ceux qui commettent l'abomination et qui fabriquent le mensonge, non plus que pour ceux qui distillent le poison.

—Il faut distinguer, mon fils...... Puis se retournant vers la porte qui s'ouvrait : —M. Deschesnaux déjà revenu ! Avez-vous......?

—Oui, répondit ce dernier avec une certaine émotion. —Et vous êtes sûr d'avoir mis la dose exacte ?

—Aussi sûr qu'un homme puisse l'être ; car il y a des constitutions différentes.

—Alors, je suis tranquille. Vous êtes payé pour une simple maladie ; ce serait une prodigalité de causer la mort pour le même prix.

—Que lui avez-vous donc fait pour la forcer à obéir ? demanda Cambrai en frémissant.

—J'ai fixé sur elle, répondit Deschesnaux, le regard qui dompte les fous. On m'a dit, à l'hôpital, que j'avais le coup d'œil qu'il fallait pour soumettre les insensés.

—Et ne craignez-vous pas, M. Deschesnaux, que la dose soit trop forte ?

—Si cela est, honnête Cambrai, son sommeil sera plus profond, et cette crainte n'est pas suffisante pour troubler mon repos. Adieu, mes amis.

Cambrai poussa un soupir et suivit Deschesnaux, pendant que l'alchimiste s'enfermait, après avoir annoncé qu'il allait consacrer la nuit à une expérience d'une grande importance.



CHAPITRE XXIV

LA FUITE

Louise, en rentrant, trouva sa maîtresse assise dans son fauteuil, la tête posée sur ses bras, qui étaient étendus sur la table placée devant elle. La fidèle jeune suivante courut à elle et chercha à la tirer de son engourdissement. Mme Hocquart la regarda d'un œil éteint et dit d'une voix étouffée :

—Louise, j'ai bu !

—Cette potion ne vous fera pas de mal, grâce à l'antidote que vous avez pris ce matin, ma chère maîtresse. Mais levez-vous, secouez cette léthargie.

—Louise, laisse-moi en repos ; je veux mourir tranquille. Je suis empoisonnée !

—Non, non, vous ne l'êtes pas. Je suis revenue en toute hâte vous dire que les moyens de fuir sont en votre pouvoir.

—De fuir ? Hélas ! il est trop tard !

—Il n'est pas trop tard ; prenez mon bras, marchons un peu. Ne vous apercevez-vous pas que vous allez mieux ?

—Mon engourdissement diminue. Mais est-il donc vrai que je ne suis pas empoisonnée ? Deschesnaux est venu ici. Oh ! si tu savais avec quel regard il m'a ordonné de boire ce breuvage ! Louise, cette horrible drogue, présentée par un pareil méchant, doit être funeste.

—Il ne la croyait probablement pas sans danger, hélas ! mais Dieu confond les desseins des méchants. Maintenant, ma chère maîtresse, vous sentez-vous assez forte pour essayer de fuir ?

—Assez forte, Louise ? je suis prête à franchir tout abîme qui puisse me séparer de ce loup sanguinaire. Echappons-nous de cet horrible lieu !

—C'est bien, madame. Un homme que je crois fermement du nombre de vos amis, puisqu'il vient de la part de M. DuPlessis, m'a parlé plusieurs fois à couvert de divers déguisements. J'avais refusé d'abord d'écouter ces projets ; mais les événements de ce soir m'ont décidée à aller le trouver. C'est le colporteur ; il vous attend à la porte de derrière du parc, muni de tout ce qu'il faut pour faciliter votre évasion. Ainsi, chère maîtresse, il faut que je vous quitte. Je vous confie à la garde de Dieu.

—Ne viendras-tu pas avec moi, ma bonne Louise ? Vais-je donc te perdre ?

—Il est nécessaire que je reste, afin que l'on ne découvre pas de suite votre départ.

—Mais, Louise, il me faut m'en aller seule avec cet inconnu ? Si c'était une intrigue conçue pour me séparer de toi ?

—Madame, je vous ai dit que c'était un ami de M. DuPlessis.

—C'est vrai. Alors, il doit être sincère, et je me fierai à sa protection comme à celle d'un sauveur envoyé du ciel, car jamais personne n'a été plus généreusement dévoué que ce pauvre DuPlessis. Il s'oubliait lui-même pour rendre service aux autres. Hélas ! il en a parfois été bien mal récompensé.

Louise rassembla à la hâte les effets dont Mme Hocquart pouvait avoir besoin et en forma un paquet. Elle eut soin d'y joindre ses diamants, qui pouvaient devenir une ressource en cas de besoin. Mme Hocquart revêtit les habits que Louise avait l'habitude de porter quand elle sortait, puis toutes les deux descendirent doucement, lorsqu'elles pensèrent que tous les habitants de la maison étaient endormis. Quand elles furent près de la porte du

parc, Mme Hocquart se retourna et aperçut une lumière qui paraissait venir de la terrasse.

—Ils nous poursuivent, murmura-t-elle avec effroi.

Mais Louise, moins agitée, remarqua que la lumière était immobile, et elle rassura sa maîtresse en lui disant que cette lumière venait de l'appartement souterrain où le docteur étranger avait son laboratoire.

—Il est, ajouta-t-elle, du nombre de ceux qui veillent la nuit pour commettre l'iniquité. Quel malheur qu'un funeste hasard ait amené ici cet homme, qui, mêlant dans ses discours l'espérance des trésors de la terre à des idées de science surnaturelle, réunit tout ce qu'il faut pour séduire mon pauvre père ! Mais, de quel côté comptez-vous diriger vos pas ? sans doute vers la maison de M. votre père ?

—Non, Louise, je me rends seulement aux Trois-Rivières, où M. Hocquart doit se trouver à l'occasion de la visite de M. et de Mme de Beauharnais.

—Je prierai Dieu, madame, pour que vous y receviez bon accueil. Mais avez-vous oublié que M. l'intendant n'a donné des ordres si sévères vis-à-vis de vous que parce qu'il voulait tenir son mariage secret, et pouvez-vous croire que votre apparition soudaine lui serait agréable ?

—Ne cherche pas à combattre ma résolution, Louise ; je suis décidée à connaître mon sort des lèvres mêmes de mon mari, et rien ne m'empêchera de paraître aux Trois-Rivières. Si j'allais chez mon père, M. Hocquart ne me le pardonnerait peut-être pas. Je dois donc m'adresser d'abord à lui.

Louise finit par penser que, tout bien considéré, le devoir de sa maîtresse était d'aller expliquer à M. Hocquart les raisons qui lui avaient fait fuir la maison où il l'avait reléguée. Mais elle lui recommanda la plus grande

prudence pour faire savoir à son mari son arrivée aux Trois-Rivières.

—Louise, dit Mme Hocquart, as-tu pris toi-même toutes les précautions pour que ce guide auquel je vais me confier, ne sache pas qui je suis réellement ?

—Il n'a rien appris de moi, madame, et il ne sait que ce que l'on croit ici de votre position.

—Et que croit-on ?

—Que vous avez quitté la maison de votre père pour épouser M. Deschesnaux.

—Quelle pénible position que d'être obligée de supporter une telle humiliation ! Hélas ! ne l'ai-je pas méritée en désobéissant à mon bon vieux père et en l'abandonnant plongé dans la douleur la plus amère ? Dieu ! pardonnez à ma coupable étourderie.

En causant ainsi, elles étaient arrivées à quelque distance de la petite porte du parc, dont Louise avait une clef et qu'elle avait ouverte. A une couple d'arpents plus loin, Taillefer attendait avec la plus vive inquiétude.

—Avez-vous tout prêt ? demanda Louise.

—Oui, répondit-il. Cependant je n'ai pu trouver un second cheval. L'aubergiste a refusé de m'en vendre un, de peur qu'il ne lui arrivât malheur, et je n'ai su cela qu'au dernier moment. Mais la dame montera mon cheval, et je l'accompagnerai à pied jusqu'à ce que j'en trouve un autre à acheter. On ne pourra nous suivre, si vous n'oubliez pas votre leçon, charmante enfant.

—Je ne l'oublierai pas, bien sûr. Je dirai que madame ne peut sortir de sa chambre. Ce ne sera pas un mensonge, attendu qu'elle n'y sera plus.

—Oui, c'est cela, reprit Taillefer. Ajoutez aussi qu'elle a la tête pesante, et qu'elle a des palpitations de cœur ; ils comprendront à demi-mot : ils connaissent la maladie.

—Mais s'ils allaient se venger sur Louise, lorsqu'ils découvriront mon absence ? observa Mme Hocquart. Louise, viens avec nous, je ne puis consentir à te laisser seule ici.

—N'ayez point peur, ma chère maîtresse, je ne cours aucun risque. Plût à Dieu que vous fussiez aussi sûre d'être bien accueillie où vous allez, que je le suis que mon père ne souffrira pas qu'on me fasse le moindre mal, quelle que soit sa colère contre moi.

—Adieu donc, Louise, dit Mme Hocquart en pleurant.

—Adieu, madame. Puisse la bénédiction divine vous accompagner ! répondit Louise. . . Et vous, ajouta-t-elle en se tournant du côté de Taillefer, puisse le ciel vous traiter, quand vous l'implorerez, comme vous aurez traité cette malheureuse dame, si injustement persécutée.

—Je justifierai votre confiance, excellente enfant. Mais hâtons-nous de nous séparer.

Mme Hocquart monta sur le cheval de Taillefer, et ils s'éloignèrent tous les deux du triste manoir. Quoique Taillefer fît toute la diligence possible, cette manière de voyager était si lente qu'au lever du soleil ils ne se trouvèrent qu'à deux lieues du manoir de la Rivière-du-Loup.

—Peste soit de ces aubergistes aux belles paroles ! dit Taillefer. Si ce M. Gravel m'avait averti plus tôt que sa frayeur de Deschesnaux l'empêcherait de me vendre un cheval, j'en eusse trouvé un ailleurs. Si M. Desclos n'eut été absent avec les deux siens, il m'en aurait peut-être vendu un. N'importe, pourvu que nous arrivions sans encombre, et que d'aller à cheval ne vous fatigue pas trop, madame.

—Oh ! la fatigue n'est rien pour moi en ce moment, répondit-elle. Tout ce que je souhaite, c'est que les forces nécessaires ne me manquent

pas. Combien y a-t-il encore avant d'arriver aux Trois-Rivières ?

—Environ cinq lieues ou cinq lieues et demie.

Ici un incident imprévu vint leur offrir le moyen de continuer leur route plus commodément et surtout avec plus de célérité.



CHAPITRE XXV

AUX TROIS-RIVIERES

Nos voyageurs étaient à mi-chemin entre le village d'Yamachiche et le fort de la Grande-Rivière lorsqu'ils rencontrèrent un jeune garçon, au regard niais, assis sur le devant d'une calèche traînée par un beau cheval brun. Il s'arrêta un peu en avant d'eux en demandant :

—C'est vous qui êtes le couple, pour sûr ?

—Certainement, mon garçon, répondit Taillefer sans hésiter, et il prit le cheval par la bride, le retourna dans la direction opposée, fit monter la dame dans la calèche, attacha les rênes de son cheval en arrière de la voiture pour s'en faire suivre, prit place à droite et partit en laissant le garçon l'air tout ébahi, après lui avoir jeté une pièce d'argent.

Tout cela se passa si naturellement que Mme Hocquart ne douta pas que ce cheval et cette voiture n'eussent été amenés là pour elle. Cependant, le jeune garçon, qui se voyait si lestement débarrassé des deux, reprit :

—Vous n'allez donc pas à l'église vous faire marier ?

—Nous sommes déjà mariés, repartit Taillefer, nous allons faire une promenade. Bonjour, garçon.

Ils avaient fait environ une lieue lorsqu'ils entendirent derrière eux le galop d'un cheval, et l'homme qui le montait, criait à tue-tête : "Au voleur ! au voleur ! au voleur !"

—Nous sommes poursuivis, dit Taillefer en se retournant. Mais, quoi ! c'est le petit marchand d'Yamachiche. Cet homme est un imbécile ; je vais le traiter comme il le mérite.

Quand le marchand, hors d'haleine, se trouva en présence de Taillefer, il lui ordonna, d'un ton menaçant, de lui rendre son cheval et sa voiture.

—Comment ! c'est toi, infâme païen, lui dit Taillefer, infidèle marchand d'étoffes, qui te vantais de vouloir me dépouiller de ma balle. Prépare-toi sur-le-champ au combat.

—Je n'ai parlé ainsi qu'en plaisantant, répondit Santerre ; je suis un honnête homme, un marchand incapable de tendre une embuscade à quelqu'un.

—Dans ce cas, très honorable fripier, je regrette le vœu que j'ai fait de te prendre ton cheval, la première fois que je le rencontrerais, pour en faire présent à ma sœur. Tout ce que je puis maintenant faire pour toi, c'est de t'assurer que je le laisserai aux Trois-Rivières, à l'auberge Lafrenière.

—Mais, dit Santerre, c'est ici, c'est à l'instant même qu'il me le faut. C'est cette voiture que j'attendais pour me rendre à l'église, où m'attend Dlle Philomène Guillet, qui doit ce matin même changer son nom en celui de dame Baptiste Santerre. C'est mon cheval que j'avais envoyé au fort, chez M. Gélinas, par l'imbécile qui vous l'a laissé prendre, afin d'en ramener cette calèche, meilleure que la mienne et, par conséquent, plus convenable pour cette circonstance solennelle.

—J'en suis fâché, répondit Taillefer, plus pour l'aimable demoiselle que pour toi ; mais les vœux doivent s'accomplir. Tu trouveras ton cheval ce soir à l'auberge Lafrenière, aux Trois-Rivières, avec quelques écus pour payer les pas que je lui aurai fait faire d'ici là. C'est tout ce que je puis faire pour toi, à moins que tu ne veuilles me le disputer les armes à la main.

—Et, si vous oubliez de laisser le cheval et la voiture à l'auberge Lafrenière ? dit Santerre, dont le courage chancelait.

—Ma balle restera en gage chez Léandre Gravel. Elle est pleine de velours, de taffetas, de damas, de peluche, de gros de Naples, de brocart...

—Je veux perdre la tête, interrompit Santerre, s'il y a la moitié de ce que vous mentionnez. Mais vous m'affirmez que vous laisserez mon cheval et la voiture de M. Gélinas aux Trois-Rivières ?

—Je vous le promets, M. Santerre, et, là-dessus, je vous souhaite le bonjour et de joyeuses noces.

Santerre s'en retourna tout décontenancé, cherchant les excuses qu'il pourrait faire à sa fiancée.

En arrivant à la Pointe-du-Lac, nos deux voyageurs aperçurent à quelque distance en avant d'eux une troupe bruyante composée d'une quinzaine de personnes, les unes en voiture, d'autres à cheval, qui cheminaient dans la même direction. Taillefer apprit d'un homme qu'il rencontra, que c'étaient des comédiens de circonstance, exercés par maître Apollon Jacques, qui se rendaient aux Trois-Rivières pour divertir le gouverneur général et sa suite à l'occasion de sa visite à M. Bégon. Taillefer arrêta un peu plus loin à une maison, acheta des habits de paysan qu'il revêtit, et d'autres de paysanne qu'il engagea par un signe sa compagne de route à revêtir aussi. Puis il paya le garçon de la maison pour qu'il plaçât la calèche dans une remise, le cheval dans l'écurie, en le soignant bien, et que le soir, vers les huit heures, il allât à Yamachiche les livrer à M. Santerre, marchand.

—C'est parfait, dit le jeune Vincent,—tel était son nom,—je connais bien M. Santerre, c'est mon oncle.

Taillefer fit monter la dame sur son cheval et, lui, marcha ou plutôt courut à pied à côté d'elle pour rejoindre au plus vite la troupe de comédiens, alors à une demi-lieue environ d'eux. Comme ils en approchaient, Taillefer, se retournant, vit au loin deux cavaliers qui venaient vers eux bride abattue. Il pâlit et dit d'une voix affectée par l'émotion :

—Ce sera une plus mauvaise rencontre que celle du marchand, je pense.

—Tirez votre poignard ! s'écria Mme Hocquart, et perçez-moi le cœur plutôt que de me laisser tomber entre leurs mains, si ce sont ceux que je suppose.

—Je préférerais mille fois me le passer moi-même à travers le cœur. Mais ne vous désolez pas, madame ; nous allons tâcher de nous confondre au milieu de cette troupe de comédiens.

Au bout d'une minute ou deux, ils avaient rejoint la troupe de comédiens, arrêtée par suite d'un accident arrivé à l'un d'eux, dont le cheval était tombé. Le cavalier, entraîné dans la chute, s'était foulé le pied. Ce fut pour Taillefer l'occasion d'exercer ses talents de docteur, et il se mit à bander le pied du cavalier estropié. Mme Hocquart descendit de cheval, se retira un peu à l'écart, et, grâce à son costume de paysanne, elle ne fut pas remarquée par Deschesnaux ni Lavergne, lorsqu'ils s'approchèrent de la petite caravane.

—Vous vous rendez aux Trois-Rivières pour jouer devant Son Excellence et sa suite ? demanda Deschesnaux.

—"Recte quidem, domine spectatissime" (oui, très magnifique seigneur), répondit un des acteurs, qui, le lecteur l'a déjà deviné, n'était autre que maître Apollon Jacques.

—Et pourquoi vous arrêtez-vous, quand vous savez que vous êtes en retard pour arriver aux Trois-Rivières ?

—Illustre monsieur, reprit un jeune garçon, de petite taille, portant un masque orné d'une paire de cornes rouges, ayant un vêtement rouge collant, des bas rouges et des souliers pointus, figurant le pied fourchu du diable, c'est mon père, le diable, auquel le pied a manqué ; mais, heureusement, cet autre diable que vous voyez sous l'habit d'un simple paysan, et qui n'est autre que le diable en chef, nous a rejoints à temps pour raccommoder la patte du diable en second.

—Et la femme qui chevauchait à côté de lui ou d'un autre, un peu en arrière du reste de la troupe, où est-elle ? demanda Deschesnaux.

—C'est sa sœur, noble seigneur. Elle est occupée à préparer un emplâtre émollient avec de l'herbe à chat. Mais si vous voulez attendre que le maître diable ait terminé son office de docteur, ce démon de premier ordre se fera un plaisir de lancer jusqu'aux cieux des milliers d'étincelles et de vomir des nuages de fumée qui vous feront croire qu'il a l'Etna dans l'abdomen.

—Je n'ai pas le temps de m'arrêter pour voir cette merveille, très illustre fils de l'enfer; mais voici de quoi boire à la santé de ce savant diable.

En parlant ainsi, il piqua des deux et continua sa route, suivi de Michel Lavergne.

—Et maintenant, dit tout bas Taillefer en s'approchant du rusé diable, tu es, à n'en pas douter, mon ami Cyriaque.

—Vous l'avez dit ; oui, votre ami Cyriaque Laforce, qui a deviné que vous étiez dans l'embarras, et qui est venu à votre secours. Mais, dites-moi, quel est le nom de cette dame qui est avec vous ?

—C'est ma sœur. Elle chante et joue du luth de manière à faire sortir les poissons de l'eau.

Taillefer alla trouver maître Apollon Jacques pour lui offrir ses talents comme jongleur et ceux de sa sœur comme musicienne. Il donna sur-le-champ de son habileté des preuves qui le firent agréer dans la société des joyeux artistes, et l'on se contenta des excuses qu'il offrit pour sa sœur, qui était, dit-il, trop fatiguée pour chanter ou jouer du luth.

La pauvre femme, après avoir subi la terrible émotion que lui avait causée la présence de Deschesnaux, était réellement dans un état de grande faiblesse. Cependant, la pensée qu'elle approchait des Trois-Rivières, lui donna du courage. On la fit embarquer dans une voiture, à côté d'une bonne femme qui avait un rôle à remplir dans les divertissements projetés. Celle-ci se mit à discourir avec une volubilité qui avait le mérite d'épargner à la dame inconnue la peine de répondre.

Pendant ce temps, Taillefer, ayant repris son cheval et cheminant à côté de Cyriaque Laforce, subissait les questions de ce dernier, qui ne pouvait résister au désir de pénétrer le secret dont l'ancien maréchal sorcier s'enveloppait.

—Votre sœur, disait-il, a le cou bien blanc pour avoir habité une forge, et les mains bien délicates pour une paysanne. Je croirai à votre parenté lorsque l'œuf d'une corneille produira un cygne. Mais si vous me cachez un secret, vous vous souviendrez de moi.



CHAPITRE XXVI

ESPOIR ET DESAPPOINTEMENT

On arrivait aux Trois-Rivières. Taillefer avait donné son cheval à un autre homme de la troupe qui était dans une charrette, et était monté dans cette voiture avec la dame qu'il accompagnait. En agissant ainsi, il avait un double but : d'abord, être moins remarqué, ainsi que sa compagne ; puis, parler en secret à celle-ci.

—Ne serait-il pas bon, madame, lui dit-il, lorsqu'ils furent seuls dans la charrette, qu'avant de chercher à entrer dans le fort (1), vous me laissiez avertir M. DuPlessis ?

—Quant à M. DuPlessis, répondit-elle, ne prononcez jamais ce nom devant moi ; ce serait accroître mes infortunes et l'entraîner lui-même dans des dangers auxquels il vaut mieux ne pas l'exposer. Guidez-moi seulement à la maison de M. Hocquart, à la maison occupée présentement, je crois, par M. le docteur Alavoine. Là votre tâche sera terminée, et moi seule puis juger de ce qui me reste à faire. Vous m'avez servie fidèlement, voici quelque chose pour vous récompenser.

Elle offrit à Taillefer une bague en diamant de grand prix.

—Madame, je ne me crois certes pas au-dessus de vos présents, car je ne suis qu'un pauvre homme, et j'ai dû avoir recours sou-

---

(1) Ce qu'on appelait la haute-ville était encore entouré d'une palissade, mais cette palissade tombait en ruines à l'époque des événements dont nous parlons.

vent, pour vivre, à des moyens plus humiliants que votre générosité ; mais nous ne sommes pas encore rendus au terme de notre voyage, et vous aurez tout le temps de payer votre guide quand il sera terminé.

Rien n'est si pénible pour une âme en proie à un cruel chagrin que le spectacle de réjouissances publiques. Aussi la malheureuse femme était-elle comme sous l'influence d'un rêve. C'était à peine si elle entendait les conversations qui se tenaient près d'elle le long de la route.

Enfin, on était arrivée à l'entrée du fort, et la troupe de comédiens y avait déjà pénétré depuis une minute ou deux. Taillefer cherchait quelles raisons il pourrait alléguer pour demander le passage de la barrière, qu'un piquet de soldats gardait, lorsqu'à son grand étonnement le chef du groupe s'écria :

—Soldats, laissez passer cet homme à la redingote bleue. Avancez, maître farceur, et dépêchez-vous.

Taillefer ne se fit pas prier pour passer. Comme ils s'approchaient de la maison qu'occupait le docteur Alavoine et où M. Hocquart avait l'habitude de se retirer lorsqu'il était de passage aux Trois-Rivières, la pauvre Joséphine se dit à elle-même :

—Voilà la maison de celui dont je suis la femme devant Dieu. Il est mon époux, l'homme ne peut séparer ceux que Dieu a unis ; mais, hélas ! il manque à cette union la bénédiction de mon tendre père : de là tous mes malheurs.

Ces pensées furent interrompues par une exclamation de surprise que poussa Taillefer en se sentant étreint fortement par deux bras noirs et maigres, faisant partie d'un corps qui s'était élancé des branches d'un arbre sur la charrette où se trouvaient Taillefer et sa compagne, au milieu des éclats de rire des spectateurs.

—Ce ne peut être que le diable ou Cyriaque le lutin, dit Taillefer, en cherchant à se débarrasser du nain.

—Maître sorcier, vous voulez m'éloigner ! Et comment auriez-vous pu passer à la barrière sans le lutin qui a prévenu le chef du peloton de soldats que notre principal jongleur, porteur d'une redingote bleue, nous suivait à une courte distance avec sa sœur ? Alors je suis grimpé de mon cheval sur cet arbre pour vous attendre.

—Je reconnais ta supériorité, nain protecteur, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Montre-nous seulement autant de bonté que tu as d'adresse et de pouvoir.

Rendu à la maison occupée par le docteur Alavoine, on répondit à Taillefer que M. Hocquart n'était pas encore arrivé, qu'il n'arriverait qu'en même temps que Son Excellence le gouverneur général, qu'il n'y avait pas de place là pour les étrangers, que les comédiens attendus de la Pointe-du-Lac et d'Yamachiche devaient aller chez M. Bégon, qui leur avait fait préparer des logements dans les dépendances du château.

—Que faire, murmura Taillefer à sa compagne ? suivre ces comédiens, nous confondre avec eux, en attendant ?

Mme Hocquart, l'air abattu et distrait, fit un signe d'acquiescement.

La porte du jardin de M. Bégon était gardée par un homme aux proportions herculéennes. Il représentait un sauvage, et avait une peau d'ours jetée sur ses épaules. Sa physionomie avait un aspect dur, farouche et stupide. Il paraissait éprouver une grande anxiété : il s'asseyait sur le banc placé près de la porte, puis se levait pour revenir s'asseoir de nouveau, sa tête appuyée dans ses mains. Taillefer essaya de profiter d'un instant où le géant était plus absorbé pour entrer dans le jardin.

Mais le gardien, rendu à lui-même par cette tentative, cria d'une voix de tonnerre, en agitant un énorme casse-tête :

—Halte-là !

Taillefer lui dit qu'il appartenait à la troupe des comédiens, et que sa présence était indispensable au château. Mais le gardien fut inexorable, et il se mit à grommeler des mots sans suite, en se parlant à lui-même. Puis, s'adressant à Taillefer :

—Vous êtes un traînard, vous n'entrerez pas.

Et il reprit son monologue.

—Attendez, dit Cyriaque, je sais où le bât le blesse. Je vais l'apprivoiser.

Il descendit de voiture et, s'approchant du gardien, il tira la queue de sa peau d'ours et prononça quelques mots à voix basse. Jamais talisman n'opéra plus merveilleusement. A peine Cyriaque eut-il parlé, que le géant adoucit l'expression de son visage, laissa tomber son casse-tête et, prenant le jeune garçon dans ses bras, lui dit :

—Oui, c'est bien cela ; mais qui a pu te l'apprendre ?

—Ne vous en inquiétez pas, répondit Cyriaque, mais......

Et regardant Taillefer, il parla de nouveau tout bas à l'oreille du gardien, qui le remit de suite à terre et rappela Taillefer.

—Entrez, entrez avec votre dame, et, une autre fois, tâchez de ne plus arriver si en retard.

—Allons, avancez, reprit Cyriaque, je vais rester un moment avec ce brave gardien.

Et, plus bas, à Taillefer :

—Puis je vous rejoindrai et je pénétrerai dans vos secrets malgré vous.

Taillefer glissa une pièce d'argent dans la main d'un des domestiques, en lui disant tout bas que cette dame, qui faisait partie de la

troupe des comédiens en qualité de musicienne, avait été rendue malade par le voyage, qu'elle avait besoin d'une bonne chambre pour se reposer, et que, d'ailleurs, elle appartenait à une famille distinguée, étant la proche parente du capitaine DuPlessis. Le domestique la conduisit dans la chambre de DuPlessis, en disant qu'à l'arrivée de celui-ci, qui était allé au-devant du gouverneur à Champlain, il verrait lui-même à faire donner à la dame les soins nécessaires.

Rendue dans la chambre Mme Hocquart trouva sur une table ce qu'il fallait pour écrire. Il lui vint alors à l'esprit qu'elle pouvait écrire à son mari, qui ne devait pas tarder à arriver, et rester enfermée jusqu'à ce qu'elle eût reçu sa réponse. Pendant que Taillefer était sorti pour aller voir à son cheval, elle se mit en devoir d'avertir M. Hocquart de sa présence.

—Fidèle guide, dit-elle à Taillefer en le voyant rentrer, vous que le ciel m'a envoyé pour me secourir dans mes tribulations, je vous prie de porter ceci à M. l'intendant Hocquart, aussitôt qu'il sera arrivé. C'est le dernier service que vous rendrez à la malheureuse femme que vous avez sauvée de l'atteinte de ses persécuteurs. Remettez cette lettre à M. l'intendant, et surtout, ajouta-t-elle avec agitation, remarquez de quel air il la recevra.

Taillefer se chargea, sans hésiter, de la missive, et après avoir exigé que la pauvre femme prît quelque peu de la nourriture qu'il venait d'apporter, il sortit en lui recommandant de rester enfermée. Mais, dès qu'il se fut éloigné, il réfléchit à ce qu'il y avait de contradictoire dans sa conduite.

—Elle s'est enfuie du manoir de la Rivière-du-Loup, se disait-il, pour se soustraire aux mauvais traitements de Deschesnaux, son mari ; elle a refusé de retourner chez M. de la Touche, son père, comme c'était son devoir ;

elle ne veut pas de la protection du capitaine DuPlessis, qui m'a envoyé pour la sauver ; et voilà maintenant qu'elle me donne une lettre pour le patron de Deschesnaux, pour cet intendant Hocquart qui, dit-on, ne voit que par les yeux de Deschesnaux ! Cette pauvre dame me fait l'effet d'avoir la tête dérangée.

Le résultat de ces réflexions fut que Taillefer se résolut d'attendre DuPlessis, de l'informer de l'arrivée de la dame et de ne rien faire sans son avis.



CHAPITRE XXVII

UNE PROMESSE

Taillefer se décida donc à se placer dans l'allée du jardin où le cortège devait passer, pour attendre DuPlessis. Pendant qu'il observait ceux qui entraient, il se sentit tirer par la manche par quelqu'un dont il aurait voulu fuir la rencontre, à cause de son indiscrète curiosité ; mais il dissimula son mécontentement et dit :

—Ah ! c'est toi, mon petit rat.

—Oui, répondit Cyriaque, le rat qui a rongé les mailles du filet, quand le lion qui s'y est laissé prendre commençait à avoir l'air d'un âne.

—Mon petit Cyriaque, tu es piquant comme du vinaigre aujourd'hui. Mais, dis-moi, qu'as-tu pu dire à ce géant de gardien pour qu'il nous ait si courtoisement laissés passer ? De quel charme t'es-tu servi pour museler ce vieil ours ?

—Je ne devrais pas vous le dire à vous qui me cachez vos secrets ; mais je ne sais pas dissimuler, moi. Ecoutez donc. Lorsque nous avons été près de cet honnête représentant de Huron, sa cervelle était troublée par un discours qu'on a composé pour lui et qui semble être au-dessus de son intelligence. Ce discours dû à l'éloquence de mon docte maître, Apollon Jacques, a été répété tant de fois devant moi, que je le sais par coeur, et j'ai reconnu de suite, à quelques mots, ce qui tourmentait le brave homme. Je lui en ai soufflé une couple de mots ; c'est alors qu'il m'a pris dans ses bras, et je lui ai promis, s'il vous laissait passer,

que je me cacherais sous sa peau d'ours pour venir en aide à sa mémoire pendant que le gouverneur général entrerait.

—C'est très bien, mon cher Cyriaque, je te suis très reconnaissant. Mais retourne à ton géant qui doit être inquiet. Au revoir, portetoi bien.

—Vous ne consentez donc pas à me conter l'histoire de cette dame, qui est votre sœur comme moi ?

—A quoi cela te servirait-il, trop curieux lutin ?

—N'avez-vous que cela à me répondre ? Eh bien ! souvenez-vous que, si jamais je ne trahis un secret, je travaille toujours à faire échouer les projets que l'on veut me cacher.

—Tu sauras un jour, mon brave Cyriaque, tout ce que je sais moi-même sur cette dame.

—Oui, et ce jour-là n'est peut-être pas éloigné, maître sorcier. Adieu, je retourne près de mon géant.

—Plût au ciel que, moi, je fusse déjà hors d'ici, se dit Taillefer en voyant le jeune garçon s'éloigner en gambadant. S'il faut que ce nain malicieux mette le nez dans le secret, ce sera une belle affaire !

Pendant que Taillefer attendait DuPlessis avec impatience, celui-ci venait d'entrer par un côté opposé. Il précédait le cortège pour venir s'assurer que tout était préparé au modeste château du commandant pour la réception de Leurs Excellences. Après avoir remis son cheval à un domestique et avoir examiné rapidement les différents préparatifs faits, il se retira dans le parterre de derrière, où régnait plus de calme, afin de se livrer aux réflexions qui l'obsédaient. Son imagination couvrait d'un voile sombre tout ce qui l'environnait. Il comparait tous les objets exposés à sa vue à d'épaisses forêts, et l'image de Joséphine errait comme un fantôme dans tous les paysages que

lui retraçait sa triste pensée. Ce malaise du cœur, ces regrets qui nous entraînent encore à la poursuite d'une ombre, cet éternel retour vers un songe cruellement interrompu, c'est la faiblesse d'un caractère noble et généreux ; c'était celle de DuPlessis. Enfin, il sentit lui-même la nécessité de ne pas se laisser aller à ses douloureux souvenirs, et il sortit du parterre pour aller se joindre à la foule. Mais quand il entendit les cris joyeux qui retentissaient de toutes parts, il éprouva une invincible répugnance à se mêler à des gens dont les sentiments étaient si peu en harmonie avec les siens, et il résolut de se retirer dans sa chambre jusqu'à l'arrivée du gouverneur et de sa suite. Quelle ne fut pas sa surprise, en ouvrant la porte, d'apercevoir Joséphine. Cette dernière, de son côté, tressaillit et se leva à son approche, en disant :

—M. DuPlessis, que venez-vous faire ici ?

—Mais vous-même, madame, comment y êtes-vous ? Venez-vous réclamer de moi un secours qui ne vous sera jamais refusé, s'il peut dépendre de mon bras ou de mon cœur ?

Elle garda un moment le silence, puis reprit :

—Les secours que votre dévouement pourrait m'offrir me seraient plus nuisibles qu'utiles. Croyez-moi, il y a ici quelqu'un que les lois divines et humaines obligent à me protéger.

—C'est vrai, dit DuPlessis, j'ai devant moi l'épouse de Deschesnaux...

—L'épouse de Deschesnaux ! interrompit-elle avec indignation. De quel infâme nom osez-vous déshonorer......

Elle hésita et resta muette, en se rappelant qu'elle ne pouvait trahir un secret duquel dépendaient la fortune et l'honneur de son mari. Ses yeux se remplirent de larmes. DuPlessis jeta sur elle un regard de douloureuse pitié et lui dit :

—Hélas ! Joséphine, le misérable auquel vous avez joint si inconsidérément votre sort, vous a-t-il donc abandonnée ?

Elle le regarda à son tour avec des yeux où la colère étincelait à travers les larmes, et se contenta de répondre avec l'accent du mépris :

—"Le misérable !"

—Mais, continua DuPlessis, comment vous trouvez-vous ici, dans ma chambre ?

—Dans votre chambre ! s'écria-t-elle en partant précipitamment pour sortir.

Mais elle s'arrêta sur le seuil de la porte en murmurant d'une voix suffoquée :

—Hélas ! je ne sais où aller !

—Joséphine, dit DuPlessis ému, vous avez besoin de secours ; oui, vous avez besoin d'un protecteur. Eh bien ! vous ne resterez pas sans défense. Je représente votre père : nous irons ensemble au-devant de Son Excellence, vous oserez lui confier ce que vous ne voulez pas me dire, et son premier acte, en arrivant aux Trois-Rivières, sera un acte de justice. Je cours trouver M. Bégon pour qu'il me prête son appui.

—Au nom du ciel ! n'en faites rien, M. DuPlessis. Vous êtes généreux : accordez-moi une grâce... Vous voulez me sauver de la misère, de l'humiliation, du désespoir ; eh bien ! accordez-moi ce que je vais vous demander... Je suis la plus malheureuse des femmes, entraînée sur le bord du précipice par un concours de circonstances imprévues, extraordinaires, par le bras même de celui qui pense m'en sauver... par le vôtre !... par vous que j'estime... que je respecte comme le représentant de mon bon vieux père......

Il y avait dans ses gestes, dans sa voix, un appel si touchant à la générosité de DuPlessis, qu'il en fut profondément touché. Il l'engagea à se rassurer.

—Je ne le puis, dit-elle, non, je ne le puis, tant que vous ne m'aurez pas accordé ma demande. Ecoutez-moi : j'attends ici les ordres de quelqu'un qui a le droit de m'en donner... L'intervention d'un étranger... la vôtre surtout, me perdrait sans ressource. Attendez vingt-quatre heures sans vous mêler en rien des affaires de la malheureuse Joséphine.

DuPlessis ne répondit pas ; mais, réfléchissant qu'elle était aux Trois-Rivières et qu'elle n'avait rien à craindre dans un château que Son Excellence honorait de sa présence, il comprit que ce serait un mauvais service à lui rendre que d'implorer le gouverneur général sans son consentement. Au bout d'un moment de réflexion il lui dit :

—Je vous abandonne à votre sort pendant vingt-quatre heures, puisque vous me le demandez ou plutôt me l'ordonnez, et malgré ce qu'il m'en coûte de vous faire une semblable promesse, à cause de ce que votre tendre père attend de moi par rapport à vous.

—Donnez-moi votre foi de gentilhomme, insista-t-elle, que vous ne vous occuperez en rien de moi, quoi que vous puissiez voir ou entendre dire, et quelque besoin que je paraisse avoir de vous. Vous me le promettez ?

—Oui, Joséphine ; mais, ce délai écoulé......

—Ce délai ecoulé, vous serez libre de faire ce que vous jugerez convenable.

—N'y a-t-il rien que je puisse encore faire pour vous, Joséphine ?

—Non, rien, que de me quitter et... je rougis d'être réduite à cette demande... de m'abandonner pour vingt-quatre heures votre appartement.

DuPlessis s'inclina et partit.

CHAPITRE XXVIII

LETTRE PERDUE

DuPlessis sortit dans le parterre de derrière, ne sachant que penser de son étrange entrevue avec Joséphine, et doutant qu'il eût eu raison, revêtu, comme il l'était, de l'autorité de M. de la Touche, d'engager ainsi sa parole et de laisser la pauvre femme sans protection pendant vingt-quatre heures. Mais comment aurait-il pu refuser la demande de Joséphine ? De quel droit aussi, se demandait-il, aurait-il pu détruire, par une démarche précipitée, les espérances de bonheur domestique qui restaient encore à la malheureuse fille de M. de la Touche ? Il résolut donc d'observer religieusement la promesse qu'il venait de faire, et que l'honneur et la justice ne lui auraient pas permis de refuser. Puis il se dit que Joséphine étant à deux pas de lui, il était à portée de veiller sur elle, d'observer toutes ses actions, et de voler à son secours au premier appel. Pendant qu'il réfléchissait ainsi, il fut soudain accosté par Taillefer.

—Grâce au ciel ! dit ce dernier, je vous trouve enfin. La pauvre dame s'est échappée, avec mon secours, du manoir ou plutôt de sa prison. Elle est ici.

—Je le sais, répondit DuPlessis, je viens de la voir. Mais comment se trouve-t-elle dans mon appartement ?

—J'ai été assez heureux pour avoir affaire à quelqu'un qui savait où vous logiez, lorsque je me suis informé de vous sans qu'elle m'entendît ; car elle n'eût certainement pas voulu aller dans votre chambre. Elle n'a plus sa tête

à elle, la pauvre dame ; elle défend qu'on lui parle de vous, et elle est sur le point de se mettre sous la protection de M. l'intendant Hocquart.

—Quel est son projet ? Espère-t-elle que l'intendant emploiera son influence sur son infâme confident, et qu'il le déterminera à ne plus éloigner Joséphine de son vieux père ?

—Je ne saurais vous le dire, monsieur ; mais elle m'a chargé de remettre une lettre à M. Hocquart. Je lui ai bien promis que j'allais le faire ; mais j'attends vos ordres pour cela. Tenez, la voici... mais non... Peste soit de la lettre ! je l'aurai oubliée dans le chenil qui me sert de chambre à coucher.

—Pourvu que vous n'ayez pas perdu ce papier important ?

—Perdu ? non monsieur. Je l'ai soigneusement renfermé dans mon sac avec plusieurs autres objets à mon usage. Je vais le rapporter dans un instant.

—Allez vite. Soyez fidèle et je vous récompenserai généreusement. Mais gare a vous, si j'ai quelque raison de vous soupçonner. Dans ce cas, un chien battu serait moins à plaindre que vous.

Taillefer partit avec un air d'assurance, mais il tremblait au fond de l'âme. Ce n'était pas sans raison, car la lettre était perdue. Elle pouvait tomber en de mauvaises mains et dévoiler l'intrigue où lui-même se trouvait engagé. En outre, il était vivement blessé de l'accès de mauvaise humeur de son maître.

—Oui-dà ! pensait-il, si c'est de cette monnaie qu'on me paie pour des services où il y va de ma tête, il est temps que je songe à moi. J'offense ici, j'ai tout lieu de croire, le maître de ce château, lequel peut m'envoyer en prison aussi facilement qu'on éteint une chandelle, le tout pour une femme folle et son défenseur, qui, parce que je perds un chiffon de papier,

parle de me traiter comme un chien. J'ai, de plus, à craindre Deschesnaux et le redoutable docteur. Ma foi, je veux laisser tout cela ; mieux vaut encore la liberté, la vie, que l'argent, et je me sauverai avant d'avoir reçu la récompense de mes peines. Cependant, cette pauvre femme me fait compassion. Décidément, avant de m'en aller, je vais monter à sa chambre lui avouer que sa lettre est perdue. Ce sera plus franc. Elle pourra en écrire une autre et ne manquera pas de messagers pour la faire porter. Je lui dirai aussi que je me sauve en la recommandant à la bonté du ciel. Elle se rappellera peut-être la bague qu'elle m'a offerte. Je l'ai bien méritée. Après tout, c'est une aimable créature que cette pauvre dame. Au diable la bague ! Je ne voudrais pas m'avilir pour si peu de chose. Allons, deux mots à la dame, et puis en route, au plus vite.

Au moment où il allait entrer, il aperçut l'ombre d'un homme qui se projetait sur le mur,—il commençait à faire noir. Il s'éloigna prudemment et se promena de long en large dans la cour. Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut un mois, il revint sur ses pas. L'ombre avait disparu. Il monta quelques marches et se trouva en face d'une porte entr'ouverte. Tandis qu'il délibérait s'il allait passer ou redescendre, la porte s'ouvrit toute grande et Michel Lavergne s'offrit à ses regards.

—Qui, diable ! es-tu ? s'écria celui-ci. Entre dans cette chambre que je te parle.

—Je ne suis pas un chien qui obéit au premier coup de sifflet, entendez-vous ? dit Taillefer, affectant une confiance qu'il n'avait pas

—Tu raisonnes, je crois ? A moi, le gardien !

Un gros gaillard, mal bâti, aux yeux louches, et dont la taille avait plus de six pieds, parut à la porte, pendant que Lavergne continuait :

—Allons, réponds-moi : qui es-tu et que viens-tu chercher ici ?

—Je suis un pauvre jongleur.

—Et quelle jonglerie prétends-tu faire ici, alors que tes camarades sont réunis dans l'aile du château en arrière ?

—Je viens voir ma sœur, à laquelle M. DuPlessis a cédé sa chambre.

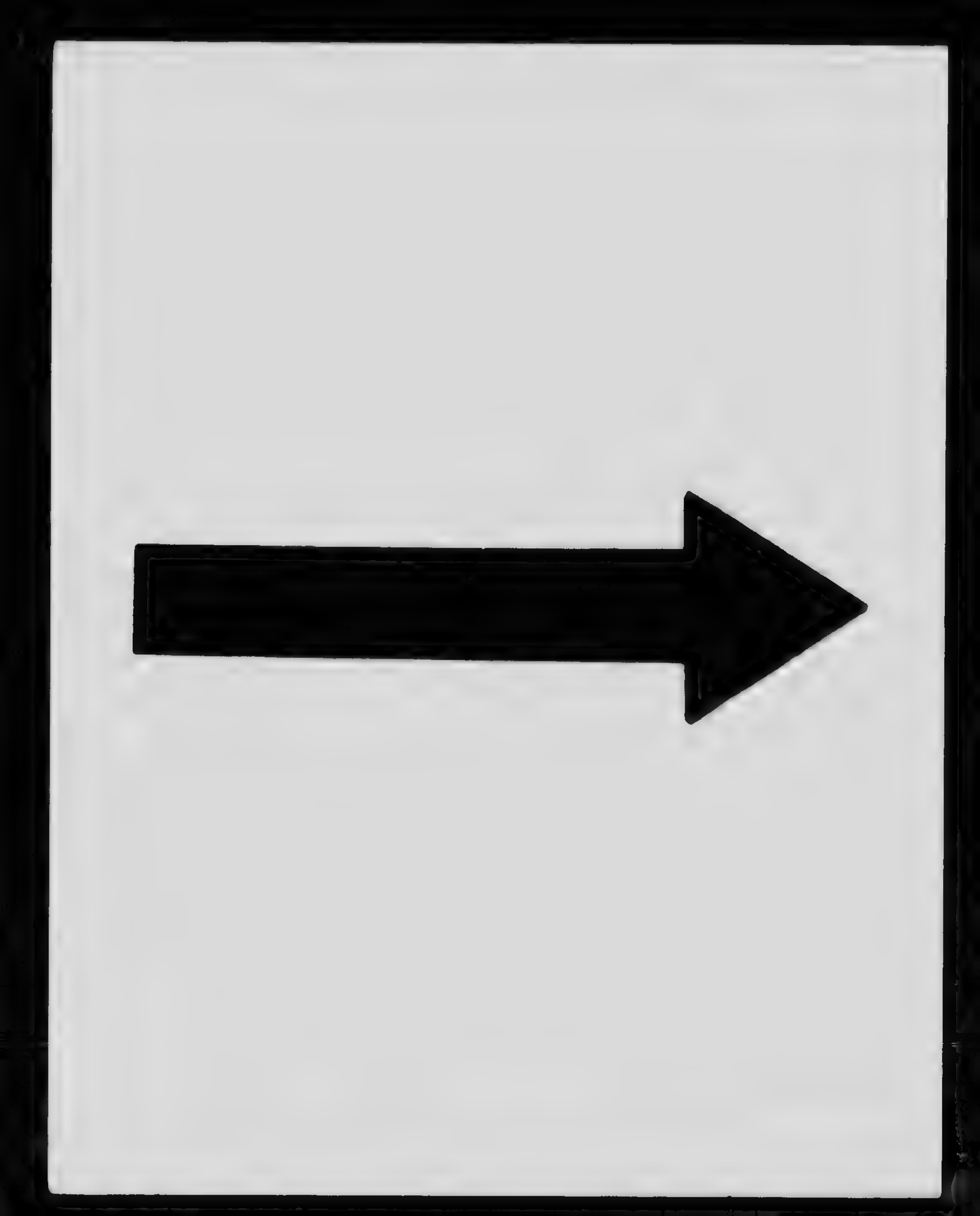
—Ah ! reprit Lavergne d'un air soupçonneux, M. DuPlessis cède sa chambre à la sœur d'un jongleur ! Ecoute, maraud, si tu ne sors d'ici à l'instant même, je te jette par la fenêtre, pour voir si, par quelque tour de ton métier, tu peux faire le trajet sans te briser les os.

—Je n'ai qu'un mot à dire à ma sœur, poursuivit Taillefer.

—De par tous les diables, décampe au plus vite et sors à l'instant du château et de la ville, sinon tu auras de mes nouvelles, tu m'entends ? Pas de réplique. Gardien, amenez ce vaurien, et mettez-le hors des dépendances du château.

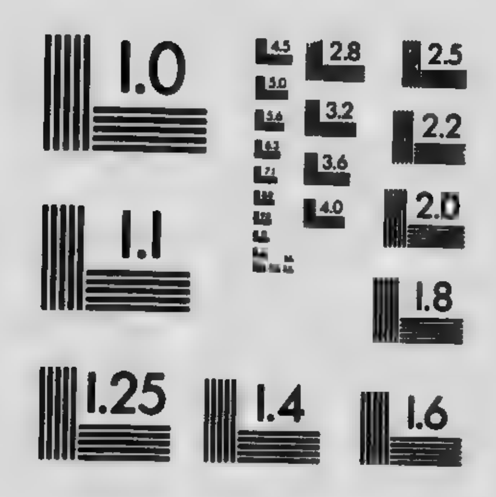
Le gardien prit Taillefer par le bras et, suivi de Lavergne, le conduisit vers la porte retirée par où DuPlessis était entré. Pendant le trajet, notre jongleur se creusait la cervelle pour trouver un moyen d'avertir la pauvre dame de ce qui venait de lui arriver. Mais lorsqu'il eut été chassé par le gardien sur l'ordre de Lavergne, qui s'arrogeait une autorité qu'il n'avait pas dans ce château, il leva les yeux au ciel pour le prendre à témoin qu'il avait tout fait en son pouvoir pour défendre la malheureuse opprimée, et, tournant le dos au château, il se mit en route pour trouver un asile plus humble et plus sûr.

En rentrant au château, le gardien dit à Lavergne, qu'il prenait, à ses airs de grandeur, pour un personnage important de la suite du gouverneur général :



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



—Le ciel me bénisse si je devine pour quel motif vous avez chassé ce pauvre homme, qui devait jouer un rôle dans les divertissements de ce soir.

—Très fidèle gardien, répondit Lavergne, j'ai reconnu ce jongleur, et tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est qu'il vaut infiniment mieux qu'un tel gibier n'habite pas sous votre toit. Il a dû se faufiler à travers la foule dans le but de faire des siennes s'il en trouvait l'occasion. Soyez content d'en avoir débarrassé le château.

—Vous avez peut-être raison, dit le gardien.

Deschesnaux était parti de la Rivière-du-Loup, croyant y avoir laissé Mme Hocquart malade. Il l'avait passée en chemin sans la remarquer, grâce au déguisement qu'elle portait et surtout à la fausse impression sous laquelle il était lui-même. Rendu aux Trois-Rivières, il s'était retiré chez le docteur Alavoine, et avait envoyé Lavergne faire l'espion au château du commandant. Grâce à son audace, Michel réussit à se faire passer pour un personnage de la suite du gouverneur général.



CHAPITRE XXIX

DELIBERATION

Le gouverneur et sa suite étaient arrivés au commencement de la soirée, au milieu des acclamations de la population de la ville et des paroisses environnantes accourue pour jouir du spectacle de la circonstance. Après que les hôtes distingués de M. le commandant Bégon eurent pris le souper qui les attendait, les amusements commencèrent et se prolongèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Maître Apollon Jacques en était l'organisateur en chef. La marquise et Mlle de Beauharnais semblèrent y prendre intérêt, surtout à la représentation de chefs de tribus sauvages venant renouveler alliance avec le grand Onontio,—père des blancs. Mais le marquis avait l'air pensif et préoccupé. En effet, il l'était.

Lorsque la foule se fut retirée du jardin et qu'il ne resta plus au château que les personnages auxquels le gouverneur y avait donné rendez-vous, on se réunit dans la grande salle, et le gouverneur communiqua à la réunion les dernières nouvelles qu'il avait reçues de France. Ces nouvelles faisaient pressentir ce qui allait bientôt arriver : la reprise des hostilités entre l'Angleterre et la France. En prévision de cette éventualité, il s'agissait de préparer le Canada à une nouvelle lutte contre les colonies anglaises de l'Amérique. C'est dans ce but que, en rendant visite à M. Bégon, le gouverneur général avait en même temps rassemblé un bon nombre de notabilités militaires et civiles du pays pour délibérer sur la situation.

D'abord, M. Hocquart, en sa qualité d'intendant, donna des renseignements sur les ressources du Canada. D'après l'état qu'il avait préparé, il y avait 4,600 miliciens dans le gouvernement de Montréal, 1,000 dans celui des Trois-Rivières, et 5,500 dans celui de Québec. La population du pays pouvait être de 55,000 âmes. La production des céréales était estimée à 900,000 minots de blé, 6,000 de maïs, 80,000 de pois, 5,000 d'orge. On comptait à peu près 75,000 animaux, dont 7 à 8 mille chevaux.

Après que M. Chaussegros de Léry, ingénieur civil distingué, le baron de Longueuil, le baron de Bécancour, le major Rigaud de Vaudreuil, et M. Beaucour, commandant de Montréal, eurent donné leur avis, il fut décidé unanimement de fortifier la frontière, surtout à la tête du lac Champlain et sur les bords des grands lacs, où l'on devait réparer les anciens forts et en élever de nouveaux si les moyens le permettaient.

On rédigea aussi une note pour informer la cour des ressources restreintes du pays, surtout en hommes, ainsi que de ses moyens de défense, et demandant des renforts.

Il était passé deux heures après minuit lorsque le conseil se leva. M. Hocquart partait pour se rendre chez le docteur Alavoine lorsque M. Bégon, par ses instances, le força à accepter l'hospitalité chez lui le temps que le gouverneur y passerait. Pour ne pas paraître animé de sentiments équivoques, l'intendant y consentit. Mais si sa personne était présente au château du commandant, sa pensée était ailleurs en ce moment.

Avant de se retirer pour le reste de la nuit, M. de Beauharnais, apercevant le capitaine Duplessis, se souvint de la requête que ce dernier lui avait présentée et dont il avait promis de s'occuper lors de son voyage aux Trois-Rivières. S'adressant à M. Hocquart :

—Pendant que j'y pense, dit-il, nous n'avons pas vu madame Deschesnaux ce soir. N'est-elle pas encore arrivée ?

L'intendant pâlit et, pour toute réponse, appela Deschesnaux, qui était dans une pièce voisine.

—M. Deschesnaux, dit-il, expliquez pourquoi cette dame (il ne pouvait se décider à dire "votre femme") n'a pu venir présenter ses hommages à Leurs Excellences.

Deschesnaux s'avança et vint expliquer (ce qu'il croyait à cette heure) que sa femme était, par suite de maladie, dans la complète impossibilité de se rendre aux Trois-Rivières.

—Voici, continua-t-il, le message que je viens de recevoir ce soir même du docteur qui soigne ma femme, et qui m'annonce qu'il est inutile de l'envoyer chercher, qu'elle ne peut entreprendre un voyage de plusieurs lieues dans l'état où elle se trouve, ajoutant qu'elle a besoin avant tout de tranq·· ité et de repos.

—C'est différent, dit le g. .verneur en jetant les yeux sur le papier que Deschesnaux venait de lui mettre entre les mains. Dans ce cas, M. DuPlessis, vous direz au digne M. Pezard de la Touche que, n'ayant pu voir, comme je m'y étais attendu, cette dame, à cause de sa présente indisposition, je suis obligé de remettre à plus tard mon dernier mot dans l'affaire dont il m'a saisi.

—Avec la permission de Votre Excellence, dit DuPlessis (oubliant la promesse qu'il avait faite à Joséphine), ce message est faux.

—Comment le savez-vous, reprit le gouverneur sur un ton dont il était difficile de deviner au juste la signification ; pourquoi mettez-vous en doute la parole de M. Deschesnaux et ce message qu'il a reçu ?

DuPlessis se souvint tout à coup de sa promesse, et il baissa la tête d'un air embarrassé.

Le gouverneur, voyant qu'il ne répondait rien, continua :

—Votre démenti m'a étonné, M. DuPlessis, et maintenant votre silence m'étonne encore davantage.

—Excellence, répondit enfin DuPlessis confus, je ne suis pas libre de dire tout ce que je sais avant vingt-quatre heures.

—Alors, vous auriez aussi bien fait de ne pas hasarder votre contradiction, ajouta le gouverneur, puisque vous n'êtes pas capable de l'appuyer de preuves.

En disant ces mots, M. de Beauharnais se retira dans les appartements qui lui avaient été préparés, et chacun se sépara.



CHAPITRE XXX

DANS L'ATTENTE

La malheureuse Joséphine, enfermée dans la chambre que lui avait abandonnée DuPlessis, parvint, à force de raisonner, à prendre patience. Elle pensa que, dans une circonstance comme celle-là, il était possible, d'abord, que la lettre n'eût pas été remise de suite à M. Hocquart, et ensuite que, lors même qu'il l'eût reçue, il eût été empêché par les devoirs de sa charge de venir la visiter. Néanmoins, elle ne cessa pas un moment d'être aux écoutes, et chaque bruit qu'elle entendait lui semblait le pas de l'intendant qui accourait à elle. La fatigue qu'elle avait éprouvée et l'agitation causée par une incertitude si cruelle, commençaient à ébranler ses nerfs. Elle craignit un instant de ne pouvoir supporter plus longtemps ses angoisses. Mais bien qu'elle eût été élevée comme une enfant gâtée, elle avait l'âme courageuse. Elle appela la prière à son secours, et sentit son énergie revenir. Lorsque la nuit commença à se faire et que sa chambre fut inondée de flots de lumière par les feux d'artifice qui se croisaient dans l'air, il lui sembla qu'elle en sentait la chaleur. Elle fit un effort sur elle-même et se leva pour se placer près de la fenêtre et fixer ses yeux sur un spectacle qui, dans toute autre circonstance, eût charmé son imagination.

—Mon Dieu ! se dit-elle, ces vaines splendeurs ne sont-elles pas l'image de mes espérances ? Mon bonheur n'est-il pas une étincelle qui sera bientôt engloutie dans une mer de ténèbres ?

Peu à peu le bruit diminua, la pauvre femme se retira de la fenêtre, espérant que M. Hocquart allait venir dès que tout serait fini. Mais il ne vint pas, et la malheureuse Joséphine, épuisée de fatigue et d'émotion, se jeta sur son lit, où elle finit par s'endormir, malgré ses efforts pour rester éveillée.

Lorsque le bruit du dehors la réveilla, il était jour.

—Il ne pense pas à moi ! se dit-elle avec douleur. Il est au milieu des honneurs et des plaisirs ; peu lui importe que son épouse infortunée languisse dans un obscur réduit, où le doute cruel va la livrer au désespoir.

Tout à coup elle entendit frapper. Elle se leva et courut à la porte avec un mélange de crainte et d'espérance, en demandant :

—Est-ce toi, mon ami ?

—Oui, murmura très bas une voix.

Elle ouvrit en disant: —Mon cher mari!...

—Ce n'est pas votre mari, répondit Michel Lavergne. Ah ! ah ! madame, c'est ainsi que vous êtes malade au manoir de la Rivière-du-Loup. Voilà qui va réjouir mon noble maître, votre époux, M. Deschesnaux.

—Éloignez-vous, misérable ! s'écria la malheureuse, affolée de terreur.

—Vraiment, que je m'éloigne ? Sans doute, je vais m'éloigner, mais avec vous, madame, et pour vous mener à votre époux, qui a tant regretté, dit-on, de ne pouvoir se présenter avec vous devant Leurs Excellences hier soir.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! cria Joséphine. Je veux rester ici. Au secours ! au secours !

—Criez tant que vous voudrez, je me soucie d'une femme qui crie comme d'un chat qui miaule......

Cependant les cris de la pauvre femme lui amenèrent un défenseur inattendu. Le gardien

dont nous avons déjà fait la connaissance, les ayant entendus de la cour, arriva en disant:

—Quel est ce tapage ? Que fait ici cet homme ?

—Descends bien vite, chien d'ivrogne, répliqua Lavergne, et ne te mêle pas de mes affaires.

—Bon monsieur, s'écria Joséphine, sauvez-moi de ce misérable, qui veut m'entraîner hors d'ici ; sauvez-moi, au nom du ciel, ayez pitié de moi !

—Allez-vous-en ! dit le gardien à Michel.

—Je ferai plutôt un boudin de ton corps, répondit ce dernier, en portant la main sur son épée. Ainsi, prends garde à toi, vieille autruche !

Le gardien saisit le bras de Lavergne pour l'empêcher de mettre sa menace à exécution. Pendant que celui-ci le repoussait, Joséphine s'élança vers la porte et descendit précipitamment l'escalier. A peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle entendit les deux combattants tomber à terre. Elle s'enfuit en frémissant et gagna le parterre de derrière, qui lui parut le lieu le plus favorable pour éviter d'être poursuivie.

Pendant ce temps, le gardien et Michel roulaient sur le plancher et luttaient avec rage. Le gardien trouva moyen de lancer son paquet de grosses clefs au visage de Lavergne, et celui-ci, pour se venger, serra si violemment le cou de l'autre que le sang se mit à lui sortir par la bouche et le nez. Un officier, attiré par le bruit, monta précipitamment et les sépara, en cherchant à leur faire honte pour avoir fait tant de tapage dans la maison du commandant, surtout au moment où il donnait l'hospitalité à des hôtes si illustres.

Comme nous l'avons dit, Joséphine s'était réfugiée dans le parterre situé en arrière du

château. Elle aperçut un berceau entouré de lierre ; elle y entra et s'y blottit dans un coin, en attendant qu'elle vît quelqu'un à la compassion de qui elle pût faire appel.



CHAPITRE XXXI

RENCONTRE IMPREVUE

Il arriva que les deux promeneurs les plus matinals furent le gouverneur et l'intendant. Après avoir causé quelques instants ensemble dans le jardin de devant, le gouverneur se dirigea seul vers le parterre de derrière. Il paraissait aussi pensif que la veille au soir. Pour éviter d'être dérangé dans ses réflexions, il entra dans la charmille où Joséphine se tenait cachée. Lorsque ses yeux aperçurent une femme debout dans un coin, il crut d'abord voir une statue, tant était complète l'immobilité de Joséphine ; mais, en s'approchant, il reconnut que c'était un être vivant. A l'air imposant de l'étranger, Joséphine ne douta pas que ce fût le gouverneur, et elle n'osa s'avancer, se rappelant combien de fois M. Hocquart avait paru craindre que M. et Mme de Beauharnais ne vinssent à apprendre son mariage secret.

Le gouverneur remarqua l'embarras de la pauvre femme, crut que c'était une actrice d'un rôle allégorique que sa présence imprévue jetait dans la confusion. Il lui dit d'un ton bienveillant :

—Je ne vous savais pas ici, mais, pendant que je vous vois, je vous félicite, vous et vos compagnes, de la façon tout à fait naturelle et intéressante avec laquelle vous avez rempli vos rôles allégoriques hier soir.

Au lieu de répondre, Joséphine se jeta aux genoux du gouverneur et, joignant les mains, elle leva vers lui des yeux où se peignaient d'une manière si touchante la crainte et la prière qu'il en fut vivement ému.

—Que signifie cela ? dit-il. Vous paraissez plus troublée que ne le laisserait supposer l'embarras causé par ma présence imprévue. Que désirez-vous ?

—Votre protection, votre protection, murmura-t-elle d'une voix suppliante.

—Il n'est aucune personne qui n'y ait droit quand elle le mérite, reprit le gouverneur. Mais pourquoi me demandez-vous protection ? qu'avez-vous à craindre ?

Joséphine, ne sachant quoi dire, pour échapper aux dangers qui la menaçaient sans compromettre M. Hocquart, fut saisie d'une grande confusion et répondit en baissant la tête :

—Hélas ! je n'en sais rien.

—Vos démarches sont singulières, reprit M. de Beauharnais, que le trouble de Joséphine intéressait néanmoins. Avouez-moi la cause de vos peines, mon enfant, le représentant de Sa Majesté est le père du peuple canadien, et surtout le protecteur des faibles.

—Je demande... j'implore... bégaya Joséphine, votre protection contre Deschesnaux.

—Quoi ! Deschesnaux ? l'ami, le protégé de M. Hocquart ? Que peut-il y avoir de commun entre vous et lui ?

—J'étais sa prisonnière. Il a attenté à ma vie... et j'ai fui pour...

—Pour vous mettre sous ma protection, continua le gouverneur ? Vous l'aurez. Mais, ajouta-t-il en jetant sur Joséphine un regard inquisiteur, vous êtes Mlle Pezard de la Touche, fille du noble seigneur de Champlain ?

—Pardon ! ah ! pardon ! Excellence.

—Et que dois-je vous pardonner, coupable enfant ? Est-ce d'avoir épousé M. Deschesnaux malgré votre père ?

Joséphine se releva en disant :

—Non, non, j'en atteste le Dieu qui m'entend, je ne suis point la fille déshonorée dont

parle Votre Excellence, je ne suis point la femme d'un vil esclave, du plus abominable des hommes ! Je ne suis pas la femme de Deschesnaux. J'aimerais mieux être la fiancée de la mort !

Le gouverneur, ne sachant plus que penser de cette femme singulière, reprit après un moment d'hésitation :

—Qui êtes-vous donc ? et quel est votre mari ? Parlez.

—M. Hocquart, Excellence, M. l'intendant Hocquart... sait tout !

—Sait tout ! sait quoi ? dit le gouverneur avec vivacité.

Et, prenant la pauvre femme par le bras, il sortit de la charmille et traversa le parterre en traînant la malheureuse femme qui avait à peine la force de marcher, tant elle était émue, bouleversée.

—Où est M. Hocquart ? demanda-t-il, en arrivant devant la porte du château, d'un ton qui glaça d'effroi les officiers auxquels il s'adressait.

—Il vient de partir pour se rendre chez M. le docteur Alavoine, à deux pas d'ici, répondit l'un de ces derniers.

—Qu'on aille lui dire de venir ici de suite, poursuivit-il. Mais non, j'y vais plutôt moi-même. Suivez-moi, madame, ajouta-t-il en entraînant toujours Joséphine par le bras.

Les officiers se regardèrent avec étonnement. Ils ne comprenaient rien à cette scène extraordinaire. Ils se contentèrent de se parler tout bas en voyant le gouverneur et la femme inconnue sortir par la porte de devant du jardin et entrer chez le docteur Alavoine.

Si, dans un beau jour d'été, alors que tout est calme dans la campagne, la foudre venait à tomber aux pieds d'un voyageur, sa stupéfaction ne serait pas plus grande que celle de M. Hocquart en apercevant le gouverneur avec

sa femme habillée en paysanne, les cheveux en désordre, les yeux rouges d'avoir veillé et pleuré, la figure pâle comme un marbre blanc.

—Connaissez-vous cette femme ? dit le gouverneur d'une voix sourde et menaçante.

L'intendant baissa la tête comme un criminel qui attend sa sentence et en échappant à terre la coiffure qu'il tenait dans ses mains.

—Vous n'avez seulement pas le courage de me répondre, continua le gouverneur ; mais votre confusion m'en dit assez.

Joséphine, saisie de terreur, voyant son mari exposé au ressentiment du gouverneur, se jeta de nouveau à ses genoux en lui disant :

—Excellence, il est innocent......personne ne peut rien lui imputer......

—Eh quoi ! reprit le gouverneur, ne venez-vous pas de me dire que M. Hocquart...

—Moi, Excellence, interrompit Joséphine, l'ai-je dit ? Oh ! si je l'ai dit, je n'avais pas ma tête à moi.

—Femme, avez-vous voulu vous moquer de moi ? Quel motif vous a portée à jouer cette comédie, une comédie qui pourra finir par tourner au tragique pour vous ?

Au moment où le gouverneur courroucé prononçait ces paroles, le cœur de l'intendant se souleva contre lui-même. Il vit à quel degré d'avilissement il tomberait si, défendu par le dévouement de sa femme, il l'abandonnait au ressentiment du gouverneur justement indigné. Il releva la tête avec la dignité d'un homme d'honneur et allait avouer hautement son mariage, lorsque Deschesnaux, son mauvais génie, apparut tout à coup et se précipita avec un air hagard en demandant sa femme qui s'était échappée.

Joséphine, encore à genoux, se releva et, poussant un cri d'effroi, supplia le gouverneur de l'enfermer dans la plus étroite prison du pays.

—Traitez-moi comme la dernière des criminelles, dit-elle ; mais, au nom du ciel, éloignez-moi de celui qui est capable d'anéantir le peu de raison qui me reste. Eloignez-moi du plus scélérat des hommes !

—Comment ! ma fille, dit le gouverneur, passant à une nouvelle idée ; que vous a donc fait M. Deschesnaux pour que vous parliez ainsi de lui ? Que lui reprochez-vous ?

—Tous mes chagrins, Excellence, tous mes maux... Il a semé la dissension là où devait régner la paix. Je deviendrais folle si j'étais forcée de le regarder plus longtemps.

—Je crois, dit le gouverneur en regardant le docteur Alavoine, qui venait de s'approcher, que sa raison est déjà égarée. Docteur, veillez sur cette infortunée. Placez-la seule dans une chambre et que personne autre que vous ne lui parle avant que je l'aie revue, cela ne ferait qu'augmenter son irritation et aggraver son état, déjà assez critique, autant que je puis en juger. Je vous enverrai tantôt M. le docteur Painchaud, pour que vous ayez ensemble une consultation.

Le Dr Alavoine sortit avec la malheureuse femme qui le suivit sans résistance dans une chambre retirée de la maison. Le gouverneur la suivit des yeux et reporta ses regards sur M. Hocquart, qui tenait son front baissé. Il crut reconnaître, dans l'attitude de l'intendant, la fierté d'un homme injustement soupçonné de fourberie ; puis, s'adressant à Deschesnaux :

—Parlez, M. Deschesnaux, expliquez-moi ce que tout cela veut dire, vous qui avez encore l'usage de la parole.

L'astucieux Deschesnaux se hâta de raconter la maladie de sa pauvre femme, maladie qu'il n'avait pas voulu, dit-il, qu'on mentionnât dans les messages des médecins. Il ajouta que M. Cambrai, à qui il avait confié sa femme au manoir de la Rivière-du-Loup, venait d'ar-

river pour le prévenir de son évasion. Il finit en suppliant Son Excellence de vouloir bien que sa malheureuse épouse fût remise entre ses mains, répétant que c'était elle qui avait demandé à vivre dans la retraite, loin de son père et de toutes ses anciennes connaissances.

L'intendant tressaillit ; mais, faisant un effort sur lui-même, il contint son émotion pendant que le gouverneur disait :

—C'est trop se presser, M. Deschesnaux ; il faut d'abord que M. Painchaud me fasse rapport sur la santé et l'état mental de votre femme. Mais vous pouvez la visiter si vous pensez que votre présence puisse la calmer, ce qu'à vrai dire je ne crois guère.

Deschesnaux s'inclina et se retira.

Le gouverneur, resté seul avec M. Hocquart, lui dit :

—Cette pauvre femme fait pitié à voir. Elle est punie sévèrement pour avoir manqué aux égards qu'elle devait à son père. J'avais d'abord compris, par ce qu'elle me disait, que vous aviez contribué à son enlèvement, mais, ensuite, je me suis aperçu que j'avais eu tort de vous soupçonner, sur la parole de cette pauvre insensée, de nous avoir caché la vérité.

—Votre Excellence ne saurait avoir de tort envers son humble serviteur, répondit M. Hocquart.

Le gouverneur, désireux de changer de sujet, recommença à parler des affaires d'Etat dont ils s'étaient déjà tous les deux entretenus le matin, et, au bout de quelques minutes, ils se séparèrent.

Après le déjeuner le gouverneur reçut la visite du frère Bernardin de Gaunes, récollet, curé des Trois-Rivières et chanoine du chapitre de l'évêché de Québec. Après avoir causé quelques instants ensemble, ils sortirent tous les deux pour aller visiter le couvent des récollets, fondé vers la fin du siècle précédent, le couvent

des ursulines, bâti au commencement du siècle dans lequel on se trouvait. Ils passèrent ensuite à l'église paroissiale, dont la construction remontait à une date plus récente, c'est-à-dire à environ trente ans. Elle n'était pas encore ornée des sculptures qu'on y voit aujourd'hui.

Le gouverneur fut charmé des efforts faits par les récollets et les ursulines pour répandre l'éducation parmi le peuple.

Ensuite, il prit intérêt à examiner l'endroit où l'on faisait les canots d'écorce, industrie alors florissante aux Trois-Rivières et sans rivale dans le pays.

Dans l'après-midi, en compagnie de M. Hertel, directeur de l'établissement, du juge Fafard de Laframboise, de M. Boucher de Niverville, de M. Lefebvre de Lassiseraye, de M. Baby, de M. Badeau, et de M. Cressé, seigneur de Nicolet, il se rendit voir les Forges de St-Maurice. Les RR. FF. Nicolas-Albert Couturier et Augustin Quintal, récollets, l'y accompagnèrent aussi.



CHAPITRE XXXII

COMBAT ENTRE L'AMBITION ET L'AFFECTION

Lorsque le gouverneur l'eut quitté, M. Hocquart fit venir Deschesnaux et apprit de lui les particularités de l'évasion de Mme Hocquart, telles que les lui avait racontées Cambrai, qui était arrivé depuis une couple d'heures pour le mettre au courant de cet événement. Mais Deschesnaux ayant eu grand soin de passer sous silence la tentative faite contre la santé de Mme Hocquart, l'intendant ne put supposer d'autre motif à la fuite de Joséphine que l'impatience jalouse de prendre publiquement son rang d'épouse de l'intendant, au risque de l'exposer à la disgrâce et à la ruine.

—J'ai donné, dit-il, à cette fille d'un obscur gentilhomme un nom déjà grand et destiné à devenir encore plus illustre, je lui fais partager ma fortune et ne lui demande qu'un peu de patience pour proclamer sa grandeur ; et cette femme capricieuse et orgueilleuse préfère risquer de me perdre plutôt que de rester quelque temps encore dans l'obscurité où elle vit depuis son enfance. C'est se jouer de moi.

—Si madame veut se laisser conduire comme les circonstances le demandent, observa Deschesnaux, nous pouvons encore sortir d'embarras.

—Sans doute, Deschesnaux ; il faut qu'elle porte votre nom jusqu'à ce que le gouverneur et sa famille soient loin d'ici, et plus longtemps encore ; car jamais ils ne pourraient me pardonner ma supercherie, s'ils venaient à ap-

prendre, avant d'avoir quitté le Canada, que je suis le mari de Joséphine Pezard de la Touche.

—Cependant, M. l'intendant, il faut prendre un parti.

—Il n'y a rien à faire, répondit celui-ci avec découragement. Je suis comme un homme qui, gravissant un roc entouré de précipices, se voit tout à coup arrêté à quelques pas du sommet, alors que le retour est impraticable ; je touche au faîte, je ne puis l'atteindre, et sous mes pieds s'ouvre un abîme prêt à m'engloutir.

—Jugez mieux de votre position, M. l'intendant. Si nous tenons votre mariage secret, rien n'est encore désespéré. Je vais trouver madame. Elle me hait parce qu'elle sait que je vous ai toujours manifesté une vive opposition contre ce qu'elle appelle ses droits. Mais dans ce moment elle m'écoutera probablement, lorsque je lui aurai exposé le danger dans lequel un mot imprudent peut vous plonger.

—Non, Deschesnaux, j'ai réfléchi : j'irai moi-même parler à Joséphine. Allons, suivez-moi.

Deschesnaux, malgré toute la répugnance qu'il éprouvait à se rendre à cet ordre, fut forcé d'obéir. Ils arrivèrent à la porte de la chambre où la malheureuse femme était couchée sur un lit de repos. Elle tourna ses regards au bruit de la porte qui s'ouvrait, et, apercevant d'abord Deschesnaux, elle s'écria en se levant debout :

—Misérable ! venez-vous pour exécuter un de vos abominables projets ?

Puis, voyant M. Hocquart, qui semblait hésiter à entrer, comme enchaîné par la honte, elle ajouta en se calmant:

—Mon mari ! mon cher mari ! Ah ! si tu savais comme je suis affligée de la scène de ce matin ! Mais en te revoyant, je suis heureuse.

—Hélas ! balbutia M. Hocquart, tu m'as perdu !

—Moi ! comment aurai-je pu nuire à celui que j'aime plus que moi-même ?

—Je ne veux pas te faire de reproches inutiles, Joséphine, mais n'es-tu pas ici malgré mes ordres les plus formels, et ta présence ne nous met-elle pas en péril tous deux ?

—Serait-il vrai ? dit-elle avec l'accent de la douleur. Oh ! pourquoi y resterais-je plus longtemps ?

—Retourne, Joséphine, retourne de suite au manoir de la Rivière-du-Loup, consens à porter pendant quelque temps encore le titre de Mme Deschesnaux, et tout sera réparé pour le mieux.

—Quoi ! mon mari, tu veux me renvoyer dans cette funeste maison ? et c'est à ta Joséphine que tu donnes le honteux conseil de s'avouer l'épouse d'un autre, et cet autre c'est Deschesnaux !

—Oui, Joséphine, et je parle sérieusement. M. Deschesnaux est un franc et fidèle serviteur, qui est le confident de tous mes secrets, et tu n'as aucun motif de le mépriser comme tu fais.

—Aucun motif de le mépriser... répéta-t-elle en rougissant plutôt d'indignation que de colère ; et c'est mon mari qui me parle ainsi ! Non, non, je ne le reconnaîtrai jamais un instant, un seul instant, pour mon époux. Plutôt l'abandon, plutôt la misère, plutôt la mort que ce déshonneur !

—Mais ce ne sera qu'un déguisement momentané, reprit l'intendant, irrité de cette opposition. Tu m'as compromis par ton désir empressé de te mettre en possession du rang auquel je t'ai donné droit à la condition que notre mariage resterait secret. Il faut faire à présent ce que ton imprudence a rendu nécessaire.

—M. l'intendant, dit alors Deschesnaux, madame est malheureusement trop prévenue contre moi pour prêter l'oreille à mes avis ; néanmoins, voici ce que je propose : madame a de l'influence sur le capitaine DuPlessis et pourrait obtenir de lui qu'il l'accompagnât jusqu'à Champlain, où elle resterait en sûreté jusqu'à ce que le temps permît de dévoiler ce mystère.

—De votre vie, Deschesnaux, qu'il ne vous arrive plus de parler de confier mes secrets à DuPlessis, répliqua M. Hocquart presque hors de lui-même.

—Et pourquoi non ? demanda Joséphine, à moins que ce ne soient des secrets que l'on ne puisse confier à un homme d'honneur. J'ai manqué à la foi que j'avais jurée au capitaine DuPlessis pour t'épouser, mais je lui dois cette justice de dire que cet homme est l'honneur même. Ah ! plût au ciel que je fusse chez mon père ! Quand j'ai abandonné son toit, je ne croyais pas abandonner l'honneur et la paix de l'âme.

Ces paroles furent suivies de quelques instants de silence. L'intendant, confus et indécis, était pénétré dans le fond de sa conscience de l'injustice de ce qu'il demandait. Deschesnaux baissait les yeux, affectant une douleur hypocrite. Ce fut en ce moment que Joséphine déploya une énergie de caractère qui eût fait d'elle, si le sort l'eût permis, un noble ornement du rang qui lui était dû. Elle s'avança vers M. Hocquart avec un air de dignité et un regard où se réflétaient à la fois la fierté et l'affection, et lui dit :

—Tous les malheurs qui nous environnent, mon mari, n'ont qu'une cause unique : ils viennent de cette duplicité dont on te force à t'entourer. Délivre-toi de ces honteuses trames, sois toi-même, sois un vrai gentilhomme qui regarde la franchise comme l'apanage de l'hon-

neur et pour qui l'honneur est ce qu'il y a de plus digne d'ambition. Prends ta malheureuse épouse par la main, conduis-la devant Son Excellence, dis-lui que, charmé par une beauté dont, hélas ! il ne reste plus de trace, tu t'es uni pour la vie à Joséphine Pezard de la Touche. Par là tu me rendras justice, et tu sauveras ton honneur. Et si la puissance du gouverneur t'oblige à te séparer de moi, j'irai, sans déshonneur au moins, cacher mon désespoir dans l'obscure retraite d'où tu m'as tirée.

Elle s'était exprimée avec tant de noblesse que M. Hocquart sentit toutes ses émotions généreuses se réveiller dans son âme. Ses yeux se dessillèrent, et il vit sous un vrai jour sa conduite à l'égard de son épouse infortunée.

—Joséphine, répondit-il, je ne suis pas digne de toi, puisque j'ai pu hésiter un instant entre l'ambition et un cœur comme le tien. Sois sans crainte, je vais préparer les voies pour annoncer notre mariage secret au gouverneur, afin qu'il ne pousse pas trop loin son ressentiment, incité qu'il y sera sans doute par......

M. Hocquart allait dire—par la marquise et Mlle de Beauharnais, mais il s'arrêta à temps pour ne pas laisser Joséphine soupçonner que cette demoiselle comptait devenir un jour son épouse. Il embrassa sa femme en lui disant qu'il avait besoin de sortir et qu'il reviendrait auprès d'elle aussitôt après son entrevue avec M. de Beauharnais. Et il se retira, suivi de Deschesnaux.

Celui-ci regarda Joséphine avec une expression haineuse et se dit à lui-même:

—C'est elle qui me pousse... l'un de nous deux doit périr, le sort en est jeté !

CHAPITRE XXXIII

ROLE D'UN MAUVAIS GENIE

Tous les deux montèrent au second étage et s'enfermèrent dans une chambre retirée. L'intendant marchait à pas lents, la tête baissée, en murmurant :

—Comment m'y prendre pour annoncer cette nouvelle ? Que va-t-il dire et faire ? N'importe, il n'y a pas à balancer.

Et relevant la tête et regardant Deschesnaux, qui se tenait debout près d'une table, avec une expression de colère sur sa figure, M. Hocquart lui dit :

—Pourquoi ce regard sombre, Deschesnaux ? Croyez-vous donc qu'un arbre qui a des racines profondes et nombreuses puisse être facilement renversé par la tempête, en supposant que le gouverneur et sa famille voulussent en déchaîner une contre moi ?

—Hélas ! M. l'intendant......

—Et pourquoi cet hélas ! Deschesnaux ? Si la crainte commence déjà à vous gagner, vous pouvez vous y soustraire en m'abandonnant. Je n'ai pas besoin de cœurs pusillanimes autour de moi pour augmenter mon embarras.

—M. l'intendant, vous vous méprenez sur la nature de mes sentiments : je serai le dernier à vous abandonner dans vos épreuves. Mais pardonnez-moi si je vous dis que dans ma sollicitude pour vous je vois mieux que la noblesse de votre cœur ne vous le permet les périls dont vous êtes environné.

—Que dites-vous, Deschesnaux ? que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que si M. l'intendant était de sang-froid, il ne serait pas lent à voir, dans tout ce qui est arrivé, la main de DuPlessis, dont les secrètes menées avec madame m'ont toujours inspiré une sourde colère, quoique je fusse loin de supposer qu'elles auraient des résultats si désastreux.

—Mille tonnerres ! s'écria l'intendant, que voulez-vous donner à entendre ?

—Oh ! monsieur, rien qui touche à l'honneur de madame. Mais, malheureusement, il y a une telle coïncidence entre la requête qui fut présentée au gouverneur et la visite que fit DuPlessis au manoir de la Rivière-du-Loup, que je ne puis m'empêcher de croire que cela fut concerté entre DuPlessis et votre épouse.

M. Hocquart resta un instant muet ; puis il reprit d'une voix étouffée par la colère :

—Deschesnaux, expliquez-moi comment il serait possible que cet espion eût pénétré au manoir.

—C'est Michel Lavergne qui l'avait introduit le jour où je l'ai rencontré à la porte latérale du parc.

—Poltron, vous y avez rencontré ce conspirateur et vous ne l'avez pas étendu mort à vos pieds ?

—Monsieur, nous avons tiré l'épée l'un contre l'autre, et si le pied ne m'eût glissé, il n'aurait plus été un obstacle à vos desseins.

—Et pourquoi, serviteur infidèle, ne m'avoir pas averti de la présence, à la demeure de ma femme, de mon plus mortel ennemi ?

—Parce que, monsieur, madame me dit qu'elle allait vous avertir de cette visite, et ce n'est que ce matin, à l'arrivée de Cambrai, que j'ai appris que DuPlessis avait établi un de ses émissaires dans les environs du manoir, dans le dessein de faciliter l'évasion de madame au moment le plus favorable pour DuPlessis, c'est-à-dire quand Son Excellence, la mar-

quise et Mlle de Beauharnais seraient en visite chez M. le commandant des Trois-Rivières, votre rival et le protecteur de ce même DuPlessis. L'agent de DuPlessis arriva déguisé en colporteur, et eut plusieurs entrevues avec madame, qui s'enfuit avec lui pendant la nuit. Elle arriva au château, où DuPlessis la logea dans son appartement.

—La preuve de ceci, Deschesnaux, la preuve, de suite !

—Voilà, monsieur, le gant de madame resté dans la chambre qu'elle a quittée. Ce matin, il y a été ramassé par ce géant de gardien que vous avez vu, qui ne connaît pas madame par son nom, mais qui a dit que c'était le gant de la dame qui habitait la chambre du capitaine DuPlessis.

—Oui, dit M. Hocquart en regardant le gant, oui je le reconnais. Elle avait l'autre dans la main qu'elle me tendait tantôt avec affection, en m'envoyant au-devant de la disgrâce, du déshonneur, de la ruine, du désespoir ! La lumière éclate à mes yeux. Je ne puis me refuser à l'évidence. L'infâme créature, elle se ligue avec mes ennemis. Et vous, malheureux, que ne parliez-vous plus tôt ?

—Je vous l'ai dit, monsieur, je n'ai possédé les preuves de ce complot que ce matin, à l'arrivée de Cambrai. Si je vous eusse averti avant de connaître les détails de cette intrigue, une larme de votre épouse vous aurait empêché d'ajouter foi à ce qui n'eût été encore que des soupçons.

—Maintenant, Deschesnaux, l'évidence est si claire que ma vengeance ne saurait être injuste ni trop précipitée. Voilà donc d'où venait la haine que la misérable avait vouée à mon fidèle serviteur. Elle abhorrait celui qui déjouait ses complots.

—Je n'ai jamais donné d'autres sujets de haine à madame. Elle savait que mes conseils

tendaient à diminuer l'influence qu'elle avait sur vous, et que j'étais toujours prêt à exposer ma vie contre vos ennemis...

—Oui, Deschesnaux, je le reconnais. Mais avec quel air de noblesse elle m'exhortait à tout avouer à Son Excellence ! Est-il possible que l'imposture puisse à ce point affecter le langage de la vérité, et l'infamie prendre le voile de la vertu ? Ne serait-il pas possible qu'elle fût innocente ?

L'angoisse avec laquelle l'intendant exprima ce doute, produisit une certaine inquiétude chez Deschesnaux ; mais il se raffermit bien vite par la réflexion qu'il y avait moyen de détruire jusqu'à ce doute, reste de magnanimité, dans l'esprit de son maître. Persévérant dans sa diabolique astuce, il fit semblant de réfléchir un instant, puis il dit :

—Cependant, pourquoi ne se serait-elle pas enfuie chez son père, si elle se fût cru des tort envers vous ? Mais non, cette démarche ne se fût pas conciliée avec le désir impatient d'être publiquement reconnue épouse de l'intendant de Sa Majesté.

—C'est évident, reprit M. Hocquart endurcissant de nouveau son cœur, en ajoutant foi aux hypocrites insinuations de son pervers confident. Elle ne voulait pas renoncer au titre et au rang du sot qui a enchaîné son sort à elle. Si, dans mon aveuglement, j'avais couru audevant de la disgrâce et, plongé ensuite dans un désespoir facile à concevoir, quitté soudain le pays pour ne plus jamais y faire parler de moi, mes biens ici lui fussent restes en partage. Ainsi, elle m'encourageait à affronter un péril qui ne pouvait que lui être profitable. Ah ! dire que j'ai aimé cette perfide créature ! C'en est assez ! c'en est trop ! elle ne se jouera plus de moi ! il faut en finir avec elle... que je ne la revoie ni n'en entende plus parler !

—Monsieur l'intendant, dit hypocritement Deschesnaux tout réjoui en lui-même d'entendre proférer ces menaces, votre douleur et votre ressentiment ne doivent pas vous porter à des rigueurs qui, bien que légitimes, pourraient vous laisser des regrets ensuite.

—Deschesnaux, continua l'intendant en devenant de plus en plus exaspéré, tellement que son confident en était tout étonné et presque effrayé, je le répète, c'est inutile, il faut que l'un de nous deux périsse ; je vois que le sort en est jeté, et il vaut autant que ce soit elle que moi, elle la seule coupable, l'ingrate, la traîtresse, l'alliée de mes ennemis, l'empoisonneuse de mon bonheur !

Il fit signe à Deschesnaux de s'éloigner, et resta enfermé seul assez longtemps.

—Quand il sera gouverneur et moi intendant, se dit Deschesnaux en sortant, il ne pensera pas plus aux orages des passions malgré lesquelles il sera parvenu au faîte des grandeurs, que le matelot arrivé au port ne songe aux tempêtes qui l'ont assailli pendant le voyage.

Au bout d'un certain temps, la porte de la chambre s'ouvrit, et Deschesnaux, qui était resté à se promener dans un corridor adjacent, vit que M. Hocquart lui faisait signe de rentrer. Ce dernier était si pâle et son visage avait une expression si étrange, que le confident crut que son maître avait le cerveau dérangé. Mais il eut bientôt la preuve que c'était à cause du projet barbare qu'il méditait que tout son être était bouleversé.



CHAPITRE XXXIV

L'ORDRE FATAL

Après avoir passé une heure à conférer avec Deschesnaux, l'intendant sè rendit au château auprès de la marquise et de mademoiselle de Beauharnais, qui avaient en ce moment la visite de plusieurs dames de la ville. Quelqu'habile qu'il fût dans l'art de la dissimulation, il ne put cacher complètement les angoisses qui déchiraient son cœur depuis la terrible résolution qu'il avait prise. On lisait dans son œil hagard que ses pensées étaient loin du théâtre sur lequel il était obligé de jouer son rôle. Il ne parlait et n'agissait qu'avec un effort continuel, et semblait avoir perdu l'habitude de commander à son esprit brillant. Deschesnaux, qui craignait que le bon côté de son caractère ne reprît le dessus sur le mauvais, vint lui dire que quelqu'un avait affaire à le voir à la maison du docteur Alavoine. Celui-ci était parti depuis le matin pour aller soigner, de l'autre côté du fleuve, la fille du baron de Bécancour, tombée soudain gravement malade, et il ne revint que le lendemain, ce qui était assez du goût de Deschesnaux pour l'exécution de ses projets.

—Tout va bien, dit Deschesnaux à l'oreille de M. Hocquart en l'entraînant vers son appartement.

—Le docteur Painchaud l'a-t-il vue ? demanda l'intendant.

—Oui, monsieur. Comme elle n'a voulu répondre à aucune de ses questions, il attestera qu'elle est en proie à une maladie mentale, et qu'il faut la remettre entre les mains de ses

parents. C'est ce qu'il m'a dit. L'occasion est propice pour l'emmener, ainsi que nous en sommes convenus.

—Et DuPlessis ?

—DuPlessis, monsieur l'intendant, n'apprendra pas avant demain son départ, qui aura lieu ce soir même. On s'occupera de lui plus tard.

—Son sort me regarde, Deschesnaux ; ce sera ma propre main qui me vengera de lui.

—Votre main ! monsieur l'intendant. DuPlessis, dit-on, témoigne le désir de voyager : on fera en sorte qu'il ne revienne pas.

—Non, non, je n'attendrai pas cela. C'est moi-même qui me vengerai de cet ennemi qui a pu me faire une blessure si cruelle que désormais ma vie sera empoisonnée par la douleur et le remords. Non, plutôt que de renoncer à me faire justice de cet exécrable conspirateur, j'irais tout dévoiler aux de Beauharnais.

Deschesnaux vit avec appréhension l'agitation de l'intendant. Ses yeux lançaient des éclairs, et sa voix tremblait malgré les efforts qu'il faisait pour la rendre assurée.

—Monsieur, dit le confident en conduisant son maître devant une glace, regardez-vous et jugez si ces traits décomposés sont ceux d'un homme capable de prendre conseil de lui-même dans une si grave circonstance.

—Que voulez-vous de moi ? fit l'intendant frappé du changement de sa propre physionomie ; suis-je votre vassal, l'esclave de mon serviteur ?

—Non, monsieur, mais j'ai honte de la faiblesse que vous manifestez. Allez devant la marquise et sa protégée ; déclarez votre mariage ; expliquez en présence de tout le monde, la honteuse comédie montée par votre épouse, de concert avec DuPlessis, pour vous forcer à reconnaître publiquement votre union. Allez, monsieur ! mais recevez les adieux de Desches-

naux, qui renonce à tous les biens dont vous l'avez comblé. J'ai servi avec contentement, avec orgueil, le noble, le grand intendant du roi ; j'ai été plus fier de lui obéir que je ne l'eusse été de commander à d'autres ; mais je ne puis consentir à partager le déshonneur du maître qui cède au premier revers de la fortune, et dont les hardis projets se dissipent comme la fumée au plus léger souffle de l'orage.

M. Hocquart fut subjugué par l'accent que Deschesnaux sut donner à ces paroles ; il sembla au malheureux intendant que son dernier ami allait l'abandonner. Il étendit la main vers son confident en murmurant :

—Ne me quittez pas... que voulez-vous que je fasse ?

—Que vous retrouviez votre énergie, votre courage, mon noble maître ; que vous soyez plus fort que ces orages qui bouleversent les âmes vulgaires. Etes-vous le premier auquel l'ambition intéressée d'une femme ait tendu des pièges ? Vous livrerez-vous au désespoir parce que votre cœur s'est laissé prendre aux apparences d'un sentiment tendre ? Que le projet hardi, mais opportun, conçu par vous-même, devienne un ordre dicté par un esprit supérieur, et j'aurai la fermeté de l'exécuter. C'est l'acte d'une justice impassible.

Pendant que Deschesnaux parlait ainsi, l'intendant le regardait en lui serrant les mains. Il semblait vouloir s'approprier cette fermeté qui était si loin de son cœur. Enfin, avec une tranquillité affectée, il parvint à prononcer ces paroles :

—J'y consens : qu'elle disparaisse ! mais qu'il me soit permis de la pleurer, non telle qu'elle s'est fait connaître, mais telle que je l'ai crue quand je l'ai aimée......

—Non, monsieur l'intendant, point de larmes : elles ne sont point de saison. Il faut penser à DuPlessis qui a tout conduit.

—Ce nom seul, Deschesnaux, suffirait pour changer les larmes en sang. DuPlessis sera puni par ma main ; rien ne me fera changer de résolution.

—C'est une imprudence, monsieur. Mais choisissez le temps et l'occasion, et quittez cet air sombre et égaré.

—Soyez tranquille, Deschesnaux, je ferai tout pour seconder le destin, et mon horoscope sera accompli. Je retourne au château passer la soirée. N'avez-vous rien autre chose à me dire ?

—Je vous demanderai votre anneau, pour prouver à vos autres serviteurs que j'agis d'après vos ordres.

L'intendant prit la bague qui lui servait de sceau et dit en la lui remettant avec un air sombre et terrible:

—Quoi que vous fassiez, agissez promptement.

Puis il sortit précipitamment comme s'il eût voulu fuir le lieu où il venait de donner son ordre barbare, et se rendit au château du commandant, où le gouverneur venait d'arriver, de retour de son voyage aux Forges de St-Maurice. M. Bégon n'était pas encore assez bien pour avoir pu l'y accompagner.

Pendant que le gouverneur parlait à M. Hocquart des forges qu'il venait de visiter, le docteur Painchaud s'approcha d'eux pour rendre compte de l'examen qu'il avait fait de l'état de madame Deschesnaux, comme tout le monde au château appelait Joséphine depuis le matin.

—Eh bien ! docteur, demanda M. de Beauharnais, que pensez-vous de la pauvre femme ?

—Excellence, cette dame garde un sombre silence sur tout ce qui la concerne, ou répond par des mots sans suite. Elle est plongée dans une noire mélancolie, et elle donne tous les signes caractéristiques de l'aliénation. Elle se croit poursuivie, et son imagination en délire

lui montre des fantômes. Son mari ferait bien de l'emmener le plus tôt possible loin du tumulte qui trouble sa pauvre tête et redouble ses hallucinations.

—Oui, dit le gouverneur, qu'elle quitte la ville, que M. Deschesnaux l'emmène sans retard. Il est réellement malheureux qu'une si belle personne ait perdu sa raison ; qu'en pensez-vous, M. l'intendant ?

—Très malheureux, en vérité, répondit ce dernier en affectant l'indifférence.

—Bientôt de nouveaux amusements commencèrent. Ce soir-là ils consistaient en simulacres de combats entre des Iroquois et des Hurons. Dans le but de se délivrer un moment de l'horrible état de contrainte qui torturait son âme, M. Hocquart se mêla aux masques, couvert d'un manteau qui le déguisait. Mais il fut bientôt accosté par un masque qui lui dit à l'oreille :

—Je désire avoir avec vous un instant d'entretien privé pour une affaire très importante et très pressée qui vous touche de près.



CHAPITRE XXXV

LE DUEL

Celui qui venait de parler à l'intendant, était vêtu de noir ; et bien qu'il eût la figure couverte d'un masque, il ne faisait pas partie des acteurs.

—Qui êtes-vous ? et que me voulez-vous ? demanda M. Hocquart.

—Je ne puis vous le dire qu'en particulier, monsieur.

—Je ne puis parler avec un inconnu ; quel est au moins votre nom ?

—Le capitaine DuPlessis. Ma langue a été liée pendant vingt-quatre heures, mais ce délai est expiré. Je puis parler maintenant, et c'est par égard pour vous que je m'adresse à vous d'abord.

L'intendant resta un instant immobile en entendant le nom de celui qu'il croyait son ennemi ; mais sa stupeur fit aussitôt place à son désir de vengeance. Cependant, il eut assez d'empire sur lui-même pour ajouter avec sang-froid :

—Et que demande de moi M. le capitaine DuPlessis ?

—Justice, monsieur.

—Justice ! Tous les hommes y ont droit, et vous surtout, M. DuPlessis ; soyez sûr qu'elle ne tardera pas à vous être faite.

—Je n'attendais pas moins de vous, M. l'intendant. Mais le temps presse : il faut que je vous parle ce[illegible] nuit même. Puis-je aller vous trouver da[illegible]tre appartement, à l'heure que vous indiquerez ?

—Non, répondit M. Hocquart d'un air farouche ; non, ce n'est pas sous mon toit que nous devons nous expliquer, mais sous la voûte du firmament.

—Vous êtes irrité, monsieur ; je me demande pourquoi. Je ne vois rien pour exciter votre colère. Mais le lieu de notre rendez-vous m'est indifférent, pourvu que vous m'accordiez une demi-heure d'entretien.

—Un temps plus court suffira, je l'espère. Trouvez-vous dans le parterre en arrière du château dès que le gouverneur sera rentré dans ses appartements.

—Il suffit, monsieur, j'y serai.

—Le ciel se montre enfin propice à mes vœux, se dit l'intendant après que DuPlessis se fut retiré ; il livre à ma vengeance le misérable auteur du coup qui m'a frappé si cruellement.

Au bout d'une heure environ, il se retira dans une chambre que M. Bégon tenait à sa disposition au château, et envoya chercher Deschesnaux. On revint l'informer que M. Deschesnaux était parti depuis une demi-heure de la maison du docteur Alavoine, avec trois personnes, dont l'une était enfermée dans une litière.

—Est-il resté quelqu'un de sa suite ? demanda M. Hocquart.

—Monsieur, répondit le domestique du docteur Alavoine, au moment où M. Deschesnaux allait partir, son serviteur, Michel Lavergne, était absent, ce qui a grandement contrarié M. Deschesnaux. Mais je viens de voir Michel occupé à seller son cheval, pour courir, sans doute, rejoindre son maître.

—Allez lui dire de venir me trouver ici de suite, ajouta M. Hocquart.

Dès que le domestique fut sorti, l'intendant se dit avec agitation :

—Deschesnaux s'est trop pressé ; il m'est fidèle, attaché, mais son zèle l'emporte. Il a ses desseins qu'il veut faire réussir. Si je m'élève, il s'élève, et il ne se montre que trop pressé de m'affranchir de l'obstacle qui me ferme le chemin du pouvoir. Je ne veux pas de précipitation. Elle sera punie, mais après y avoir réfléchi froidement. Pour aujourd'hui, une première victime me suffit, et cette victime m'attend dans le parterre, à deux pas d'ici.

Il se mit en toute hâte à écrire le billet suivant :

"Mon cher Deschesnaux,

"J'ai résolu de différer l'affaire confiée à " vos soins, et je vous enjoins expressément de " ne pas aller plus loin pour ce qui la regarde. " Je vous recommande de revenir au plus tôt " ici, aussi vite que vous aurez mis en sûreté " le dépôt qui vous est confié. Mais dans le " cas où ces soins vous retiendraient plus long- " temps que je ne le suppose, renvoyez-moi de " suite mon anneau. Je compte comme tou- " jours sur votre fidèle obéissance.

"HOCQUART."

Comme il finissait cette lettre, Lavergne se présenta.

—Combien de temps te faut-il pour rejoindre ton maître ? dit M. Hocquart.

—Une heure, à peu près, monsieur.

—J'ai entendu parler de toi, continua l'intendant : on dit que tu es actif, mais trop adonné au vin et trop querelleur pour que l'on puisse te confier quelque chose d'important.

—Monsieur, j'ai été soldat, marin, voyageur, aventurier. Ce sont des métiers qui n'enseignent pas la tempérance. Mais, quoi que j'aie pu faire, je n'ai jamais oublié ce que je devais à mon maître.

—Alors fais que je m'en aperçoive en cette occasion. Porte cette lettre à M. Deschesnaux. J'attache la plus grande importance à ce qu'elle lui soit remise le plus promptement possible. Pars de suite, et sers-moi fidèlement, tu t'en trouveras bien.

—Je n'épargnerai ni mes soins ni mon cheval, dit Lavergne en sortant avec précipitation.

—Néanmoins, il trouva le temps, avant de monter à cheval, de jeter un coup d'œil sur la missive assez négligemment fermée, et il se dit tout surpris :

—Quel secret ! Moi qui la croyais la femme de Deschesnaux ! Mais avance, galant ; mes éperons et tes flancs vont renouveler connaissance ensemble.

Quand Michel se fut éloigné, l'intendant alla changer de costume à la maison du docteur Alavoine, puis se rendit dans le parterre en arrière du château. Chemin faisant, il songeait à la lettre qu'il venait d'envoyer à Deschesnaux.

—J'ai bien fait, pensait-il, de retarder ma vengeance contre cette malheureuse. Certes, je ne serai pas entravé dans la brillante carrière qui s'offre à moi, par des liens que le ciel doit réprouver ; mais il y a, pour les briser, d'autres moyens que d'attenter aux jours d'une femme. Nous pouvons être séparés par des royaumes. Avec de l'argent, on peut envoyer une personne se promener au loin, et, de plus, la bien faire garder en même temps.

Pendant que la vengeance de l'intendant prenait ainsi à ses yeux un caractère de modération et de générosité, il arriva au parterre. La lune à moitié cachée par des nuages, l'éclairait d'une lumière blafarde. Il s'approcha d'un homme enveloppé dans son manteau, et, reconnaissant DuPlessis, il lui dit :

—Vous vouliez me parler en secret ? me voici.

—Monsieur l'intendant, ce que j'ai à vous communiquer m'intéresse si vivement, et je désire tellement que vous soyez favorable à ma demande, que je veux d'abord me justifier de tout ce qui pourrait me nuire auprès de vous. Vous me croyez votre ennemi ?

—N'en ai-je pas quelques motifs apparents? répondit M. Hocquart en cherchant à maîtriser sa colère.

—Monsieur, vous êtes injuste. Je suis ami de M. le commandant Bégon que l'on nomme votre rival, mais je ne suis ni sa créature ni son partisan. Les intrigues ne conviennent pas à mon caractère. Ne pensez pas, non plus, que mon ancien attachement pour la malheureuse femme de qui je viens vous entretenir, soit la cause de ma démarche auprès de vous. C'est au nom de son vieux père seulement que je viens réclamer votre justice. Je l'eusse fait plus tôt si Joséphine ne m'eût arraché la promesse de ne pas chercher à la défendre contre son indigne époux avant......

—Capitaine DuPlessis, oubliez-vous de qui vous parlez ?

—Non, monsieur, je parle de son indigne époux, je le répète, de celui qui tient une pauvre femme prisonnière, afin, peut-être, d'exécuter des projets criminels. Cela doit cesser. Je parle en vertu de l'autorité d'un père. Joséphine doit être délivrée de toute contrainte. Permettez-moi d'ajouter que l'honneur de personne n'est intéressé autant que le vôtre à ce que l'on fasse droit à de si justes demandes.

L'intendant resta d'abord pétrifié en voyant avec quel sang-froid l'auteur de ses maux se posait en avocat de celle dont il croyait avoir tant à se plaindre. Il fut un instant sans pouvoir répondre, la fureur l'étouffait. Enfin, il dit :

—Je me demande si la verge du bourreau ne vaudrait pas mieux, pour punir un miséra-

ble comme vous, que l'épée d'un gentilhomme. Cependant, vil espion et lâche conspirateur, en garde !

DuPlessis, malgré la profonde surprise où l'avaient jeté les paroles de l'intendant, le voyant se précipiter sur lui l'épée à la main, fut forcé d'en faire autant. Le combat continuait depuis une couple de minutes lorsque des pas précipités se firent entendre dans le parterre.

—Nous sommes interrompus, dit M. Hocquart, suivez-moi, sortons d'ici.

En s'éloignant, il ajouta :

—Si vous avez assez de courage pour terminer ce combat, demain, tenez-vous près de moi lorsque les amusements commenceront ; nous trouverons moyen de nous en absenter.

—J'y serai, monsieur. L'insulte que vous m'avez faite, quoique j'en ignore le motif, demande réparation.



CHAPITRE XXXVI

UNE EXPLICATION TARDIVE

Les divertissements dans l'après-midi suivante furent un combat simulé sur le fleuve entre des Indiens en canots. Pendant que le gouverneur et sa suite et une foule assez nombreuse y assistaient, M. Hocquart et DuPlessis en étaient absents. Mais leur absence ne fut remarquée de personne. Ils avaient pris chacun un cheval et s'étaient dirigés sur le chemin des Forges, s'arrêtant à environ une demi-lieue de la ville, dans un endroit où ils pensaient ne pouvoir être interrompus. Mais le passage d'une dizaine d'hommes qui transportaient du fer en charrette, des Forges à la ville, les retarda d'un quart d'heure. Lorsque tout bruit eut cessé et que personne ne fut plus en vue, l'intendant, mettant pied à terre, dit :

—Nous serons bien ici......

DuPlessis imita son exemple, mais ne put s'empêcher de dire :

—Monsieur, tous ceux qui me connaissent, savent que je ne suis pas un lâche. Je crois donc pouvoir, sans bassesse, vous demander ce qui a pu motiver votre fureur contre moi.

—Mettez-vous en garde, M. DuPlessis, si vous ne voulez recevoir de moi un affront qui vous y force.

—Il n'en t pas besoin, monsieur. Que Dieu soit juge entre nous !

Il avait à peine fini sa phrase que les épées se joignirent et le combat commença.

Il durait depuis quatre ou cinq minutes avec beaucoup de vigueur et d'adresse de part

et d'autre, lorsque DuPlessis en portant un rude coup à l'intendant, qui le para habilement, se mit dans une position désavantageuse.

L'intendant le désarma, le renversa par terre et sourit d'un air féroce en voyant la pointe de son épée à deux pouces de la gorge de son adversaire. Lui mettant alors le pied sur la poitrine, il lui ordonna de confesser les crimes dont il s'était rendu co'pable et de se préparer à mourir.

—Je n'ai rien à me reprocher, répondit DuPlessis, je suis mieux préparé que vous à la mort. Usez de votre avantage et que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne. Je ne vous ai donné aucun motif de me poursuivre de votre haine.

—Aucun motif ! aucun motif ! s'écria l'intendant. Meurs donc comme tu as vécu !

Il allait porter le coup fatal quand tout à coup on lui saisit le bras par derrière. Il se retourna en fureur, et vit avec surprise un jeune garçon qui se cramponnait à son bras droit avec une telle vigueur qu'il ne put s'en débarrasser qu'en employant toute sa force. Pendant ce moment de répit, DuPlessis se releva, et le combat eût recommencé avec acharnement si le jeune garçon ne se fût précipité aux pieds de M. Hocquart au risque de se faire blesser, et ne l'eût conjuré de l'écouter une minute.

—Lève-toi et laisse-moi ! s'écria l'intendant, ou je te frappe de mon épée. Quel intérêt te pousse à interrompre le cours de ma vengeance ?

—Un intérêt puissant, noble monsieur ; car peut-être suis-je la cause, par ma folie, de cette querelle et peut-être de malheurs plus terribles encore. Oh ! si vous voulez vivre à l'abri de tout remords, lisez de suite cette lettre.

En parlant avec une énergie à laquelle ses traits singuliers ajoutaient quelque chose de fantastique, il présenta à M. Hocquart une lettre attachée simplement par une mèche de cheveux noirs.

Quelqu'aveuglé que M. Hocquart fût par la colère, il prit la lettre des mains du jeune inconnu, pâlit en regardant l'adresse, délia d'une main tremblante le nœud de cheveux qui l'attachait, et, pendant qu'il la lisait, il chancela ; il serait tombé à la renverse, s'il ne se fût appuyé sur le tronc d'un arbre. Il resta quelque temps immobile, la pointe de son épée tournée vers la terre, sans paraître songer à la présence de DuPlessis, qui, non moins surpris que lui, se demandait si sa frénésie n'allait pas le reprendre. Enfin, l'intendant parut s'éveiller pour ainsi dire d'un songe, et, s'avançant vers DuPlessis :

—Lisez, dit-il. Prenez mon épée et perçez-moi le cœur, comme je voulais percer le vôtre il y a un instant.

DuPlessis prit la lettre, qui se lisait ainsi:

"J'ai fui la nuit dernière le manoir de la
"Rivière-du-Loup, en compagnie d'un inconnu
" compâtissant qui a bien voulu me prêter se-
" cours, pour échapper à un abominable com-
" plot tramé contre mes jours. Arrivée en cette
" ville, on n'a pas voulu me recevoir à votre
" maison occupée par le docteur Alavoine, et,
" supposant que j'étais une actrice, l'on m'a
" renvoyée au château de M. le commandant,
" où je demeure inconnue, dans la chambre que
" le capitaine DuPlessis a eu la bonté de m'a-
" bandonner, en attendant que l'on me trouve
" un asile plus convenable. Tout ce que je de-
" mande, c'est d'être délivrée de l'horrible sur-
" veillance de Deschesnaux, le plus infâme des
" hommes, qui n'est pas encore connu, mais
" qui le sera bientôt dans toute sa méchanceté.

" Je me sens défaillir sous l'effet de l'émotion
" et de la douleur la plus poignante. Chaque
" minute me paraît longue comme un siècle.

"JOSEPHINE."

—Monsieur, dit DuPlessis, que veut dire cette lettre, et quel mystère incompréhensible pour moi dans ces supplications que Joséphine adresse à M. l'intendant ?

M. Hocquart s'aperçut à ces mots que DuPlessis ne savait seulement pas que Joséphine fût sa femme. Il allait lui répondre, quand Taillefer, qui avait suivi Cyriaque Laforce d'aussi près que possible, arriva sur ces entrefaites. Il détailla rapidement les circonstances de la fuite de la pauvre femme du manoir de la Rivière-du-Loup, ainsi que celles de son arrivée aux Trois-Rivières.

—Le scélérat de Deschesnaux ! s'écria M. Hocquart. Quand je songe que Joséphine est en ce moment en son pouvoir, j'en frémis d'épouvante !

—Mais il n'a pas reçu, je suppose, d'ordres funestes pour elle ? demanda DuPlessis anxieux.

—Non, non, répondit l'intendant ; j'ai dit quelque chose dans un accès de fureur aveugle ou plutôt ignorante, mais cet ordre a été pleinement révoqué par un messager parti à la hâte. Elle est maintenant... elle doit être en sûreté.

—Elle "doit être" en sûreté ? répéta DuPlessis. Mais, monsieur, m'expliquerez-vous votre rôle dans tout ceci ? Qui êtes-vous donc pour vous être permis de disposer du sort de l'infortunée Joséphine Pezard de la Touche ?

—Qui je suis ? et que serais-je donc si je n'étais son époux ! son époux aveugle, son indigne époux ! Oh ! que j'ai été injuste envers elle...et envers vous aussi, ajouta-t-il en ten-

dant la main à DuPlessis, dont l'étonnement était égal à la douleur de l'intendant en ce moment.

—Monsieur, continua DuPlessis qui n'avait pas une confiance illimitée dans les résolutions de M. Hocquart, et qui tremblait à la pensée que Joséphine était entre les mains de Deschesnaux, je n'ai pas l'intention de vous offenser, mais je dois à l'instant instruire le gouverneur de ce qui se passe.

—Non, monsieur DuPlessis : la voix seule de Hocquart doit proclamer l'infamie de Hocquart. Je vais tout déclarer à Son Excellence, puis je vole au manoir de la Rivière-du-Loup.

En parlant ainsi il détacha son cheval et courut à toute bride au château.



CHAPITRE XXXVII

L'EXPIATION COMMENCE

Resté seul avec Taillefer et Cyriaque, DuPlessis apprit comment ce dernier avait pris la lettre au premier pour lui faire une farce, avec l'intention de la lui remettre le soir. Mais Taillefer, chassé du château par Lavergne, ainsi que nous l'avons vu, n'avait plus reparu. Cyriaque avait commencé à éprouver de l'inquiétude pour son étourderie. En regardant l'adresse de la lettre à l'intendant, il avait senti ses craintes redoubler, et avait essayé, sans pouvoir y parvenir, d'approcher de l'intendant pour lui parler en particulier. Le soir de la mascarade, dont il faisait partie, en voyant DuPlessis et M. Hocquart sortir ensemble, il s'était faufilé derrière eux, et, grâce à sa petite taille, il n'avait pas été aperçu. Il avait entendu l'intendant provoquer DuPlessis et prendre rendez-vous dans le parterre, et quand les deux adversaires y furent arrivés, il avait prévenu la garde, qui avait interrompu le duel sans voir les duellistes. Le lendemain il avait surveillé leurs démarches et les avait suivis, en courant à côté du chemin, jusqu'à leur second rendez-vous, après avoir été avertir Taillefer à l'auberge de M. Lafrenière. Nous devons ajouter que Cyriaque devait l'ardeur qu'il venait de témoigner dans cette affaire, à une indiscrétion : il avait lu la lettre et compris, malgré son apparente légèreté, quelle importance il y avait à empêcher une rencontre entre l'intendant et DuPlessis, et à remettre la missive le plus promptement possible au premier. En

cherchant Taillefer, il l'avait trouvé à l'auberge, et celui-ci lui avait appris qu'il était fort inquiet sur le sort de la dame amenée par lui aux Trois-Rivières, car il avait su le matin qu'une dame avait été enlevée en ville la nuit précédente par deux hommes, qui avaient pris la direction de l'ouest par le chemin du roi, et il ne doutait pas que ce ne fût la malheureuse dame du manoir de la Rivière-du-Loup.

Après toutes ces explications, qui ne firent qu'accroître l'anxiété de DuPlessis, il se mit en devoir de regagner le château pour connaître le résultat de la démarche de M. Hocquart et se préparer à courir au secours de Joséphine.

Lorsqu'il arriva dans la cour du château, il remarqua que l'expression des visages était tout autre qu'une heure auparavant. Les domestiques étaient rassemblés en groupe et ils tournaient leurs regards vers la grande salle du château d'un air inquiet et mystérieux. Il aperçut de Tonnancourt, qui vint à lui avec empressement et lui dit :

—Capitaine, on vous demande au château ; on vous attend avec impatience, pendant que vous vous promenez à cheval.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Ma foi, je ne saurais vous l'apprendre. M. l'intendant vient de traverser le jardin et la cour en galopant, comme s'il eût voulu tout écraser sur son passage. Il a demandé une audience à Son Excellence, et dans ce moment il est enfermé avec elle et M. Bégon. On vous a demandé plusieurs fois.

DuPlessis s'empressa d'entrer et fut admis sur-le-champ auprès de Son Excellence. Le gouverneur se promenait à grands pas dans la salle, pendant que M. Hocquart, debout près d'un fauteuil, sur lequel il avait une main posée, demeurait immobile, la tête baissée.

Interrogé, DuPlessis raconta à son tour la douloureuse histoire de Joséphine, en supprimant avec générosité ce qui était de nature à nuire à l'intendant, et en passant sous silence leur duel.

DuPlessis avait à peine fini son récit que la porte s'ouvrit et Madame de Beauharnais parut sur le seuil. Elle semblait intriguée et demanda avec une certaine animation :

—Que signifient donc ces chuchotements autour du château, ces figures décomposées que vous avez tous ici, ces émotions qui semblent s'emparer de tout le monde ?

Un silence complet fut toute la réponse à cette question.

—Si j'ai troublé quelque conversation secrète en entrant vous demander ce que tout cela veut dire, je me retire, ajouta-t-elle en interrogeant encore plus du regard que de la voix.

—Madame, répondit enfin le gouverneur, il est aussi bien que vous sachiez à présent que plus tard ce qui en est : cette dame dont je vous ai parlé et que nous croyions folle, n'est autre que l'épouse de M. l'intendant......

—Quoi !... s'écria madame de Beauharnais en se laissant tomber sur un sofa, et stupéfaite, elle s'arrêta à cette exclamation.

—Oui, poursuivit M. de Beauharnais, tout incroyable que cela nous paraisse, c'est le cas : Mademoiselle Pezard de la Touche a épousé, non Deschesnaux, mais M. Hocquart, et, pour des raisons que je ne connais pas encore, et que, vu la gravité des circonstances, je ne veux pas chercher à pénétrer ici, M. l'intendant a tenu ce mariage secret jusqu'à ce moment.

—Et quelle est donc cette gravité des circonstances ? Quelque malheur serait-il arrivé à cette dame ? demanda la marquise en laissant la compassion l'emporter sur le ressentiment

que cette nouvelle inattendue venait de faire naître en elle.

—Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, reprit le gouverneur ; mais elle a été enlevée la nuit dernière par le nommé Deschesnaux, et M. l'intendant regrette maintenant ce qui a été fait et veut aller arracher sa malheureuse femme à la garde de cet homme.

—C'est ce qu'il aurait dû faire déjà, dit la marquise, chez laquelle la colère succéda à la pitié dès qu'elle apprit que rien de fatal n'était arrivé à Joséphine. Entrez, mademoiselle, entrez, ajouta-t-elle en s'adressant à Mlle de Beauharnais, qui, poussée aussi par la curiosité et l'inquiétude tout à la fois, venait à son tour, hésitante, tâcher de connaître l'explication de ce qui paraissait se passer de si étrange. Les réjouissances ne sont pas épuisées, mademoiselle : il nous reste à célébrer les noces de M. l'intendant. Vous paraissez surprise ? Rien n'est pourtant plus vrai. Il nous en avait fait un secret, afin de nous ménager sans doute le plaisir de la surprise. Je vois que vous mourez d'envie de savoir qu'elle est l'heureuse épouse de M. l'intendant de Sa Majesté au Canada : c'est Joséphine Pezard de la Touche, la même qui a figuré dans les divertissements d'hier comme la femme de son serviteur Deschesnaux...

—Au nom du ciel ! madame, interrompit M. Hocquart en se levant, ne foulez pas aux pieds le ver de terre déjà assez écrasé !

—Dites plutôt un serpent, monsieur, la comparaison sera plus exacte, répliqua la marquise en sortant de l'appartement suivie de Mlle de Beauharnais, qui avait peine à en croire ses yeux et ses oreilles.

M. Bégon, qui n'avait pas encore parlé, dit alors :

—Ce n'est pas le temps des reproches et des récriminations : la première chose à faire, est

de songer à enlever cette pauvre femme du pouvoir de ce Deschesnaux.

—Vous avez raison, reprit M. de Beauharnais, car je la crois en d'assez mauvaises mains.

—Excellence, soupira M. Hocquart, je cours commencer la réparation de mes torts impardonnables.

—Je vous suis, ajouta DuPlessis.

Et ils sortirent ensemble. Un instant après ils étaient au galop sur le chemin de la Rivière-du-Loup, en compagnie de Taillefer, qui avait obtenu la permission de les accompagner. Vers le coucher du soleil, ils étaient rendus au village d'Yamachiche. Ils s'y arrêtèrent pour faire boire leurs chevaux.

Comme ils allaient repartir pour continuer leur route, ils virent venir à eux un ecclésiastique, lequel leur demanda s'il n'y avait pas parmi eux quelqu'un qui entendît la chirurgie et qui voulût bien visiter un pauvre blessé qu'il avait recueilli le long du chemin, le matin même. Taillefer reconnut le révérend M. C. Poqueleau, prêtre, curé de la paroisse, et offrit de faire de son mieux. Il entra au presbytère suivi de M. Hocquart et de DuPlessis.

Quelle ne fut pas leur surprise quand ils aperçurent Michel Lavergne ! Le malheureux était dans les angoisses de la mort. Une balle lui avait traversé le corps, et rien ne pouvait le sauver. Il reconnut DuPlessis et lui fit signe d'approcher de son lit. Avec grande peine il lui fit entendre que la dame était en danger. Mais on ne put obtenir d'autres renseignements de lui.

Cette rencontre fit concevoir à nos trois voyageurs de nouvelles craintes sur le sort de Joséphine. Ils poursuivirent donc leur route avec la plus grande célérité.

Ils n'étaient pas encore rendus à la Rivière-du-Loup que Michel Lavergne expirait entre les bras du dévoué curé d'Yamachiche.

CHAPITRE XXXVIII

SUR LE CHEMIN DE LA MORT

Il nous faut maintenant revenir au moment où Deschesnaux, profitant des ordres de l'intendant et du conseil du gouverneur, se hâta de se prémunir contre la découverte de sa perfidie, en éloignant de suite Joséphine des Trois-Rivières. Dans ce dessein, il fit demander Michel Lavergne, et il fut très irrité d'apprendre qu'on ne pouvait le trouver. Il alla réveiller Thom Cambrai, qui, ainsi que nous l'avons vu, était venu aux Trois-Rivières pour prévenir Deschesnaux de l'évasion de Joséphine. Cambrai était couché et dormait profondément lorsque, pénétrant dans sa chambre, Deschesnaux lui dit :

—Holà ! ho ! éveille-toi ; le diable ne t'a pas encore renvoyé de son service.

En même temps il secoua le dormeur, qui se leva encore à moitié endormi et en balbutiant : "Au voleur ! au voleur ! Louise ! au secours !"

—N'as-tu pas honte, imbécile, dit Deschesnaux en le secouant plus fort, de parler ainsi ? Allons, debout l'heure est venue de changer ton bail du manoir et du moulin en un acte de propriété.

—Si vous me l'eussiez dit à la face du jour, répondit Cambrai, je m'en serais réjoui ; mais, à cette heure, quand la pâleur de votre visage forme un sinistre contraste avec la légèreté de vos paroles, je ne puis m'empêcher de penser à ce que vous allez me demander plutôt qu'à la récompense que vous me promettez.

—Comment, vieux fou ! il ne s'agit que de reconduire à la Rivière-du-Loup ton ancienne prisonnière.

—Est-ce véritablement tout, Deschesnaux ?

—Oui, tout, et peut-être une bagatelle en sus.

—Ah ! reprit Cambrai, votre pâleur augmente.

—Ne fais pas attention à ma pâleur, Thom ; pense plutôt au manoir et au moulin, qui vont devenir ta propriété. Prends tes hardes et habille-toi vite ; les chevaux sont prêts; il ne manque que cet infernal vaurien de Lavergne, qui est allé faire une orgie je ne sais où. Mais j'ai recommandé qu'on lui dise de nous rejoindre immédiatement. Allons n'oublie pas tes pistolets. Voyons, partons.

—Et où allons-nous ?

—A la chambre de madame, parbleu ! il faut qu'elle parte de suite. Tu n'es pas homme, je suppose, à t'effrayer de ses cris ?

—Non, si nous pouvons nous appuyer sur quelque texte de l'Ecriture. Il est dit : "Femmes, obéissez à vos maris." Mais les ordres de monsieur nous mettent-ils à couvert, si nous sommes obligés d'employer la force ?

—Tiens, voilà son anneau.

Ayant ainsi répondu aux objections de Cambrai, Deschesnaux se rendit avec lui à la chambre de Joséphine. On peut se faire une idée de l'horreur qu'elle éprouva quand, réveillée en sursaut,—car elle s'était endormie, vaincue par la fatigue et l'émotion, en attendant vainement son mari,—elle vit auprès de son lit Deschesnaux et Cambrai.

—Madame, dit le premier, M. Hocquart vous envoie l'ordre de nous accompagner sans délai à la Rivière-du-Loup. Voici son anneau, que je vous montre comme preuve de sa volonté formelle.

—C'est une imposture ! s'écria la pauvre femme affolée de terreur ; vous avez volé ce gage, vous qui êtes capable de toutes les bassesses.

—Si vous ne vous préparez pas immédiatement à nous suivre, madame, nous aurons le regret d'employer la force.

—La violence ! Vous n'oseriez employer ce moyen, lâches que vous êtes !

—C'est ce que vous allez voir, madame, si vous m'obligez à vous servir de valet de chambre.

Cette menace fit pousser de tels cris à la malheureuse Joséphine qu'ils furent entendus des domestiques de la maison et des personnes du dehors, et que, sans la conviction, où chacun était de sa folie, on fût accouru à son secours. S'apercevant que ses cris étaient inutiles, elle s'adressa à Cambrai dans les termes les plus touchants et le conjura, au nom de l'innocence de Louise, de ne pas permettre qu'on la traitât avec tant d'indignité.

Ne voyant arriver aucun secours et un peu rassurée par les paroles de Cambrai, elle se résigna et promit de s'habiller, si l'on voulait la laisser seule un moment. Deschesnaux l'assura que M. Hocquart serait à la Rivière-du-Loup le plus tard vingt-quatre heures après elle, et se retira avec Cambrai dans une chambre à côté.

Lorsqu'elle fut prête, ils revinrent et Cambrai lui affirma que c'était la volonté de M. Hocquart qu'elle s'éloignât le plus promptement possible des Trois-Rivières, et qu'elle n'avait rien à craindre. La pauvre femme se laissa alors placer dans une litière, jeta un dernier regard sur le château qui brillait de l'éclat des lumières de la fête, et, laissant retomber sa tête sur son sein, elle s'enfonça dans la litière et s'abandonna à la Providence.

Deschesnaux suivit la litière, mais à quelque distance, voulant avoir une conversation particulière avec Michel Lavergne, qu'il espérait voir bientôt arriver, et qu'il regardait comme l'agent le plus propre à exécuter ses cruels desseins. Il était à peu près à mi-chemin entre le fort de la Grande-Rivière et l'église d'Yamachiche, quand il entendit le galop d'un cheval. C'était celui de Lavergne.

—Chien d'ivrogne ! dit Deschesnaux, ton inconduite te fera bientôt monter à la potence; je voudrais que ce fût demain.

—J'ai été retenu par M. l'intendant Hocquart, répliqua Michel. Mais sachez que je ne souffrirai plus de propos insolents de la part d'un homme qui, après tout, n'est qu'un serviteur comme moi.

Deschesnaux fut surpris de cette impertinence, mais il l'attribua à l'ivresse, et feignit de ne pas s'en apercevoir. Il se mit à sonder Michel afin de savoir si ce dernier consentirait à écarter le seul obstacle qui, dans son opinion, empêchait l'intendant de parvenir à un rang assez élevé pour récompenser ses fidèles serviteurs au delà de leurs désirs. Et comme Lavergne avait l'air de ne pas comprendre, il lui dit, sans détour, qu'il s'agissait de tuer la personne qui était dans la litière.

—Oui-dà ! maître Deschesnaux. Faites bien attention : il y a des gens qui en savent plus long que d'autres, entendez-vous ? Je connais les intentions de M. l'intendant mieux que vous ; il me les a confiées, à moi qui suis un homme de confiance. Voici une lettre qui renferme ses ordres, et ses derniers mots sont ceux-ci :

"Michel Lavergne,—car il ne me traite pas de chien et de coquin comme le font certains individus pas plus messieurs que moi,—Michel, il faut que Deschesnaux conserve tous les égards possibles pour Mme Hocquart... Je vous char-

ge d'y veiller et de lui redemander mon anneau."

—Vraiment ! reprit Deschesnaux. Alors, tu sais tout ?

—Tout, et vous feriez mieux de rester mon ami.

—Personne n'était-il présent, quand M. Hocquart t'a parlé ?

—Pas un être vivant. Croyez-vous que M. l'intendant confierait ses secrets à tout autre qu'à un homme éprouvé comme moi ?

Deschesnaux regarda autour de lui.

La litière était à une quinzaine d'arpents devant eux ; on était au milieu d'une route, et le plus grand silence régnait partout. Il continua :

—Tu voudrais donc te tourner contre celui dont tu as été l'apprenti, Michel ?

—Ne m'appelez pas Michel tout court ; vous pouvez dire "monsieur" ; je le suis autant que vous. Si j'ai été en apprentissage, mon temps est fini, et je puis passer maître à mon tour.

—Reçois d'abord tes gages, insensé ! dit Deschesnaux en prenant son pistolet et en traversant le corps de Lavergne d'une balle.

Le malheureux tomba sans pousser un seul cri.

Deschesnaux, mettant pied à terre, le fouilla, prit la lettre de l'intendant et s'éloigna.



CHAPITRE XXXIX

TRISTE FIN

Le voyage s'acheva avec rapidité et vers la fin de la nuit, les voyageurs se trouvèrent près du village de la Rivière-du-Loup. Deschesnaux s'approcha alors de la litière et demanda à voix basse à Cambrai :

—Que fait-elle ?

—Elle dort.

—Elle dormira bientôt plus profondément... Il faut songer à la loger en lieu sûr.

En arrivant au manoir, Mme Hocquart demanda Louise et parut alarmée d'apprendre qu'elle ne serait plus servie par l'estimable jeune fille.

—Mon enfant m'est chère, madame, dit Cambrai, et je ne veux pas qu'elle apprenne à mentir et à tramer des fuites.

Joséphine ne répondit rien à cette insolence, et témoigna avec douceur le désir de se retirer dans sa chambre.

—C'est juste, reprit Cambrai ; mais vous n'irez pas dans cet appartement rempli de vanités mondaines ; vous dormirez dans un lieu plus sûr.

—Plût au ciel que ce fût dans ma tombe ! répartit mélancoliquement Mme Hocquart. Mais on frémit malgré soi à la pensée de la mort.

—Vous n'avez, madame, aucune raison de vous arrêter à cette pensée : M. l'intendant vient ici ce soir ou demain matin, et vous rentrerez sans doute dans ses bonnes grâces.

—Mais viendra-t-il ? viendra-t-il bien certainement, bon M. Cambrai ?

—Ah ! oui, bon M. Cambrai ! Mais quand vous parlerez à M. Hocquart, serai-je encore le bon M. Cambrai ? Pourtant, je n'ai agi que par ses ordres.

—Vous serez mon protecteur, un protecteur un peu brusque, il est vrai, mais enfin un protecteur. Ah ! si Louise était avec moi, que je serais contente !

—Elle est mieux où elle est, madame. Mais voulez-vous prendre quelque nourriture ?

—Oh ! non, non ! ma chambre, ma chambre !

—Je vais vous y conduire et vous y laisser quelque chose, au cas où vous aimeriez à boire ou à manger un peu.

Puis il la fit monter au second et entrer dans sa chambre, à lui. C'était un appartement situé à l'extrémité nord-est du manoir. Il avait une porte qui donnait au dehors sur une galerie à laquelle venait se joindre une espèce de pont-levis léger jeté sur la rivière et dont la moitié, celle qui tenait à la galerie du manoir, était abaissée à volonté de manière à interrompre la communication avec la rive opposée. Cela servait à Cambrai pour communiquer avec le moulin sans avoir besoin de faire un circuit de plusieurs arpents par le pont de l'auberge du Canard-Blanc. Mais chaque soir il avait soin d'abaisser le pont-levis, par crainte sans doute des voleurs, car, comme tous les avares, il ne craignait rien tant que les voleurs, et en soupçonnait partout.

—Pourquoi fermez-vous à clef la porte sur moi ? demanda Joséphine avec inquiétude, en voyant que Cambrai mettait la clef dans la serrure pour la refermer.

—C'est pour empêcher, madame, que les gens de la maison ne viennent vous troubler. Si vous avez besoin de prendre l'air ou d'appeler pour quelque chose, vous pourrez sortir

sur la galerie, par cette autre porte, que vous ouvrirez ou fermerez à l'aide de ces verrous.

La pauvre femme n'en dit pas davantage, et Cambrai ferma à clef la porte qui donnait à l'intérieur sur une antichambre inoccupée et nue de tout ameublement.

Joséphine, restée seule, ouvrit la porte qui donnait sur la galerie et vit qu'aucun escalier ne descendant dans la cour, il n'y avait pour elle de moyen de s'échapper qu'en traversant la rivière sur le petit pont de trois planches de largeur, qui reliait la chambre de Cambrai à la maison du meunier de l'autre côté.

Ce soir, se dit-elle, quand il fera noir, si mon mari n'est pas arrivé, je m'échapperai par là et courrai me placer sous la protection du bon M. Mercier,—c'était le nom du curé de la Rivière-du-Loup,—qui, lui, saura bien trouver assez de secours pour résister à mes persécuteurs. Raboin—tel était le nom du meunier,—est une bonne nature, il ne me dénoncera pas, s'il a connaissance de ma fuite.

En se parlant ainsi, elle jeta un coup d'œil à ses pieds, où la rivière, gonflée par de fortes pluies récentes, coulait à pleins bords. D'ailleurs à cette époque, où le déboisement des terres était peu avancé encore, les eaux de la petite comme de la grande rivière du Loup étaient en tout temps de l'année, excepté pendant la crue du printemps, plus hautes qu'à présent. Le sourd grondement des eaux tombant de la chaussée, le courant rapide qu'elle remarquait, et l'humidité glaciale qui montait des flots écumants, par ce matin d'une froide journée d'octobre, tout cela augmenta son effroi.

—Si le vertige gagnait ma pauvre tête, et si j'allais tomber dans cet abîme ! pensa-t-elle. Mais non, il y a des garde-corps, et je n'aurai qu'à faire attention.

Comme elle se faisait cette réflexion, elle entendit des pas dans la cour en arrière, et elle rentra doucement dans sa chambre en verrouillant la porte.

—Eh bien ! dit Deschesnaux à Cambrai, à présent que l'oiseau est dans la cage, fais-nous servir à déjeuner, nous en avons certes besoin, après une pareille nuit de marche et de fatigue ; moi je vais chercher le vieux docteur. Il y aura de l'ouvrage pour lui, il faut le mettre de bonne humeur.

Mais il revint au bout d'un instant seul, avec un rire sinistre sur les lèvres.

—Notre ami s'est exhalé, fit-il.

—Que voulez-vous dire ? demanda Cambrai. Se serait-il enfui avec mes cinquante écus, qui devaient se multiplier plus de mille fois ? J'aurais recours à la justice pour faire arrêter et punir le mécréant.

—Tu as un moyen plus sûr de les retrouver : va te pendre et plaider contre Degarde devant le tribunal du diable, car c'est là qu'il a porté sa cause.

—Est-il donc mort ?

—En effet, il est mort. Il a le visage et le corps tout enflés. Il venait sans doute de mélanger quelques-unes de ses drogues infernales ; le masque de verre qu'il portait sur son visage est tombé, et le poison s'est insinué dans son cerveau.

—Grand Dieu ! Mais croyez-vous, Deschesnaux, que la transmutation avait eu lieu ? Avez-vous aperçu des lingots dans le creuset ?

—Je n'ai vu que Degarde mort ; c'est un spectacle hideux. Il faut l'enterrer bien avant dans la cave avec ses instruments. Qui songera à lui et s'apercevra qu'il n'est plus ? Personne, vraisemblablement. Maintenant, il faut s'occuper d'elle. Comment allons-nous en finir ?

A ces mots, Cambrai s'approcha lentement de la table et dit :

—Bon Dieu ! Deschesnaux, faut-il donc en venir là ?

—Oui, Thom, si tu veux gagner cette propriété.

—J'avais toujours craint que ça ne finît ainsi. Mais comment ferons-nous, Deschesnaux ? car, pour rien au monde, je ne voudrais porter la main sur elle.

—J'aurais la même répugnance à le faire, Thom. Nous devons regretter ce sorcier de Degarde et son élixir, et ce vaurien de Lavergne.

—Comment ! où est donc en effet Lavergne ?

—Ne m'adresse pas de question sur son compte ; tu le verras sans doute un jour. Mais revenons à des affaires plus sérieuses. Thom, cette trappe, ou ce pont-levis de ton invention, peut-il avoir l'apparence d'être sûr, quoique les supports soient enlevés ?

—Oui, il peut rester levé comme de coutume sans les supports, mais une personne n'aurait pas fait quatre pas dessus qu'il s'abaisserait en un clin d'œil, précipitant son fardeau dans la rivière... Ah ! mon Dieu ! tout cela finira mal pour nous tous...

—Tu t'alarmes de rien, Thom. Ne vois-tu pas qu'elle mourrait en ayant voulu s'enfuir... Que pouvions-nous faire à cela, toi ou moi ? Allons déjeuner... nous nous concerterons après-midi.

Dans l'après-midi, vers le soir, Cambrai visita l'infortunée prisonnière et lui porta quelque nourriture. Il fut tellement touché de sa douceur et de sa résignation qu'il ne put s'empêcher de lui recommander de ne pas mettre le pied dehors avant l'arrivée de M. Hocquart.

—Et j'espère, ajouta-t-il, qu'il arrivera bientôt.

—Hélas ! dit la malheureuse Joséphine, je ne sais plus que penser : il m'avait promis de revenir de suite auprès de moi, et je ne l'ai

plus revu ! Il est impossible qu'il ignore que l'on m'a forcée à revenir ici, et il n'est pas encore arrivé à mon secours, bien que trois ou quatre heures suffisent pour se rendre des Trois-Rivières ici, avec un bon cheval. Dieu seul connaît le fond des cœurs et peut prévoir le dénouement de cette triste aventure. Que sa volonté soit faite... je n'espère plus qu'en son infinie miséricorde !

Cambrai, ému, ce qui lui arrivait rarement, alla rejoindre son complice, après avoir soulagé en partie sa conscience du poids qui l'accablait.

Deschesnaux et lui se retirèrent dans la salle à dîner, au premier, et attendirent ce qui allait arriver. Ils attendirent vainement. Il faisait noir depuis une demi-heure, et rien n'avait bougé au dehors. Deschesnaux se dit :

—Peut-être a-t-elle résolu d'attendre que son mari soit venu pour sortir ; je n'y avais pas songé.

Et il sortit.

Au bout de quatre ou cinq minutes, Cambrai entendit les pas d'un cheval dans la cour, puis un coup de sifflet semblable au signal de l'intendant lorsqu'il arrivait. L'instant d'après, la porte de sa chambre s'ouvrait, et l'infortunée Joséphine, ne pouvant voir de la galerie dans la cour que l'angle du mur cachait à ses regards, s'avançait quelques pas sur le petit pont-levis pour tâcher de découvrir qui arrivait : soudain le pont s'abaissa sous son poids, et elle fut précipitée d'une hauteur de vingt pieds dans les flots, en poussant un faible cri.

Cambrai, en entendant le pont s'abattre, courut dehors pour s'assurer de ce qui venait d'arriver.

—Je ne croyais pas imiter si bien le signal de l'intendant, lui dit Deschesnaux en le rencontrant au coin du manoir.

—Vous êtes un démon incarné ! répondit Cambrai tremblant, vous l'avez tuée par ses plus tendres affections.

—Imbécile ! répartit Deschesnaux, ta tâche est remplie, ta récompense assurée, et nos embarras terminés. Regarde dans la rivière : que vois-tu ?

—Je vois des vêtements blancs semblables à un monceau de neige. Dieu ! elle soulève un bras... on ne voit plus rien !

—Au secours ! au secours ! une personne se noie au milieu de la rivière, vis-à-vis d'ici, cria de l'autre côté Raboin, le meunier.

—C'est la dame du manoir qui, dans un accès de folie et, trompant notre surveillance, vient de se jeter à l'eau, répondit Deschesnaux. Avez-vous quelque crochet dont on pourrait se servir pour essayer de la repêcher ?

—Non, dit Raboin, mais je cours demander à M. Gravel s'il en a.

—Dépêchez-vous, ajouta l'hypocrite Deschesnaux.

Cinq minutes plus tard, une trentaine de personnes étaient rendues sur les bords de la rivière entre le moulin et le pont de l'auberge du Canard-Blanc, attendant avec anxiété les résultats des recherches que de chaque rive plusieurs hommes faisaient au fond de la rivière à l'aide de grappins improvisés. Sur ces entrefaites, trois cavaliers passèrent au galop et entrèrent dans le parc du manoir. C'étaient M. Hocquart, DuPlessis et Taillefer. En les voyant arriver, Cambrai disparut, mais Deschesnaux, avec son front d'airain ordinaire, alla au-devant de l'intendant.

—Que signifie ce rassemblement de monde ? demanda celui-ci en sautant à terre.

—Hélas ! monsieur, répondit Deschesnaux des larmes dans la voix, un malheur vient d'arriver.

—Deschesnaux ! Deschesnaux ! malheur à vous-même ! reprit M. Hocquart, dont un terrible soupçon venait à ces mots de frapper l'esprit.

—Toute la journée, poursuivit rapidement Deschesnaux sans se laisser déconcerter par cette menace, elle a donné des signes inquiétants de dérangement d'esprit, véritable dérangement, cette fois. Le ciel voulait peut-être par là nous punir d'avoir menti l'autre jour en la faisant passer pour folle lorsqu'elle ne l'était pas encore. Ne voulant pas que rien de funeste lui arrivât, je me préparais, tout à l'heure, à courir vous avertir,—mon cheval est encore là dans la cour qui m'attend,—lorsque soudain elle se précipita du haut de la galerie dans la rivière.

—Et vous ne vous êtes pas jeté après elle pour l'en retirer, lâche ? s'écria M. Hocquart.

—Voyez mes habits tout trempés, que je n'ai pas pris seulement le temps d'enlever avant de risquer ma vie pour sauver la sienne si c'était possible ; mais elle avait déjà disparu sous les flots.

Il s'était en effet trempé dans l'eau jusqu'au cou, mais seulement pour faire croire qu'il avait cherché à sauver sa pauvre victime.

—Nous tirerons au clair nos comptes ensemble plus tard, dit M. Hocquart, en se tenant la tête dans ses deux mains ; si je ne puis la revoir vivante pour......

Il ne put achever sa phrase, et s'affaissa en perdant connaissance. Il passa la nuit dans le délire. Lorsque, le lendemain, il reprit ses sens, il aperçut, en ouvrant la porte du salon, l'appartement tout tendu de blanc et un corps, recouvert d'un drap placé au pied d'une chapelle ardente. DuPlessis, qui le suivait, le prit par le bras pour le soutenir, en s'apercevant qu'il chancelait.

—Voulez-vous la voir ? lui demanda Du-Plessis.

—Oh ! oui, répondit-il en sanglotant.

DuPlessis leva le drap.

—Et ce voile noir aussi, dit le malheureux époux, qui ne s'apercevait pas que cette couleur livide était celle de la figure de la pauvre noyée. Ah ! fit-il peu après en voyant qu'il s'était trompé... Et il embrassa ce front glacé en le couvrant de ses larmes abondantes. Du-Plessis n'était guère moins ému.

Le jour suivant, un long convoi funèbre conduisait la dépouille mortelle de Joséphine Pezard de la Touche au cimetière de la Rivière-du-Loup.

En voyant le chagrin de l'intendant, les gens se disaient entre eux :

—Il semble l'avoir aimée plus tendrement que son mari ; elle était sans doute sa proche parente.

Le bon M. Mercier, curé, était le seul dans la paroisse qui connût le mari véritable de la pauvre infortunée.



CHAPITRE XL

LE DOIGT DE DIEU

M. Hocquart s'en fut cacher sa douleur dans sa résidence à Québec. Deschesnaux eut l'audace de l'y suivre, mais il fut plusieurs jours sans pouvoir le voir. Lorsque, après plusieurs demandes d'entrevue, il fut admis en présence de l'intendant, ce dernier lui dit d'un ton glaçant :

—En effet, votre présence me rappelle que la justice a des comptes à éclaircir avec vous.

—Monsieur, reprit Deschesnaux, avec cet air fascinateur et cette voix persuasive qui le caractérisaient, si vous me croyez coupable, vous avez beau à me confronter avec la justice ; je ne la crains pas. Seulement, ce qui m'est pénible, c'est d'avoir perdu votre confiance sans le mériter. Je ne suis pas le bourreau que vous pensez en ce moment, puisque je n'ai seulement pas eu le courage de laisser exécuter votre propre arrêt de mort par Lavergne......

—Pourquoi me rappeler ces souvenirs amers ? Deschesnaux, vous savez bien que j'ai de suite regretté d'avoir donné un pareil ordre.

—Pas si vite, monsieur, puisque vous envoyiez Lavergne après moi pour l'exécuter, pensant sans doute que je ne voudrais pas le faire moi-même, ce en quoi vous aviez raison.

—Je ne vous comprends pas, Deschesnaux. Pourquoi avez-vous tué Lavergne ? Vous ne nierez toujours pas avoir été l'auteur de cette mort-là ?

—Parce que, monsieur, il voulait s'emparer de votre épouse pour arranger ça lui-même, comme il s'exprimait, en ajoutant que je devais m'en retourner de suite vers vous aux Trois-Rivières Comme, après vous avoir quitté, en réfléchissant, je vins à la conclusion que je ne devais pas exécuter votre ordre, au risque de vous déplaire, et lorsque moi-même je l'avais d'abord approuvé dans un moment de dévouement outré pour vos intérêts, je ne pouvais abandonner une femme faible et sans défense aux mains d'un scélérat comme ce Lavergne. Voyant que je lui résistais, il tira l'épée contre moi et m'en aurait percé si je n'avais tiré un coup de pistolet pour l'effrayer. Je voulais le mettre dans l'impossibilité de nous suivre, en tuant son cheval, mais à un cri qu'il poussa, je vis que je l'avais blessé lui-même. Cependant j'ignorais l'avoir tué. Je n'avais nullement l'intention de le tuer. Le pauvre malheureux, je crains bien qu'il ne fût pas préparé à comparaître devant le Juge suprême !

—Et qu'avez-vous fait de ma lettre qu'il devait vous remettre ?

—Une lettre qu'il devait me remettre ? M. l'intendant, comment avez-vous pu, vous, un homme si prudent confier un message important à une brute comme Lavergne, qui avait peine à se tenir sur son cheval, quand il nous a rejoints, tant il était sous l'effet de la boisson ? Il n'a pas dû faire long de chemin avant de la perdre. Pourvu, au moins, que cette lettre n'ait pas été trouvée ou qu'elle ne contînt rien de compromettant pour vous.

—Deschesnaux, reprit M. Hocquart d'un ton grave, après quelques instants de réflexion, vous êtes un abîme insondable pour moi. Etaler toute cette lugubre histoire aux yeux du public, ce serait faire un scandale sans rendre la vie aux morts. Que les morts reposent en paix, et que Dieu soit juge de ce que

vous avez fait. Souvenez-vous que si on réussit parfois à échapper à la justice des hommes, on n'échappe jamais à la justice de Dieu ! Maintenant, que votre présence ne vienne plus rouvrir dans mon cœur des plaies trop douloureuses. Eloignez-vous ; ce sera d'ailleurs plus prudent pour votre sûreté.

Deschesnaux suivit en effet ce conseil. Le lendemain il s'embarquait sur un vaisseau à destination de l'Acadie, où il ne tarda pas à se lier de connaissance et d'amitié avec un homme à peu près aussi dangereux que lui-même, le fameux Bigot, qui, quatre ans plus tard, remplaça M. Hocquart comme intendant du roi à Québec. Deschesnaux y revint avec lui et il fut son complice dans les fraudes gigantesques qui furent commises au détriment du trésor public pendant la guerre suivante, dont l'issue changea le sort du Canada, en le faisant passer sous la domination anglaise. Comme l'histoire nous l'apprend, à sa rentrée en France, après la reddition de Lévis, en 1760, Bigot fut emprisonné et forcé de restituer une partie des millions qu'il avait volés. Deschesnaux, plus prudent, était demeuré au Canada. Mais s'il fut riche, il passa le reste de sa vie déshonoré ; ses propres parents lui tournèrent le dos et le traitèrent comme un traître à sa patrie.

L'unique fils qu'il eut d'un mariage qu'il contracta à un âge assez avancé, dissipa tout le bien qu'il lui avait laissé. Son petit-fils mourut dans la misère. Coïncidence étrange, celui-ci, devenu fou, voyageait continuellement à pied de Québec à la Rivière-du-Loup, et il avait la manie de regarder en arrière de lui à tous les cinq ou six arpents qu'il faisait, prétendant voir un fantôme qui le suivait. On le rencontrait encore il y a une vingtaine d'années. Beaucoup de personnes demeurant sur la rive nord du fleuve se rappellent parfaitement avoir connu ce Baptiste Deschesnaux.

Quant à M. Hocquart, il demanda à plusieurs reprises d'être rappelé en France, mais ce n'est que plus de quatre ans après l'événement qui l'avait plongé dans le deuil, c'est-à-dire en 1748, qu'il put repasser en France, où il mourut dans une obscure retraite, plusieurs années plus tard, en demandant à la religion les consolations que ni les grandeurs, ni les richesses n'avaient pu lui procurer. La famille des de Beauharnais, autant par générosité que par orgueil, ne révéla jamais rien de son mariage secret ni des suites funestes qui en avaient résulté. Le reste du temps qu'il passa à Québec, il se montra le moins possible en public, si ce n'est pour l'accomplissement des devoirs de sa charge.

On attribua ce changement en lui au regret qu'il éprouvait d'avoir été pour quelque chose dans l'enlèvement de Mlle Pezard de la Touche, par son ami et protégé Deschesnaux, qu'on crut généralement avoir été le mari de l'infortunée Joséphine.

Le vieux seigneur de Champlain apprit la triste fin de sa fille de la bouche même de M. Hocquart, qui lui révéla en même temps le secret de son union avec Joséphine, en lui demandant pardon du chagrin qu'il lui avait causé. Le malheureux père, déjà miné par le chagrin et une maladie de langueur, n'eut pas la force de supporter ce rude coup; en moins d'un mois il alla rejoindre dans un monde meilleur l'enfant chérie qu'il avait tant pleurée.

En 1759, on retrouve DuPlessis à la bataille des Plaines d'Abraham, défendant le sol de la patrie contre l'envahisseur étranger. En 1760, il mourut en se couvrant de gloire avec l'héroïque petite armée du chevalier de Lévis à la bataille de Ste-Foye, où la valeur française brilla encore une fois d'un si vif éclat.

Taillefer, à qui M. Hocquart avait fait un riche présent, épousa Louise et sut la rendre heureuse.

Le sort de Cambrai fut longtemps inconnu, et le manoir en question fut abandonné par M. Montour, à qui M. Hocquart le vendit, avec ses autres propriétés. Les domestiques affirmèrent avoir entendu des gémissements et des bruits extraordinaires sortir de la chambre occupée en dernier lieu par la dame du manoir, ce qui fit croire au vulgaire que cette maison était hantée par des revenants. C'en était assez à cette époque pour l'empêcher d'être habitée.

Trente-deux ans plus tard, en 1775, les débris de l'armée américaine qui venait de se faire battre sous les murs de Québec, où son commandant, Montgomery, fut tué, et d'éprouver un nouvel échec à la Pointe-du-Lac, en retraitant, arrivaient un soir au village de la Rivière-du-Loup, fatigués, épuisés. Après avoir brûlé le pont de la Grande-Rivière, pour retarder l'ennemi à leur poursuite, les Américains, qui n'étaient plus que quelques centaines, décidèrent de passer la nuit là. Un certain nombre se logèrent par groupes à l'auberge et dans les maisons privées, et la plupart se retirèrent dans le manoir abandonné. Peu après leur départ, de bonne heure le lendemain matin, on s'aperçut que le manoir était en flammes. Le feu fut-il mis à dessein ou par accident, c'est ce qu'on ne sut jamais. Toujours est-il que quelques heures après il ne restait plus que les murs noircis. Vingt-cinq années s'écoulèrent encore, ces murs restaient toujours debout comme un souvenir lugubre. Lorsque, le soir le vent soufflait à travers leurs ouvertures, les passants pressaient le pas comme s'ils avaient cru entendre des voix d'outre-tombe. Enfin, en 1800, on les démolit pour en faire servir la pierre aux fondations de la nouvelle église pa-

roissiale. C'est alors qu'on découvrit un passage secret qui avait dû conduire d'une chambre du second étage à une sorte de cellule située plus bas à l'angle nord-est, où se trouvait un coffre-fort contenant une quantité de pièces d'or et d'argent, et sur lequel était un squelette. Le sort de Thom Cambrai fut alors manifeste pour les anciens de l'endroit qui avaient gardé la tradition des événements auxquels il avait été mêlé. Il avait fui dans ce lieu secret en oubliant la clef au dehors, et avait péri victime des moyens qu'il avait imaginés pour garder les richesses gagnées en perdant son âme.

Dès qu'il ne resta plus de vestiges du "Manoir mystérieux", la légende s'en perdit rapidement dans la mémoire de la nouvelle génération.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES



LIONEL DANSEREAU

Le Code du Poker

Règles, principes et décisions

1 Vol. in-16 de 134 pages

Les longues soirées de l'automne et de l'hiver ramènent annuellement le plaisir des cartes. Le poker est un des jeux les plus populaires et les plus intéressants, et le code de M. Dansereau rendra service à ceux qui le voudraient jouer selon les principes.

Prix : 0.15cts Franco par la poste.

Rev. J. D. Borthwick, L. L. D., F. C. C. S.,

HISTORY OF THE

Eight Prisons which have been, or are now, in Montreal, from A. D. 1760 to A. D. 1907,—"Civil and Military"

1 Vol. in-8 de 142 pages, relié pleine toile publié par souscription à $2.00

Il ne faut pas confondre ce livre du Rév. J. D. Borthwick avec celui du même auteur intitulé "History of the Montréal Prison". Celui-ci traitait de la Prison de Montréal que le gouvernement vient d'abandonner pour celle de Bordeaux. Le livre que nous offrons racontent l'histoire des huit prisons qui ont existé à Montréal y compris celle de Bordeaux. Cette ouvrage a été tiré à 500 copies et n'a pas été mis dans le commerce.

Nous offrons quelques d'exemplaires au prix de $1.00, franco.

ADELE BIBAUD

MEPRISE

NOUVELLE SPIRITUELLE DE LECTURE AGREABLE

Plaquette de 8 pages in-8

Prix : 5 centins franco.

NOEL 1906

Une plaquette de 20 pages in-8

Renfermant une nouvelle et quelques poésies

Prix : 5 centins franco.

L'EDUCATION

Rôle de la famille, de l'Eglise et de l'Etat

Etude présentée par le camarade A. Chassé au cercle St-Alphonse de Lignori, le 27 Mai 1907

1 Vol. in-12 de 32 pages

Prix : 15 centins franco.

R. P. Burtin, O. M. I.

VIE DE

Catherine Tekakwitha vierge iroquoise

Décédée en odeur de sainteté à l'ancien village du Sault St-Louis, le 17 avril 1680 par le R. P. Burtin, O. M. I. ancien missionnaire du Sault St-Louis.

1. Vol. in-16 de 93 pages

Prix : 25 centins franco.

